



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

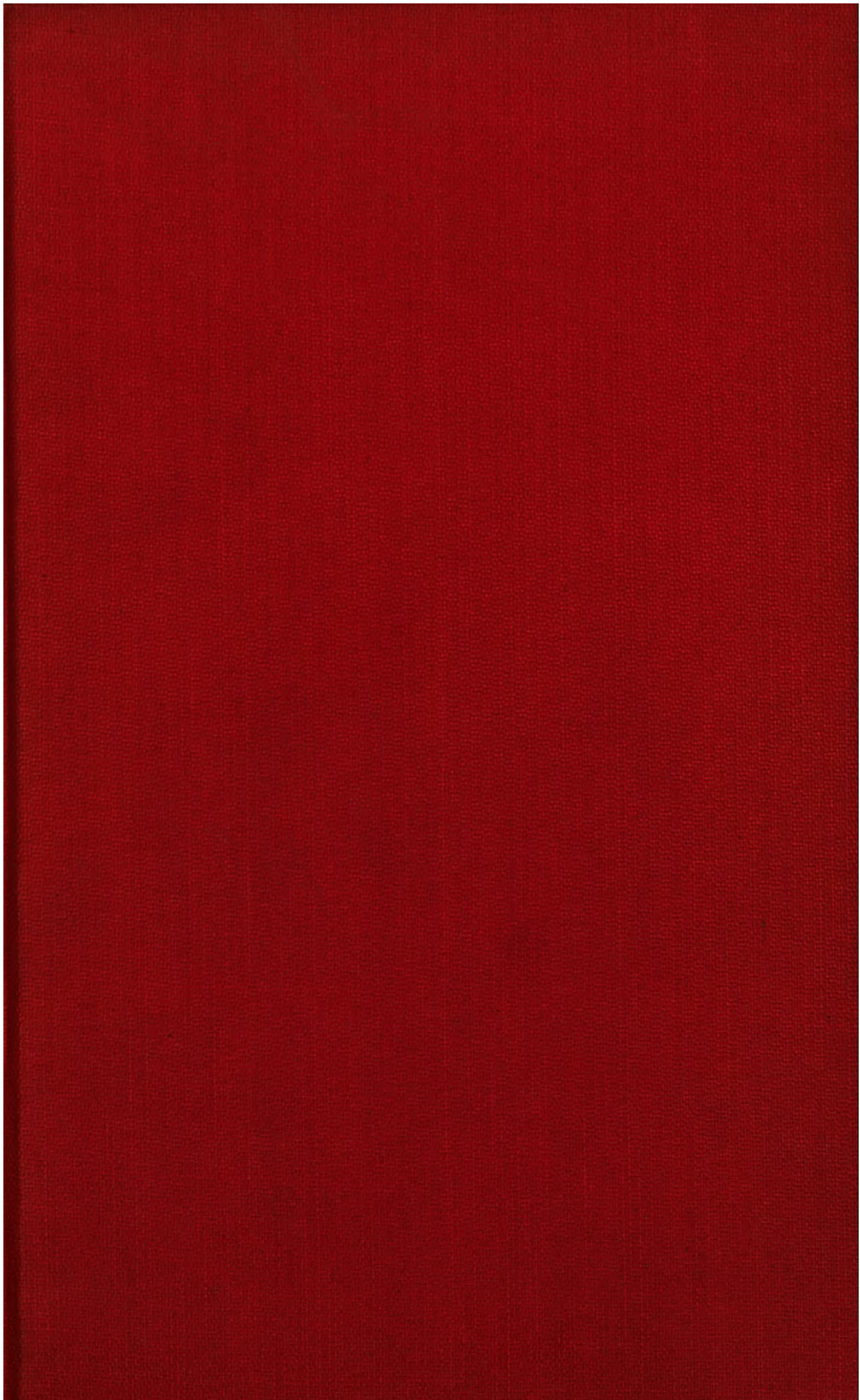
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



253 i 22



REF. 14 322 (3)

~~11/x 4835 A. 3~~





THÉÂTRE
DE
AUGUSTE MAQUET

III

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

THÉÂTRE
DE
AUGUSTE MAQUET

III

LA BELLE GABRIELLE
LA MAISON DU BAIGNEUR



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3

—
Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés.



LA
BELLE GABRIELLE

DRAME EN CINQ ACTES ET DIX TABLEAUX

Représenté pour la première fois à Paris,
sur le théâtre de la PORTE-SAINT-MARTIN, le 23 janvier 1857.

PERSONNAGES

HENRI IV	MM. DESHAYES.
CRILLON	LUGUET.
ESPÉRANCE	FECHESTER.
PONTIS	BIGNON.
LA RAMÉE	DESRIEUX.
ROSNY	LATOUCHE.
BRISSAC	VERDELET.
ZAMET	BOUSQUET.
LE GOUVERNEUR DU CHATELET . . .	GIBEAU.
M. D'ESTRÉES	STEINER.
GUGLIELMO	BRÉMOND.
DON JOSÉ CASTIL	ÉDOUARD.
UN VIEIL INTENDANT	VISSOT.
VERNETEL	MARCHAND.
CASTILLON	MERCIER.
UN FRANCISCAIN	TOUROUL.
DEUXIÈME FRANCISCAIN, chirurgien . .	DUCHATEAU.
UN PÉNITENT	LANSOY.
UN HUGUENOT	HÉBERT.
UN OFFICIER	ERNEST.
UN GUICHETIER	MONNET.
GABRIELLE D'ESTRÉES	M ^{mes} PAGE.
HENRIETTE D'ENTRAGUES	LAURENT.
LÉONORA GALIGAI	D'HARVILLE.
LA COMTESSE D'ENTRAGUES	Goy.
GRATIENNE	BILHAUT.
UN PAGE	MORIN.
SUZANNE, personnage muet.	

Gardes du roi, Gardes de Crillon, un Prévôt, Officiers, Invités, un Témoin, Arnaud, Écuyer, Franciscains, deux Sentinelles, Seigneurs, Dames, Soldats espagnols, Bourgeois, Pages, Serviteurs, Pénitents, etc.

LA

BELLE GABRIELLE

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Le camp des gardes du roi Henri IV aux environs de Poissy. Au fond un tertre garni d'un parc d'artillerie. — Chemin qui de ce tertre descend sur le théâtre. A droite, chemin qui plonge et va regagner la vallée. Quartier de Crillon à gauche. Tente de Rosny à droite. — Au loin, paysage de la vallée de Poissy couronné par le bois de Saint-Germain.

SCÈNE PREMIÈRE.

PONTIS endormi sur l'herbe, il est un peu caché par un banc de gazon sur lequel est assis **CASTILLON**. — **VERNETEL**, UN OFFICIER DES GARDES, UN GENTILHOMME HUGUENOT, GARDES, tous assis et groupés pittoresquement. GARDES allant et venant dans le camp. On entend sonner deux heures.

CASTILLON.

Entendez-vous deux heures qui sonnent à Poissy? deux heures et pas de déjeuner!

VERNETEL.

Comme hier!

L'OFFICIER, à part.

Comme avant-hier!

CASTILLON.

Cela va passer en habitude!

VERNETEL.

Oh! non, je ne m'y habituerai jamais! on ne m'a pas fait cette condition-là, quand je suis entré dans les gardes du roi Henri IV. Mais depuis que nous avons interrompu le siège de Paris, depuis cette infâme trêve que le roi vient de signer avec les Parisiens et ceux de l'Île-de-France...

CASTILLON.

Pour qu'on respecte les biens et les personnes de ces brigands de ligueurs. (Marques de mécontentement.) C'est de la politique de huguenot, cela, la politique de celui qui habite cette tente, de M. de Rosny!

VERNETEL.

Diantre soit de la huguenoterie!

LE HUGUENOT.

Oh! mais, nous en sommes, nous. (Approbation des Huguenots.)

CASTILLON, se levant.

Vernetel a raison. S'il n'y avait en France que de bons catholiques comme moi, le roi irait à la messe et Paris ne lui fermerait pas ses portes, et alors il serait roi tout de bon.

LE HUGUENOT.

Oui? Eh bien que le roi aille à la messe et je quitte son service. (Même mouvement des huguenots.)

CASTILLON.

Et moi, je le quitte s'il n'y va pas!

PONTIS, se soulevant.

Ah ça, vous avez donc encore la force de vous mettre en colère vous autres?

TOUS, se retournant vers lui.

Tiens, Pontis seréveille.

PONTIS, se levant et rattachant son épée.

J'essayais d'endormir mon estomac. Voyons, imbéciles, est-ce que les gardes de S. M. ne sont pas tous de la même religion?

TOUS, se récriant.

Allons donc!

PONTIS.

D'une religion dans laquelle personne ne boit ni ne mange. (on rit. — Se retournant.) Regardez-moi un peu cette ville de Poissy, en envoie-t-elle au ciel de la fumée! Que dis-je? des fumées noires, bleues, blondes.

VERNETEL.

Tu fais des distinctions?

PONTIS.

Sambious! si j'en fais! la fumée bleue est la vapeur d'une eau où bouillottent doucement, œufs, poissons, menus abattis. La noire, sort des fours de boulangers... On cuit de si bon pain à Poissy! La rousse... oh! la rousse s'exhale d'un grill bourré de cotelettes, boudins, saucisses.

CASTILLON.

Veux-tu bien te taire?

PONTIS.

Toutes ces fumées, messieurs, sont catholiques! Paris est catholique, Poissy de même. Tous ces châteaux et ces métairies, catholiques! tout ce qu'il y a de bon dans la vie, catholique! Eh! Messieurs, ne souhaitez donc qu'une chose, c'est que Sa Majesté entre dans une politique nourrissante... Ce jour-là la France est sauvée! (Rire universel.)

L'OFFICIER, près de la tente de Rosny.

Deux hommes de corvée, messieurs les gardes.

VERNETEL.

Pourquoi faire?

L'OFFICIER.

Pour escorter le dîner de M. l'inspecteur de l'artillerie. (Deux hommes se détachent, des valets passent portant une large manne chargée de mets, se dirigent vers la tente de M. de Rosny.)

PONTIS.

On va manger si près de nous!

VERNETEL.

Sans nous inviter.

PONTIS.

Non, je ne pourrais entendre de sang-froid le bruit des assiettes, et s'il me fallait sentir l'odeur d'un gigot, je commettrais quelque crime... Une idée! sambious! une idée!

QUELQUES-UNS, se groupant autour de lui.

Voyons!

PONTIS.

Nous sommes tous gens comme il faut, (tous relèvent fièrement la tête.) gens de bonne mine (ils se regardent.)

VERNETEL.

Eh! eh!

PONTIS.

Faisons-nous inviter dans le voisinage... en insistant... hein?

CASTILLON.

Mais la trêve...

PONTIS.

La trêve ne dit pas qu'on n'acceptera pas d'invitation à dîner...

CASTILLON.

Mais nous ne pouvons y aller tous.

PONTIS.

Allons-y quatre et nous rapporterons du dessert aux camarades, cela se fait.

VERNETEL.

Mais la consigne?

PONTIS.

Une promenade de trois quarts d'heure.

CASTILLON.

Le colonel ?

PONTIS.

M. de Crillon ! le père des gardes !.. d'ailleurs, il n'est pas au camp.

VERNETEL.

Demandons au moins la permission à l'officier.

PONTIS.

Heu !... ne faites pas cela... s'il refusait... Allons, Castillon, Vernetel, du Rivet, cela y est-il ?

TOUS.

Oui.

PONTIS.

Amusez l'officier... Ai-je faim ! une deux, trois, en route !
(Tous se précipitent dans la vallée et disparaissent.)

SCÈNE II.

GARDES, L'OFFICIER, ROSNY, ZAMET, sortant de la tente à droite.

ROSNY, à ses gens.

Je dînerai plus tard... ainsi n'en parlons plus, maître Zamet.
(À l'officier.) Où vont ces gardes qui courent si fort.

LE HUGUENOT.

Monsieur, ce sont des camarades qui ont vu un levraut se remettre dans la vigne, et, vous comprenez, un levraut !...

ROSNY, à Zamet.

Ils ont faim ! pauvres gens ! Encore un coup, Zamet, vous qui êtes si riche, prêtez au roi quelques milliers d'écus.

ZAMET.

Si riche !... si riche !...

ROSNY.

Enfin, dans votre pays, à Florence, vous passez pour avoir...

ZAMET, vivement.

Pas un liard ! quelle calomnie. Vous savez bien que je suis brouillé à mort avec mon prince le grand duc de Médicis.

ROSNY.

Je ne le savais pas.

ZAMET.

Et puis, pourquoi se sacrifier, se ruiner pour le roi, quand

celui-ci ne songe qu'à se divertir... Son royaume est confisqué, ses soldats meurent de faim... que fait-il, lui? où est-il, le savez-vous, seulement? où plutôt ne le devinez-vous pas?

ROSNY.

Je sais bien que le roi se trompe souvent.

ZAMET.

Trop souvent.

ROSNY.

Vous êtes sévère, monsieur Zamet.

ZAMET.

Au lieu d'accorder une trêve aux Parisiens, il eût fallu battre et rebattre la ville, l'écraser.

ROSNY.

On voit bien que vous êtes de Florence.

ZAMET.

Votre Paris, vous ne le prendrez pas.

ROSNY.

Voilà des canons qui protestent.

ZAMET.

L'estomac creux comme vos gardes.

ROSNY.

Allons, maître, en voilà assez. Si vous n'êtes pas pour nous, ne soyez pas contre nous. (Zamet s'incline.)

L'OFFICIER.

Une femme est là qui demande à parler au commandant.

ROSNY.

Mais le commandant, c'est M. de Crillon, et il n'y est pas.

L'OFFICIER.

C'est une étrangère à qui le poste voisin a pris son fiancé. Elle se lamente fort.

ROSNY.

Voyons-la. Qu'on l'amène. (L'Officier s'éloigne. — A Zamet.) Maître, puisque rien ne peut vous décider à rendre service au roi, dans ce besoin pressant, je ne vous retiens plus.

ZAMET.

Vous n'êtes pas fâché, n'est-ce pas?

ROSNY, à part.

Ladre!

ZAMET.

Nous sommes toujours bien ensemble?

ROSNY, à part.

Reptile, va! (Haut.) Parfaitement bien.

L'OFFICIER, à Léonora.

Venez, mon enfant, voilà M. de Rosny.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LÉONORA.

LÉONORA.

Ah!

ROSNY.

On vous a pris, dites-vous, votre fiancé!

LÉONORA.

Oui, seigneur, et sans un jeune gentilhomme qui s'est interposé, qui est resté en otage près du capitaine, on nous maltraitait.

ROSNY.

Parce que?

LÉONORA.

Parce que nous sommes étrangers.

ROSNY.

De quel pays?

LÉONORA.

Toscans, seigneur.

ROSNY.

Toscans! tenez, voilà un de vos compatriotes, un illustre, un puissant, le seigneur Zamet.

LÉONORA, à elle-même.

Zamet!

ZAMET, à part.

Bon!... il va me mettre sur les bras cette mendicante.

LÉONORA, froidement.

Je ne connais pas, seigneur.

ROSNY.

Et que demandez-vous?

LÉONORA.

Un mot, pour le chef du poste, qui alors me rendra mon pauvre fiancé.

ROSNY.

Où alliez-vous, quand vous fûtes arrêtés?

LÉONORA.

Partout où nous pourrons gagner quelque argent.

ROSNY.

Votre profession?

ZAMET, à part.

Je gage qu'ils font voir un singe.

LÉONORA.

Je prédis l'avenir.

ZAMET.

Là!

ROSNY, à Zamet.

Cautionnez-vous votre compatriote, M Zamet?

ZAMET.

Moi!

LÉONORA, vivement à Rosny.

Seigneur, je me réclame du brave gentilhomme que Dieu a envoyé sur mon chemin, de celui qui a protégé mon fiancé, moi-même, et qui m'a prêté son beau cheval pour que j'arrivasse plus vite ici. Oh! oui, brave! oh! oui, généreux, oh! oui, beau!

ROSNY, à part.

Voilà une femme reconnaissante. (A Léonora.) Ce seigneur parfait, son nom?

LÉONORA.

En italien Speranza.

ROSNY.

Espérance? ce n'est pas un nom connu, et sa caution ne me suffit pas. Si vous voulez que j'écrive au capitaine, obtenez d'abord celle de M. Zamet. Décidez-le.

ZAMET, à part.

Ah! par exemple!

ROSNY, à Léonora.

Je vais toujours prendre votre nom. (Il tire un carnet de sa poche.)

LÉONORA.

Léonora Galigai.

ZAMET, frappé du nom, à lui-même.

Hein? Quoi! Oh!...

ROSNY, qui s'est retourné vivement.

Plait-il? vous consentez?

ZAMET, très-troublé.

Oui, oui, en vérité, je consens.

ROSNY.

Elle ne lui a rien dit? (Haut.) Très-bien, alors.

L'OFFICIER, à Rosny.

Monsieur, un ordre pour les salpêtres, je vous prie.

ROSNY.

Venez, je vais l'écrire, après quoi j'écirai pour cette femme. (Il rentre dans sa tente suivi de l'Officier, Zamet les accompagne jusqu'à l'entrée.)

SCÈNE IV.

LÉONORA, ZAMET.

ZAMET.
 Quoi, vous êtes Léonora?

LÉONORA.
 Oui.

ZAMET.
 La sœur de lait, la favorite de notre jeune duchesse Marie de Médicis?

LÉONORA.
 Oui.

ZAMET.
 Et vous venez de la part du grand duc?...

LÉONORA.
 Vous trouver à Paris, car le temps presse.

ZAMET.
 Pourquoi faire?

LÉONORA.
 Pour réparer celui que vous avez perdu. Avez-vous oublié que notre jeune duchesse veut devenir reine de France?

ZAMET.
 Non. Mais puis-je commander aux événements?

LÉONORA.
 Vous pouvez les préparer.

ZAMET.
 Suis-je cause que le roi ne prend pas Paris, faute d'argent?

LÉONORA.
 Que ne lui en fournissez-vous?

ZAMET.
 Moi? sur quoi?

LÉONORA.
 Sur les deux millions qui dorment à Florence dans la cave de votre cousin, le fondeur; secouez ces millions-là!

ZAMET.
 Deux millions, vous osez dire...

LÉONORA.
 C'est le grand duc qui le dit.

ZAMET, s'inclinant.
 Soit, mais mon argent ne fera pas que le roi s'occupe de ses affaires au lieu de s'occuper de ses amours.

LÉONORA.

Quels amours?

ZAMET.

Une jeune fille, belle, noble, Gabrielle d'Estrées, dont il est épris jusqu'à la folie.

LÉONORA.

S'il l'aime au point de s'attacher à elle, comment déjà n'est-elle pas remplacée? Vous le savez, tout pour notre duchesse, pour sa fortune, pour sa gloire, tout! fût-ce ma vie!

ZAMET, à part.

Fût-ce mon argent!

LÉONORA.

Accompagnez-moi d'abord, pour que je délivre le seigneur Speranza et que je reprenne Concino.

ZAMET, à lui-même.

Le fiancé ne vient qu'après. (Haut.) Et puis?

LÉONORA.

Et puis, à Paris, vous me prendrez à votre service, et nous commencerons tous deux à préparer à la duchesse son glorieux avenir! Sachez, Zamet, qu'à Florence on est mécontent de vous.

ZAMET, à part.

Et qu'on tient la clé de la cave!...

LÉONORA, apercevant Rosny.

Silence!

SCÈNE V.

LES MÊMES, ROSNY.

ROSNY.

Ils se taisent quand j'arrive... (A Léonora.) Voici la lettre au capitaine. (Elle prend la lettre, et s'incline.) Dinez-vous avec moi, monsieur Zamet?

ZAMET.

Non, non. J'accompagnerai quelques pas cette pauvre femme. Il faut bien aider ses compatriotes. (Ils se disposent à sortir.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ESPÉRANCE.

ESPÉRANCE, sur le tertre à des gardes qui lui barrent le passage.

Je vous répète, messieurs, que je désire parler à monsieur de Crillon.

LÉONORA, s'arrêtant.

Speranza!

ESPÉRANCE.

Mon Italienne! (Il descend vivement.)

LÉONORA, lui montrant la lettre.

J'ai la lettre pour le capitaine.

ESPÉRANCE.

Elle devient superflue. L'affaire s'est arrangée pour un peu d'argent...

LÉONORA.

Que vous avez donné, généreux seigneur!

ESPÉRANCE.

Une misère.

ROSNY.

La justice se vend?...

ESPÉRANCE, se retournant.

Non, monsieur, elle se nourrit. (A Léonora.) Donc, le pauvre Concino est libre, il vous attend, consolez-vous, ma belle.

LÉONORA.

Comment n'être pas consolée en vous voyant?

ZAMET, qui prend congé de Rosny.

Je vais remplacer le protecteur.

LÉONORA, vivement à Espérance.

Ne le croyez pas!... rien ne vous remplacera jamais... (Elle montre son front.) Ni là... (Elle montre son cœur.) Ni là... jamais!

ESPÉRANCE.

Merci et adieu!

LÉONORA.

Au revoir, Speranza... (Elle part, sans le perdre des yeux, par le sentier à gauche.)

SCÈNE VII.

ESPÉRANCE, seul. Gardes au fond.

ESPÉRANCE.

Au revoir? Dieu sait quand! (On entend sonner trois heures.) Trois heures! Si monsieur de Crillon tarde trop, je n'attendrai pas, j'arriverais trop tard à Ormesson, près d'Henriette. (Bruit, cris.) Qu'est-ce que tout cela?

SCÈNE VIII.

ESPÉRANCE, PONTIS, VERNETEL, CASTILLON, LE HUGUENOT, GARDES. (Cris de joie et rires bruyants au fond.)

LE HUGUENOT.

Eh oui, les voilà, on dirait des buffets qui marchent!

PONTIS.

Victoire! débarrassez-moi de ces trophées, ménageons les volailles, respectons le lard! les plus grands égards pour la dame-jeanne! (Tous les gardes se sont empressés autour d'eux. Pontis pain. en l'air sur ses mains un plat de terre fumant, et tient sous son bras un pain. Des canards et des pigeons pendent à son col en sautoir. Vernetel est chargé d'un lapin d'un pain rond et d'un faisceau de boudins et de saucisses... Castillon porte sur son épaule une dame-jeanne. Cris d'admiration.)

LE HUGUENOT.

Mais dans le plat! dans le plat! qu'est-ce qu'il y a?

PONTIS, qui a encore le plat sur la tête, le dépose à terre.

Tenez!

LE HUGUENOT.

Un pâté de hachis! bouillant encore.

PONTIS.

Ne le laissons pas refroidir. (Tous coupent des tranches et font des tartines. Pendant ce temps Pontis boit.)

ESPÉRANCE, à part.

Qui donc disait qu'on ne mange pas dans l'armée du roi?

PONTIS.

Voyons, du feu pour les broches; et pour faire sauter le lapin... (Prenant le casque d'un soldat.) Un casque!

LE HUGUENOT.

On vous a donc invités quelque part?

VERNETEL, mangeant.

Ah bien, oui, nous frappons à une maison de bonne mine là-bas...

CASTILLON, mangeant.

Bien poliment!

PONTIS, plumant un canard.

On nous jette la porte au nez!

LE HUGUENOT.

Des ligueurs! Des Espagnols! (Cris d'indignation.)

PONTIS.

C'est ce que je me suis dit tout de suite. Là-dessus, tous mes scrupules se sont dissipés, je donne un croc en jambe au concierge et nous entrons! où?

CASTILLON.

Dans la cuisine!

VERNETEL.

Un feu à rôtir tout Poissy!

PONTIS.

Des parfums à faire évanouir Saint Antoine! Figurez-vous que les volailles se promenaient là par troupeaux, dans une cuisine! quelle imprudence! J'en attrape plusieurs, le concierge crie. Deux valets accourent armés de broches et de lardoires...

LE HUGUENOT.

Vous avez dégainé?

PONTIS.

Contre la batterie de cuisine, allons donc! j'ai fait mieux. J'ai empoigné un tison ou plutôt une massue ardente et suis tombé sur cette canaille à grands coups de bûche. (On rit.) Éblouis par une pluie de feu ils ont reculé, alors j'ai jeté à mon cou ce collier de pigeons et de canards, saisi le plat de hachis. — Castillon et Vernetel m'imitaient, nous avons fait retraite en équerre et nous voici.

TOUS.

A la santé de Pontis!

PONTIS.

A ma santé!

ESPÉRANCE.

Voilà un amusant compagnon!

PONTIS.

Messieurs, nous n'avons pas diné hier, nous ne dînerons peut-être pas demain. — Aujourd'hui joie et bombance!.. (Mouvement joyeux.)

PONTIS, à tous.

Ah ça, tout le monde est servi?...

TOUS.

Oui, oui! (Cris au loin.)

LE HUGUENOT.

On crie là-bas, tu n'entends pas? (Cris plus rapprochés.)

PONTIS, sans se déranger.

Ventre affamé n'a pas d'oreilles.

VERNETEL.

C'est après nous, peut-être?

LE HUGUENOT, qui est remonté sur le tertre.

Un homme accourt.

PONTIS.

Laisse-le courir.

CASTILLON, de même.

Il entre au camp. — Alerte, sentinelle! (Cris, bruit de lutte.)

ESPÉRANCE, à part.
Diable! diable! cela se gâte!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA RAMÉE, puis ROSNY.

LA RAMÉE, bousculant le factionnaire.
Les chefs! où sont les chefs?
L'OFFICIER.
Plaisantez-vous, d'entrer ici le couteau à la main?
LA RAMÉE.
Les chefs!
L'OFFICIER.
J'en suis un!
LA RAMÉE.
Il m'en faut un plus puissant que vous!
ROSNY, paraissant.
Qu'y a-t-il?
LA RAMÉE.
Rosny! à la bonne heure. — Il y a, monsieur, que je demande vengeance.
ROSNY.
Commencez par jeter votre arme. — Allons! (Les gardes arrachent le couteau à La Ramée.) Qui êtes-vous?
LA RAMÉE.
La Ramée, — gentilhomme.
ESPÉRANCE, à part.
La Ramée... Ce misérable dont m'a parlé Henriette!...
ROSNY.
Que vous a-t-on fait?
LA RAMÉE.
J'étais près de mon père qui est au lit, blessé, quand un bruit de lutte vint nous surprendre; des étrangers avaient forcé l'entrée de ma maison, frappé, blessé mes gens, volé mon bien.
VOIX.
Oh!... volé!... oh!
ROSNY.
Silence!
LA RAMÉE.
Et enfin, ils ont pris des tisons au foyer et mis le feu à la grange qui brûle en ce moment... regardez!
ROSNY, se retournant pour regarder.
En effet, voilà une grosse fumée!

ESPÉRANCE.

Diable ! diable ! (Pontis et les gardes sont consternés.)

LA RAMÉE.

C'est de quoi je demande vengeance.

ROSNY.

Les coupables sont donc ici ?

LA RAMÉE.

Parbleu !

ROSNY.

Avant tout, il faut porter secours!...

LA RAMÉE.

Oui, cherchez quelque subterfuge...

ROSNY, contenant les gardes.

On voit bien que vous nous savez en pleine trêve et que la parole sacrée du roi vous garantit.

LA RAMÉE.

Elle m'a étrangement garanti tout à l'heure. (Murmures.)

ROSNY.

Vous avez raison, justice vous sera faite. Mais reconnaissez d'abord les coupables.

LA RAMÉE.

Ce ne sera pas long !

L'OFFICIER, et plusieurs gardes à Rosny.

Mais, monsieur, c'est un ligueur, un Espagnol !

ROSNY.

C'est un homme offensé, lésé, qui nous accuse de rapine, de violence, d'incendie!... Où est l'avenir de notre cause, si nous ne nous faisons pas estimer de nos ennemis ! Allons, monsieur, voici devant vous messieurs les gardes... cherchez parmi eux... et ceux que vous reconnaîtrez !

LA RAMÉE, commençant sa revue.

Des gens d'honneur se dénonceraient !

ESPÉRANCE, à part.

Voilà un mauvais garnement !

CASTILLON, à Pontis.

Motus ! nous avons la chance qu'il ne nous reconnaisse pas !

LA RAMÉE, désignant Vernetel.

En voici un !

VERNETEL.

Aie !

LA RAMÉE, désignant Castillon.

En voici un autre !

CASTILLON, à part.

Brigand, va !

LA RAMÉE.

Attendez ! attendez !

PONTIS, avec force.

Sambious! non! Je n'attendrai pas !... dire que tout le corps des gardes se laisse inspecter par ce bélitre pour un morceau de hachis, c'est humiliant!

LA RAMÉE, désignant Pontis.

Et celui-là!

PONTIS.

Oui, celui-là, moi, est un brave homme affamé qui voulais demander honnêtement place à table et qui, outré de me voir refuser la porte...

LA RAMÉE.

A volé.

CASTILLON.

Acheté! acheté!

VERNETEL.

Oui, acheté!

TOUS LES GARDES.

Acheté! acheté!

LA RAMÉE.

Vous mentez! (Murmures.)

PONTIS.

Eh oui, mes amis, vous mentez, monsieur a raison. — Est-ce qu'il y a de l'argent chez nous! — jamais — mais il y a de l'honneur et je vais le prouver à ce soi-disant gentilhomme. — C'est moi qui ai conçu le projet, moi qui ai forcé la porte, moi qui ai rossé les valets, pris les volailles. — Mes amis n'en savaient rien. (Aux gardes qui réclament.) Taisez-vous. — C'est moi qui ai lancé les tisons; non, pour incendier au moins, Dieu m'en préserve! mais enfin je les ai lancés. — Il n'y a que moi de coupable. — Je me livre.

CASTILLON, VERNETEL, et quelques soldats.

Monsieur, monsieur, ne le croyez pas, nous en sommes.

LA RAMÉE

S'ils en sont! je le crois, pardieu, bien!

ROSNY.

Ah! il vous faudrait trois victimes!

LA RAMÉE.

Il est écrit que toute infraction à la trêve, c'est à-dire, l'incendie, le vol et la violence seront punis de mort. (Stupeur parmi les gardes.)

ESPÉRANCE.

De mort!

PONTIS.

De mort! Vous demandez notre mort?

LA RAMÉE.

C'est écrit, c'est signé de votre roi!

ROSNY.

Vous ne parlez pas en chrétien ; mais vous êtes dans votre droit. Prévôt ! — Assurez-vous de ce garde. (Le Prévôt paraît et s'approche de Pontis.)

LA RAMÉE.

Voilà tout ce que je demande : le châtiment du plus coupable, je pardonne aux autres (Fureur des gardes, tandis que La Ramée sourit ironiquement, et que Pontis, le Prévôt, Rosny et quelques gardes se dirigent vers la tente de Rosny où l'instruction va se faire.)

ESPÉRANCE, à part.

Ah ! par exemple, je ne puis pas en supporter davantage... (Il s'approche de La Ramée.) Monsieur ! (Il lui touche l'épaule.)

LA RAMÉE.

Plait-il ?

ESPÉRANCE.

Je gage que vous êtes bien embarrassé ?...

LA RAMÉE.

De quoi ?

ESPÉRANCE.

De tout ce que vous venez de dire là. — Dans la colère on parle, on crie, on s'échauffe, on se fait plus méchant qu'on n'est, et, l'accès passé, on s'en veut d'avoir été si loin.

LA RAMÉE.

De quoi vous mêlez-vous, je vous prie ? faites-moi grâce de votre morale. (Il tourne le dos à Espérance, celui-ci le prend par l'épaule et le retourne en le faisant pirouetter.)

ESPÉRANCE.

Pardon ! je disais, que si vous eussiez été dans votre sang-froid, vous n'eussiez pas, pour si peu, demandé la vie d'un homme. (Rires et huées des gardes qui se sont approchés.)

LA RAMÉE.

N'êtes-vous pas honteux, si vous me cherchez querelle, de recruter une centaine d'auxiliaires contre un seul ennemi ?

ESPÉRANCE.

Vous n'avez pas de meilleur ami que moi. Je veux vous épargner un remords éternel.

LA RAMÉE.

Merci. Nous nous reverrons. (La Ramée s'éloigne encore. — Espérance le saisit à la ceinture et le rejette en face de lui. — Mouvement de fureur des gardes qui menacent la Ramée.)

ESPÉRANCE, les apaise du geste. A la Ramée.

Je ne veux pas, moi, que ce malheureux meure. Vous dites qu'on a brûlé votre grange ! Cette grange et toute la propriété appartiennent à la famille d'Entragues, dont vous êtes les intendants, les fermiers, les... je ne sais quoi.

Hein?

LA RAMÉE.

ESPÉRANCE.

Voilà pour la grange. Vous, vous êtes un de ces vertueux fanatiques qui ont sucé, au lieu de lait, le fiel et le vinaigre de sainte mère la ligue. — Votre père, un Français, a été blessé en se battant contre les Français pour les Espagnols — et vous... qui depuis la trêve, ne pouvez plus vous embusquer derrière les haies, comme l'an dernier près d'Aumale.....

LA RAMÉE.

Près d'Aumale...

ESPÉRANCE.

Où fut assassiné d'un coup d'arquebuse, un jeune seigneur Huguenot, Urbain du Jardin... autrefois page de M. d'Entragues.

LA RAMÉE.

Urbain!... m'accusez-vous de ce meurtre?

ESPÉRANCE.

Oui.

LA RAMÉE.

L'an dernier on était en guerre, et à la guerre..

ESPÉRANCE.

Derrière une haie, ce n'est plus la guerre, c'est l'affût, et d'ailleurs un soldat ne dépouille pas les morts... et vous avez pris à votre victime une bague de femme qu'on vous avait chargé de reprendre.

LA RAMÉE.

Monsieur!...

ESPÉRANCE, (bas)

Vous voyez que je vous connais! et qu'un mot de moi vous mènerait loin. (Reparaissent Pontis — le Prévôt et les gardes — ainsi que Rosny).

ESPÉRANCE, vivement.

Messieurs les gardes... (Apercevant Rosny, il le salue.) Nous venons de nous entendre, monsieur et moi. le dommage monte à cent pistoles — je les paie. — Tout est fini. (Il montre sa bourse qu'il va donner à La Ramée.)

PONTIS.

Est-ce vrai?

TOUS.

Il paie!...

ROSNY.

Brave garçon!

LA RAMÉE.

Ce n'est pas votre argent qu'il me faut : après ce que vous venez de dire, c'est votre vie! et si vous n'êtes pas un lâche...

ESPÉRANCE, bas.

Pas d'arquebuse, surtout ! (La Ramée jette la bourse.)

TOUS.

Il menace ! Il refuse !... Il refuse !... malheur !...

UNE VOIX AU LOIN.

Le colonel ! (Roulement de tambour.)

TOUS.

Le colonel !

ROSNY.

Monsieur de Crillon ! tant mieux. (Il court à sa rencontre.)

ESPÉRANCE.

Monsieur de Crillon !

SCÈNE X.

LES MÊMES, CRILLON, suivi d'une escorte.

CRILLON, à Rosny.

Ah ! vraiment ! où est l'inculpé ?

PONTIS.

C'est moi, monsieur !

CRILLON.

Fouler le pauvre peuple, c'est mal ! et c'est défendu ! (Regardant La Ramée et Espérance.) Lequel des deux se plaint ?

ESPÉRANCE, vivement.

Pas moi !

CRILLON, se tournant vers La Ramée.

Ah ! c'est monsieur, que lui a-t-on pris ?

PONTIS.

Un lapin et des poules.

ROSNY.

Oui, mais on a brûlé une grange.

PONTIS.

Pour laquelle ce généreux seigneur offrait cent pistoles.

CRILLON.

Cent pistoles de paille ; c'est raisonnable.

PONTIS.

N'est-ce pas, monsieur ?

CRILLON, à Pontis.

Tais-toi, cadet. — (A Rosny.) Eh bien ! monsieur voudrait avoir plus de cent pistoles ?

ROSNY.

Il réclame l'exécution de la trêve.

CRILLON.

Quelle trêve ?

LA RAMÉE.

Il n'y en a qu'une, je pense.

CRILLON.

Est-ce à moi que vous parlez ?

LA RAMÉE.

Sans doute.

CRILLON.

C'est qu'alors on ôte son chapeau, mon maître ! (Mouvement de quelques gardes qui s'approchent menaçants de la Ramée. — Il se découvre lentement.)
Que dit cette trêve ?

PONTIS, immobile.

Elle dit qu'on me passera par les armes.

CRILLON.

Pour des poulets ?

PONTIS.

Pour des canards ! et voyez, le Prévôt m'avait déjà saisi.

CRILLON.

Qui a ordonné cela ?

ROSNY.

Mais, moi.

CRILLON.

Harnibieu !... (à La Ramée) et c'est toi qui réclames la peine de mort contre mon garde ?

LA RAMÉE.

Oui.

CRILLON.

Quand l'on t'offre quatre-vingts pistoles de rançon ?

LA RAMÉE.

Oui.

CRILLON, marchant vers La Ramée.

Eh bien, je vais te faire une autre proposition, moi, et je gage que tu ne réclamera pas après l'avoir entendue. (Mouvement de joie et de curiosité parmi les gardes.) M. de Rosny t'avait prêté mon prévôt, moi je te le donne tout à fait. Regarde un peu la belle branche. Si dans deux minutes tu n'as pas regagné ta tanière, dans trois, tu vas être accroché là ! (Explosion de rires.)

LA RAMÉE.

Morbleu ! je suis gentilhomme et au-dessus de vous est le roi.

CRILLON.

Le roi ? Tu as parlé du roi, ce me semble — il n'y a de roi ici que Crillon... Une corde, prévôt, et une bonne. (Le Prévôt faisant tourner la corde se met à la poursuite de La Ramée.)

LA RAMÉE.

Oh !... (Il recule devant la corde qui siffle. Vivats, cris, trépignements des gardes).

ESPÉRANCE, courant à lui.

Et notre petite conversation ? hein ?

LA RAMÉE, reculant toujours.

Vous ne perdrez rien pour attendre. (Il s'enfuit, huées des gardes.)

LES GARDES.

Vive Crillon ! vive Crillon !

CRILLON, avec force.

Vous êtes tous des coquins ! que je ferais pendre, si le chanvre ne coûtait pas si cher !

PONTIS, à Espérance.

Ah ! monsieur, ce n'est point fini entre nous, et je me sens une reconnaissance qui vivra autant que moi !

CRILLON.

Bien, cadet, bien ! j'aime les gens qui contractent de pareilles dettes—et qui les paient.—(A Espérance.) Quant à vous, monsieur, je vous remercie pour mes gardes. Vous me plaisez, harnibieu !

ROSNY.

Ce jeune homme était venu pour vous parler, il vous cherchait.

CRILLON.

Vraiment ? Eh bien, il m'a trouvé ! (Rosny se retire avec les officiers.) Me feriez-vous le plaisir de me demander quelque chose ?

ESPÉRANCE.

Mon Dieu, non, monsieur.

CRILLON.

Tant pis !

ESPÉRANCE.

Je vous apporte une lettre tout simplement.

CRILLON.

La personne qui m'écrit a choisi un agréable messager. — De quelle part ?

ESPÉRANCE.

Il me paraît que c'est de la part de ma mère.

CRILLON.

Comment, vous n'en êtes pas certain ?

ESPÉRANCE, lui remettant la lettre.

Ma foi, non, monsieur, mais lisez, et vous en saurez autant que moi, peut-être plus.

CRILLON.

Enfin, qui est votre mère ?

ESPÉRANCE.

Ah !... je ne sais pas.

CRILLON.

Mais votre nom ?

ESPÉRANCE.

Espérance.

CRILLON.

Ce n'est pas un nom de famille?

ESPÉRANCE.

Je n'ai pas de famille. — Mais lisez, lisez, et ce que vous aurez appris, vous me rendrez le service de me l'apprendre.

CRILLON.

Soit!...

PONTIS, aux autres.

Laissons notre ami faire ses affaires avec le colonel. Vous s'éloignent par différents côtés. Pontis, après avoir serré la main à Espérance.

CRILLON, à part.

Un cachet noir... ce parfum, je le connais, ce me semble... (Il lit, une expression de surprise, puis de stupeur, se peint sur son visage. Il baisse la tête. Il soupire.) Celle que j'ai tant cherchée, tant regrettée. Le seul souvenir qui fasse honte à Crillon!

ESPÉRANCE, à Crillon.

Monsieur, la commission vous serait-elle désagréable, ne m'en veuillez pas. J'ignore absolument ce qu'il peut y avoir dans cette lettre.

CRILLON, à part.

Il lui ressemble en effet!... Dépeignez-moi votre mère, si vous ne pouvez la nommer.

ESPÉRANCE.

Je ne l'ai jamais vue.

CRILLON.

Qui vous a élevé, alors?

ESPÉRANCE.

Une nourrice qui est morte quand j'avais cinq ans. Puis un vieux savant qui m'a donné des maîtres de toute sorte, écuyers, officiers, qui m'ont appris à manier les armes.

CRILLON.

A devenir méchant!

ESPÉRANCE.

Moi méchant! oh non, ma nature est privilégiée, Dieu n'y a pas versé une goutte de fiel. Un méchant m'étonne. Je n'y crois jamais tout à fait. Je tourne autour comme autour d'une bête curieuse. S'il mord ou qu'il m'égratigne, je me figure que c'est pour jouer. — S'il est venimeux et qu'il blesse, je l'écarte pour qu'il ne fasse pas de mal aux autres. Oh! non, monsieur le chevalier, je ne suis pas méchant.

CRILLON, comme à lui-même.

Il a fallu bien du courage à votre mère pour se priver d'un fils tel que vous. Elle se révélera un jour, comptez-y. (Il s'assied.)

ESPÉRANCE.

Je n'ai plus cet espoir. — Il y a six mois, dans la petite terre que j'habite en Normandie, je vis entrer un vieillard, d'une belle figure, vêtu de noir, qui, me saluant avec respect, et contenant un soupir, un sanglot, me tendit une lettre pareille à celle que je viens de vous apporter. Elle était cachetée de même. Et ce qu'elle renfermait, signifie que je ne reverrai, que je ne connaîtrai jamais ma mère.

CRILLON, l'invitant à s'asseoir près de lui.

Ce qu'elle renfermait...

ESPÉRANCE.

Écoutez : (Il recueille ses idées.) « Espérance, je suis votre mère. » C'est moi qui du fond de ma retraite où votre souvenir m'a fait supporter la vie, n'ai cessé de veiller sur vous. J'ai bien souffert de ne pouvoir vous appeler mon fils, mais j'ai tellement souffert de ne pouvoir vous embrasser, que ma vie s'est consumée dans cette soif ardente comme une fièvre.

» L'honneur d'un nom illustre dépendait de mon silence. Le moindre pas que j'eusse fait vers vous, m'eût coûté votre vie ! Aujourd'hui, placée sous la main de la mort, bien sûre du serviteur que je vous envoie, je dépose pour vous dans cette lettre le baiser qui s'élancera de mes lèvres avec mon âme. (Il s'est levé sur la fin des derniers mots.)

» On me dit que vous êtes grand, que vous êtes beau : tout le monde vous aimera. J'ai tâché que vous fussiez riche, et pas un père de famille, fût-il prince, ne vous refusera sa fille à cause de votre dot.

» Il faut que je vous quitte, mon fils. La chaleur de la vie abandonne mes doigts, mon cœur seul est encore vivant. Je vous recommande de ne me point maudire et d'accueillir parfois mon fantôme triste et doux qui viendra vous visiter dans vos rêves. Je fus une âme tendre et fière dans un corps que vous pouvez vous représenter noble et beau.

» Adieu, je vous avais nommé Espérance, parce que en vous était tout mon espoir sur la terre. Aujourd'hui encore, vous vous nommez pour moi Espérance, je vous attends au ciel pour l'éternité. » — Et pas de signature!... »

(Crillon se lève silencieusement, fait quelques pas, ému, agité.)

CRILLON, lisant sa lettre.

« Je fais connaître mon fils Espérance à M. de Crillon, afin que le hasard ne les oppose jamais l'un à l'autre, les armes à la main. De Venise, au lit de la mort. » — Et pas de nom ! C'est cela ! Oui, oui, noble femme ! — Ce qu'elle n'avoue pas à son fils, ce n'est point à moi de le lui dire, je me tairai ! j'en fais serment !

ESPÉRANCE, un peu à l'écart.

Votre lettre, monsieur, en dit-elle plus que la mienne?...

CRILLON.

Non; c'est une recommandation, mystérieuse, anonyme. — Voyez.

ESPÉRANCE, jette un regard sur la lettre que Crillon lui laisse voir un instant.

C'est vrai! (Avec un soupir.) Eh bien, puisque je n'ai plus rien à faire ici, je prends congé de vous, monsieur, pardonnez-moi l'embarras que je vous ai causé.

CRILLON.

Vous me quittez déjà?

ESPÉRANCE.

On m'attend ce soir.

CRILLON.

Où?

ESPÉRANCE.

Assez loin d'ici. — A Ormesson.

CRILLON.

A Ormesson? Mais, Ormesson, c'est un château habité seulement par madame d'Entragues. — C'est là que vous allez?... chez ces deux coquines, la mère et la fille qui font la guerre au roi et la cour à Brissac, parce qu'il est gouverneur de Paris pour l'Espagne. — Vous allez dans ce nid de vipères où l'on conspire quand on ne tue pas?

ESPÉRANCE.

Mais...

CRILLON.

Vous n'allez pas là, pour la mère, pour la vieille Marie Touchet. C'est donc pour ce jeune démon qu'on appelle sa fille?

ESPÉRANCE.

Monsieur!...

CRILLON.

Un moment. Votre mère vous recommande à moi. Ormesson, c'est une maison funeste! n'y allez pas!

ESPÉRANCE.

Vous me dites d'avoir peur d'une femme! vous! le brave Crillon! On voit bien que vous ne connaissez pas Henriette.

CRILLON.

C'est vrai! — C'est Henriette qu'elle s'appelle!

ESPÉRANCE.

Vous savez son nom?

CRILLON.

Et je sais aussi celui du malheureux Urbain du Jardin, qui est mort dans mes bras, et qu'elles ont fait assassiner.

ESPÉRANCE.

Elles ! Mais ce jeune homme n'avait rien de commun avec les dames d'Entragues, Henriette m'a raconté cette histoire.

CRILLON.

Je vous la raconterai à mon tour. (A ses gens.) Mes chevaux ! (Appel du tambour, prise d'armes pour la sortie du colonel. — A Espérance.) Je vais vous accompagner jusqu'à moitié route ; et si vous persistez après m'avoir entendu, libre à vous.

ESPÉRANCE, rêveur, à part.

Crillon le dit !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, PONTIS.

PONTIS.

Mon colonel !... Ah ! le jeune homme n'est pas parti !... Mon colonel, ce coquin de La Ramée vient de monter à cheval, on l'a vu se glisser dans le bois comme pour se mettre en embuscade.

CRILLON.

Observe ce drôle, observe-le seulement, et suis de loin monsieur Espérance, jusqu'à Ormesson, où il va !

PONTIS.

Bien.

CRILLON.

Qu'il ne s'en doute pas... tu l'offenserais. Va, et s'il lui arrivait malheur, souviens-toi...

PONTIS.

Je me souviens qu'il m'a sauvé la vie ! (Pontis et Espérance échangent un salut amical.)

CRILLON.

Allons, Espérance... à cheval ! à cheval ! (Tous les gardes se rangent militairement, au moment où le colonel gravit le sentier, Espérance le suit, puis Pontis.)

DEUXIÈME TABLEAU

L'appartement d'Henriette, à Ormesson. — Pavillon. Belle chambre avec entrée à gauche. — Grande fenêtre au fond, ou plutôt large vitrail. — Un marronnier élance jusque-là ses branches énormes. — A droite, porte de la chambre à coucher d'Henriette ; à gauche, une toilette, avec bougies : fauteuil, plians. — Le soir vient.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE, SUZANNE, UN PAGE.

HENRIETTE, au page qui est à sa droite.

Vous ferez mes excuses à monsieur le comte d'Auvergne, mon frère, et à ses hôtes. Je ne paraîtrai pas au souper. (Elle s'assied près de la toilette. A Suzanne, quand le page est sorti.) Oui, Suzanne, prévenez madame d'Entragues, ma mère, que je suis lasse et me retire chez moi. — Merci, je me déferai seule. (Suzanne sort.) Me voilà bien libre ! (Regardant une horloge.) Sept heures seulement... Espérance ne doit venir qu'à huit... Aujourd'hui est le grand jour ! lui permettrai-je de demander ma main à ma mère... ma main ! comme si j'avais le droit de la lui refuser. D'ailleurs, je l'aime... il est si beau !... il est si riche... Combien on va me l'envier ! (Elle se lève.) Oh ! s'il y avait comme autrefois une cour ! l'éblouissante entrée que nous y ferions, lui et moi, entre une double haie de seigneurs pâlisants, et de femmes jalouses. Il sera duc, prince, tout ce qu'il voudra !... Je l'aime !... (On entend frapper à la porte de gauche.) Qu'y a-t-il ? qui est là ?..

SCÈNE II.

HENRIETTE, LA COMTESSE, suivie de **SUZANNE**.

LA COMTESSE.

Moi, mademoiselle, qui vous prie de rester habillée pour recevoir monsieur le comte de Brissac, qui attend et veut vous voir.

HENRIETTE.

Mon Dieu !... mais ma mère...

LA COMTESSE, solennellement.

Nous sommes chefs de parti, ma fille, ne l'oubliez pas ! Désobliger le gouverneur de Paris, c'est désobliger Sa Majesté Philippe II, le roi d'Espagne, presque le nôtre... Allons, belle

mine, et bon visage... vite! (A Suzanne.) Avertissez le page, qu'il introduise monsieur le comte de Brissac... Rangez les sièges, Henriette.

HENRIETTE, avec inquiétude.

Sept heures et demie!

SCÈNE III.

LES MÊMES, BRISSAC, LE PAGE.

LE PAGE, annonçant.

Monsieur le comte de Brissac, gouverneur de Paris!

BRISSAC.

Est-ce que je gêne? (A la comtesse.) A vos pieds, belle comtesse. *Je charme tout*, sera donc votre éternelle devise? (A Henriette.) Est-ce bien là ma petite Henriette, l'enfant mutin, dont les saillies et les colères me faisaient tant rire?... Digne fille d'une déesse.. On dirait qu'elle me boude?

HENRIETTE.

Monsieur le comte...

LA COMTESSE.

Excusez la sauvagerie d'une recluse. Revenue hier seulement de Normandie où elle vivait chez sa tante, dans une austérité de couvent... le bruit et l'éclat l'effarouchent, seigneur.

BRISSAC.

Le fait est qu'elle se cache... dans ce pavillon, au bout du monde en vérité.

LA COMTESSE.

Sinon au bout du monde, du moins au bout du parc. (Le page a préparé des sièges, ils s'asseyent.) Une thébaïde qu'elle a choisie; j'aime cet amour de la solitude dans une jeune fille. Solitude est tutrice de piété et de modestie. Levez les yeux, Henriette, sur monsieur de Brissac, je le permets.

BRISSAC, à Henriette.

Je suis peut-être le premier homme qu'on ait admis dans cette retraite : précieuse faveur, mademoiselle.

LA COMTESSE.

Epargnez sa modestie, comte... changeons d'entretien... Sait-on les projets de l'ennemi après la trêve? Où est à présent l'impie, le Nabuchodonosor?

BRISSAC.

Qui cela? le roi?

LA COMTESSE.

Fi! vous l'appellez roi... il ne l'est pas.

BRISSAC.

Ma foi, je l'appellerai comme vous voudrez. Où il est, je ne le sais pas. Je me repose, moi, depuis la trêve, après on verra.

LA COMTESSE.

Le Philistin veille, peut-être, tandis que vous vous reposez.

BRISSAC.

Lui?... s'il veille, c'est pour songer à ses amours.

LA COMTESSE.

Dites à ses monstruosité.

BRISSAC.

Eh! la belle Gabrielle n'est pas une monstruosité si méprisable.

LA COMTESSE, à demi-voix.

Quelle Gabrielle ?

BRISSAC.

D'Estrées... une fleur des champs qui vient d'éclorre. Est-ce que vous ne connaissez pas son père!... d'Estrées qui a cette belle maison contiguë au couvent des Franciscains de Bezons.

LA COMTESSE.

Non! Dieu merci. Quel scandale!

BRISSAC.

Bah! ce scandale-là ne durera pas longtemps; on assure qu'il va déjà faire place à un autre.

LA COMTESSE.

Qui, encore?

BRISSAC.

Un soulier de velours et un bas de soie qu'il a entrevus au bord de l'Oise, devant le bac.

HENRIETTE.

Devant le bac?

LA COMTESSE.

Vous dites, mademoiselle?...

BRISSAC.

Cela se passait mercredi, à deux heures.

HENRIETTE.

Mercredi, à deux heures...

LA COMTESSE.

Eh bien?

BRISSAC.

Laissez-la parler, que diantre!... Qu'avez-vous, mon enfant?

HENRIETTE.

Rien, monsieur. Seulement je pensais que mercredi, à l'heure que vous dites, je passais l'Oise aussi.

BRISSAC.

Dans le bac ?

HENRIETTE.

Oui.

LA COMTESSE.

En effet, ce jour-là elle revenait de chez sa grand'tante.

BRISSAC.

Ah bah!... Vous souvenez-vous d'avoir vu trois hommes dans la cabane du passeur?

HENRIETTE.

Oui, oui.

BRISSAC.

Êtes-vous descendue de cheval à ce moment?

HENRIETTE.

Oui.

BRISSAC.

Vos souliers de velours étaient-ils cramoisis?

HENRIETTE.

Justement.

BRISSAC.

Vous aimez peut-être les bas de soie gris perle?

LA COMTESSE.

C'est notre couleur favorite.

BRISSAC, se levant. La Comtesse et Henriette se lèvent aussi.

Ah! mon Dieu! mais c'est elle, alors. (A Henriette.) Eh bien! de ces trois hommes qui vous regardaient, l'un était le tigre, le tyran, et depuis qu'il vous a vue, il est, dit-on, devenu fou... Il demande à tous les échos ce velours cramoisi et cette soie gris-perle. Il est amoureux... il est éperdu!

HENRIETTE, rougissant.

Quelle folie!

LA COMTESSE.

Vous raillez. Le Béarnais...

BRISSAC.

Sur l'honneur... J'ai là-dessus un rapport d'espion de dix pages.

LA COMTESSE, minaudant.

En vérité?

BRISSAC.

Eh bien! mais voilà la guerre finie... L'amoureux n'ira pas encourir votre disgrâce. Il lèvera le siège de Paris au premier signe de sa divinité.

LA COMTESSE.

Comte, comte, c'est mal.

HENRIETTE.

Monsieur se moque agréablement de moi.

BRISSAC.

Jamais je n'ai été aussi sérieux... Ne négligez pas cela, belle Henriette.

LA COMTESSE.

Mais ce sont des rêves...

BRISSAC.

Si Henriette allait épouser Nabuchodonosor?

LA COMTESSE.

Le roi de Navarre a encore sa femme.

BRISSAC.

Un pied, un bas de soie, des yeux pareils, et vous pour belle-mère. Il divorcerait plutôt avec Vénus!

LA COMTESSE.

Ah! vous allez encore plus vite que le roi.

BRISSAC, à part.

Elle a dit le roi. (Huit heures sonnent. Henriette ne s'en émeut pas, elle rêve.) Huit heures! je dois être rentré à neuf... On oublie le temps ici.

LE PAGE.

Monsieur le comte d'Auvergne attend madame la comtesse pour se mettre à table. Il vient d'arriver aussi un gentilhomme du Vexin qui demande à parler à madame, ou à mademoiselle Henriette.

BRISSAC.

Eh! eh! le comte d'Auvergne! un royaliste! devant le gouverneur de Paris, brrrr! (A la Comtesse.) Belle comtesse, perpétuez les fleurs de lis dans la famille. (A Henriette.) Divine Henriette, veillez!... Marie Touchet a presque été reine, pourquoi Henriette d'Enragues ne le serait-elle pas tout à fait? (Il baise la main de la jeune fille. A part.) Voilà des coquettes qui attireront le roi ici avant huit jours! C'est ici que je le prendrai et donnerai à cette guerre le dénouement qu'il me conviendra.

LA COMTESSE.

Je vous accompagne, monsieur le comte. (Ils sortent.)

SCÈNE IV.

HENRIETTE, seule, s'asseyant.

Reine!... (Elle se mire.) Pourquoi pas!... En effet, je crois voir encore briller le regard de l'un de ces trois hommes!

SCÈNE V.

HENRIETTE, ESPÉRANCE.

ESPÉRANCE, sur l'appui de la fenêtre.

Eh!

HENRIETTE, surprise, et se levant.

Lui!

ESPÉRANCE.

Vous êtes seule, enfin, et vous ne m'appellez pas! (Il entre dans la chambre.)

HENRIETTE, à part.

Lui! j'avais oublié... Que faire?

ESPÉRANCE.

Vous n'êtes pas encore bien libre, voulez-vous que je redescende jusqu'à ce que vous soyez tout à fait rassurée. (Il se dirige vers la fenêtre.)

HENRIETTE, après une hésitation.

Non!... Puisque vous êtes là, profitons-en pour causer. (Elle ferme le verrou de la porte de gauche après avoir regardé au dehors.)

ESPÉRANCE.

Oui, chère belle, causons. (Il veut l'embrasser, elle se dégage. Il va poser sur un siège son épée et son chapeau.)

HENRIETTE, à part.

De la fermeté, il le faut! (Elle s'assied près de la toilette.)

ESPÉRANCE, il s'agenouille près de la chaise d'Henriette.

Il me semble que tu me payes mal mon voyage, Henriette, et la fatigue, et la soif, et les mauvaises nuits d'auberge, et les mauvais jours d'aventures... Gageons que je suis meilleur que vous, et que j'ai pensé à vous plaire... Vous ne vous souvenez peut-être plus qu'il y a dix jours, en Normandie, au bord de notre petite fontaine, quand vous rouliez des gouttes d'eau sur des feuilles de noisetier, vous me fîtes admirer ces diamants liquides qui ressemblaient, disiez-vous, à ceux de votre mère... Moi, je versai ces gouttes brillantes sur vos beaux cheveux noirs, et elles vinrent tomber au bout de votre petite oreille rouge, où je les bus, tout diamants qu'elles étaient.

HENRIETTE.

Eh bien?

ESPÉRANCE.

Eh bien! j'avais feint seulement de les boire. Le feu de mon baiser les a durcies; je vous les rends assez solides pour demeurer à vos oreilles. (Il lui offre un écrin.)

HENRIETTE.

Magnifiques bijoux... Vous êtes bon!

ESPÉRANCE.

Ah! vous en convenez! Voyons, déridez-vous! Que je retrouve mon Henriette à la place de celle-ci, que je ne connais pas!

HENRIETTE, elle se lève.

Il faut que je vous parle!

ESPÉRANCE, qui s'est aussi levé.

Vous me l'avez déjà dit, et la première fois moins durement que la seconde... Est-ce le séjour de la maison paternelle qui vous a fait faire des réflexions?...

HENRIETTE.

Précisément... J'ai réfléchi, monsieur Espérance!

ESPÉRANCE.

Monsieur?... Eh bien! mais je vais vous appeler mademoiselle!...

HENRIETTE.

Ce sera mieux... Entre gens destinés à se séparer...

ESPÉRANCE, suffoqué.

A...

HENRIETTE.

Séparation inévitable... Voyez mon embarras, ma douleur...

ESPÉRANCE.

On ne sépare point ceux qui s'aiment!

HENRIETTE.

Des parents peuvent l'ordonner à leur fille lorsqu'ils veulent la marier.

ESPÉRANCE, à part.

Ah! chevalier de Crillon!... (Haut.) Quoi! l'on veut vous marier, mademoiselle, est-ce bien prudent de la part de votre famille!... (Elle le regarde.) Un mari sera exigeant... Un mari vous demandera compte de toute votre vie, de tous vos secrets.

HENRIETTE.

Je ne suppose pas que vous me trahissiez, monsieur, je vous ai cru honnête homme.

ESPÉRANCE.

Oh! ce n'est pas moi qui vous trahirai... Notre secret ne court aucun danger... Je dis notre secret... celui-là, je vous le garantis... mais les autres.

HENRIETTE.

Quels autres... que prétendez-vous?...

ESPÉRANCE.

Moi, je ne prétends rien... Mais votre mari prétendra peut-être, lui... Il sera moins crédule que moi au sujet de cette bague que l'assassin La Ramée a volée au cadavre d'Urbain du Jardin!

HENRIETTE.

C'est une insulte, et si vous n'êtes venu que pour cela, vous eussiez mieux fait de ne pas venir.

ESPÉRANCE.

Si je suis venu, c'est que j'ignorais que l'on voulût vous marier si vite... Si je suis venu, c'est que vous m'y aviez invité... Par bonheur, j'ai sur moi ma lettre d'audience... (il la montre.) Qui sait, elle n'est pas de vous, peut-être? En effet, vous ne pouvez être la femme qui m'écrivait, il y a trois jours.... (il lit.) « Cher Espérance, tu sais où me trouver, tu n'as oublié ni » l'heure, ni le jour fixés par ton Henriette qui t'aime. »

HENRIETTE.

Ce billet!...

ESPÉRANCE.

Est d'une femme perfide qui mentait déjà quand elle m'appelait son premier amour... Mais à quoi bon tout cela?... Vous m'aviez appelé, j'accourais... Vous me congédiez, je pars... Adieu, mademoiselle, adieu! (il se dirige vers la fenêtre.)

HENRIETTE, à part.

S'il garde ce billet, je suis perdue! (Elle court à lui). Espérance, comprends donc ma douleur, ma folie, l'horreur de ma situation... Voyons, rappelle-toi, là-bas, en Normandie, il m'arrive une lettre insensée de ce La Ramée, qui ose me poursuivre de son amour... Tu surprends cette lettre, tu m'interroges... je t'avoue tout!... Une amie à moi, qui est morte, a été compromise par Urbain Du Jardin... La Ramée a pris parti pour sa famille.

ESPÉRANCE.

Et il a assassiné le malheureux Urbain.

HENRIETTE.

Est-ce ma faute?... Suis-je coupable?... Tu crois ceux qui m'accusent... C'est pour toi que j'ai trahi ce secret! pour te rassurer! Faut-il que je sois perdue par toi..! pour t'avoir follement aimé, pour t'aimer à l'idolâtrie!

ESPÉRANCE.

Comment, perdue?

HENRIETTE.

Vous me menaciez!

ESPÉRANCE.

Moi!

HENRIETTE.

Pourquoi me montriez-vous cette lettre que je vous ai écrite, sinon pour me la reprocher et vous en armer contre moi?

ESPÉRANCE.

Par exemple!

HENRIETTE.

Et vous avez dit cela m'aimant encore! Que sera-ce quand vous m'aurez oubliée! quand vous céderez à quelque influence hostile qui vous conseillera la vengeance... (Espérance fait un mouvement.) Mais oui, si votre faiblesse, si le hasard seulement fait tomber ce billet en des mains étrangères, c'est fait de moi à jamais... Le châtiment sera juste!

ESPÉRANCE.

Cesse de craindre, Henriette, ce n'est pas ce billet qui te perdra, nous allons le brûler ensemble. (Il fouille dans sa poche.)

HENRIETTE.

Oh! que tu es bon! (Elle tend avidement la main. On frappe à la porte.)

ESPÉRANCE.

Qu'y a-t-il? (On appelle : Henriette! Henriette!)

HENRIETTE.

Ma mère!

ESPÉRANCE.

Je serai en bas avant qu'elle ait appelé une troisième fois.

HENRIETTE.

Oui! oui! (Elle le pousse vers la fenêtre, tout à coup se rappelant.) Le billet... Oh! pas encore! (Elle lui montre sa chambre.) Là! chez moi! (Des qu'il est entré, elle court ouvrir.)

SCÈNE VI.

HENRIETTE, ESPÉRANCE, caché, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, cherchant autour d'elle.

Quelqu'un vient de m'assurer qu'un homme est entré chez vous.

HENRIETTE.

Qui dit cela, madame?

LA COMTESSE.

Que vous importe! Oui, ou non?...

HENRIETTE.

Je vous assure...

LA COMTESSE.

Ouvrez la porte de votre chambre.

HENRIETTE.

Mais...

LA COMTESSE, au dehors.

Veillez toujours en bas!... (A Henriette.) Eh bien! vous n'ouvrez pas?

HENRIETTE, à part.

La fenêtre est grillée, il ne pourra s'échapper!

LA COMTESSE.

J'y vais moi-même. (Elle se dirige vers la porte. Espérance sort tranquille et souriant.) Ah!

ESPÉRANCE.

N'accusez pas mademoiselle, madame la comtesse. Elle ignorait que je fusse ici.

HENRIETTE.

Je ne connais pas monsieur.

ESPÉRANCE.

C'est vrai!

LA COMTESSE.

Vous êtes un malfaiteur, alors?

ESPÉRANCE.

Pas précisément.

LA COMTESSE.

Votre nom...

ESPÉRANCE.

Est-il bien nécessaire de vous le dire, madame, si vous constatez que je n'ai rien dérobé ici.

LA COMTESSE, à elle-même.

Pas d'éclat!... (Haut.) Peut-être me suffirait-il d'un geste pour faire punir cruellement votre audace... Mais ce qui est différé n'est pas perdu. Partez! Seulement, s'il vous arrive jamais de regarder cette fenêtre...

ESPÉRANCE.

Jamais, madame! oh! jamais! (Il salue et se dirige vers la porte du pavillon.)

HENRIETTE.

Dieu soit béni!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA RAMÉE, au seuil de la porte.

LA RAMÉE.

J'étais sûr d'avoir reconnu sa voix.

LA COMTESSE.

Vous disiez vrai, La Ramée.

LA RAMÉE.

Eh bien! il part!... Vous le laissez!... Vous ne savez donc pas qui il est? (il barre le passage.)

ESPÉRANCE.

Je connais cette méchante figure!

LA RAMÉE.

C'est celui qui m'a menacé à Poissy, celui qui sait le secret

de votre fille, — celui qui peut nous perdre tous, vous et moi.

ESPÉRANCE.

Maitre La Ramée! (il fait un pas pour reprendre son épée.)

LA COMTESSE, venant à lui.

Ceci est différent et mérite explication.

LA RAMÉE, s'est jeté entre l'épée et Espérance.

Oui, monsieur va s'expliquer.

HENRIETTE, bas à Espérance.

Ne me perdez pas!

ESPÉRANCE, à part.

Décidément, cette femme est lâche. (A Henriette.) N'ayez pas peur. (A la comtesse.) Madame la comtesse, à qui dois-je des explications, à vous ou à monsieur?... Si c'est à monsieur, je les tiens toutes prêtes. (il court chercher son épée.)

LA RAMÉE, jetant l'épée par-dessus le balcon et se croisant les bras.

Et moi aussi!

HENRIETTE.

Par pitié!... (Elle cache son visage dans ses mains.)

ESPÉRANCE, après les avoir regardés tour à tour.

Ah! oui, je comprends, j'oubliais où je suis. Un porteur de secret gêne-t-il ici, on l'assassine; c'est l'habitude de la maison.

LA COMTESSE, en reculant d'un pas.

Ne nous forcez pas à des extrémités.

LA RAMÉE, avec un geste menaçant.

Non...

ESPÉRANCE.

Bah!... je ne suis pas un page, moi, je ne suis pas Urbain du Jardin et je n'ai peur ni des mauvais yeux de madame, ni du petit couteau de monsieur. Vous voulez des explications, d'ordinaire je les donne avec l'épée; mais on me l'ôte... et puis c'est inutile... je veux me taire, et je veux passer... Arrière, madame!... et toi, coquin, au large! (La Ramée s'élançe vers la table et souffle les bougies. — Le théâtre est dans l'obscurité, clair de lune au fond.)

HENRIETTE.

Au secours! grand Dieu! au secours!

LA COMTESSE.

Taisez-vous! (Elle la pousse dans la chambre.) La Ramée! La Ramée!

LA RAMÉE.

Je suis là, madame. (il met le poignard à la main.)

ESPÉRANCE.

Et moi aussi. (D'un bond il tombe sur La Ramée qu'il saisit à la gorge et désarme, puis il le terrasse.) Ne craignez rien, Henriette; c'est fini. — Va, coquin, respire!... je te fais grâce... (Au moment où il se sent libre, La Ramée qui a ramassé le couteau frappe Espérance, et celui-ci pousse un cri.) Le lâche m'a tué!

VOIX, au dehors.

Madame! madame la comtesse! ma mère!

LA COMTESSE.

Ils viennent! Ils viennent! (Espérance tombe.)

LA RAMÉE.

Vous êtes vengée, madame; encore une fois j'ai sauvé votre honneur. — Maintenant on ne me refusera pas Henriette! (Il s'élançe dehors à la suite de la Comtesse qui a disparu épouvantée. Espérance étendu; — parfois il fait un mouvement pour lutter contre la mort. — Silence. — La porte d'Henriette s'ouvre, la jeune fille parait. Elle regarde dans les ténèbres, elle approche. La bougie de sa chambre projette un rayon rougeâtre sur son passage et éclaire le billet tombé sur le parquet auprès du corps d'Espérance.)

ESPÉRANCE, la voit, il se soulève.

Ah!... c'est elle... meilleure que je ne croyais, elle vient pour fermer ma blessure, ou recueillir mon dernier souffle, — c'est bien! (Henriette, arrivée près d'Espérance, attire de ses doigts tremblants le billet. Il se ranime, il se dresse.) Oh! l'infâme! la lâche! (Elle recule avec terreur.) Il te faut donc le billet d'Espérance, comme il t'a fallu la bague d'Urbain!... Mon Dieu, donnez-moi la force d'aller mourir loin d'ici.

PONTIS, enjambant la fenêtre.

Espérance! Où êtes-vous, monsieur Espérance!... Ah! j'en étais sûr, on me l'a tué!

ESPÉRANCE.

Pontis!... sauve-moi!... emporte-moi!

PONTIS.

Si je te sauverai! Sambious de bious!... (Il prend Espérance sur ses épaules, s'accroche à la branche qui plie et il disparaît avec son fardeau. Henriette reste seule, épouvantée, défaillante.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

TROISIÈME TABLEAU

La terrasse du jardin des Franciscains à Bezons. — Au fond un escalier qui descend vers la rivière. — A droite, au premier plan, un perron conduisant chez Gabrielle; au deuxième, l'entrée des Jardins d'Estrées. — A gauche, premier plan, la porte de la chambre donnée par les Franciscains à Espérance. Cette porte est à demi cachée par un berceau de pampres et de chèvre-feuilles.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. D'ESTRÉES, GENTILSHOMMES DE SES AMIS. UN RELIGIEUX, SEIGNEURS, DAMES. — (On entend le tintement d'une cloche; au lever du rideau, des seigneurs et des dames traversent le théâtre et se dirigent vers la chapelle. M. d'Estrées a retenu un groupe d'invités; parmi eux est le religieux.)

M. D'ESTRÉES.

Oui, messieurs, je le sais, ce n'est pas l'usage de marier sa fille au point du jour, sans convoquer la foule, — dans une chapelle de couvent; — mais les circonstances sont plus impérieuses que l'usage. Dans une demi-heure, ma fille Gabrielle sera marquise d'Armeval. J'ai l'approbation du respectable prieur des Franciscains, et je suis là moi-même pour répondre à quiconque prétendrait que j'ai agi contre l'honneur et contre mon droit. (Au religieux). Tout est prêt, mon révérend père?... les époux sont à la chapelle?

LE RELIGIEUX.

On n'attend plus que vous et vos témoins, M. le comte.

M. D'ESTRÉES.

Allons, messieurs, ce jour sera beau dans ma vie!

UN DES TÉMOINS.

La mariée n'en dira pas autant. — Allons! (Ils sortent lentement.)

SCÈNE II.

LE RELIGIEUX, PONTIS.

LE RELIGIEUX.

Le roi marié, Gabrielle aussi, il n'y a plus de danger pour personne.

PONTIS, entrant.

Ah ! cher père, bonjour ; je suis matinal, n'est-ce pas ? Comment va notre... Pardon... est-ce qu'il y a un enterrement à la chapelle ?

LE RELIGIEUX.

Non, un mariage.

PONTIS.

Et ces messieurs en sont ?

LE RELIGIEUX.

Oui.

PONTIS.

Ah !... et les femmes que je viens de voir passer toutes pâles et pleurant comme des fontaines ?...

LE RELIGIEUX.

Elles en sont aussi.

PONTIS.

Eh bien, cela va faire une petite noce bien folâtre... Hein ! mon révérend père ! avons-nous une chance, nous autres garçons !... pas de femmes !... Comment va notre malade ?

LE RELIGIEUX.

Pas plus mal, je crois.

PONTIS.

Oh ! que c'est bon à entendre... Je puis entrer chez Espérance ?

LE RELIGIEUX.

Notre frère chirurgien y est.

PONTIS.

Bon ! j'entre tout de même.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ESPÉRANCE, LE CHIRURGIEN.

ESPÉRANCE, apparaissant sur le seuil. Il est soutenu par le frère, il sourit.
Inutile !

PONTIS, transporté.

Lui ! debout !... lui !... ah ! (Il veut embrasser Espérance, mais comme on le retient, il se jette au cou du chirurgien.) Vous êtes un fier homme, mon père !

ESPÉRANCE, s'asseyant sous le berceau.

N'est-ce pas ?

PONTIS, montrant Espérance.

Quoi ! c'est là cette masse inerte, flottante, humide de sang que j'ai apportée ici, voilà trois semaines !

ESPÉRANCE.

Allons, allons, ne gesticule pas tant, et ne crie pas si haut.

LE RELIGIEUX.

Le seigneur Esperance va mieux, mais il ne va pas encore bien. (il sort.)

ESPÉRANCE.

Pourtant j'ai faim, j'ai soif. J'ai envie de me promener. Je chanterais volontiers avec les bouvreuils et avec l'alouette ; mon âme est légère et nage dans ce beau ciel bleu !

PONTIS, assis à terre près de lui.

C'est l'effet d'une bonne nuit !

ESPÉRANCE.

Non, j'ai été réveillé de grand matin. Il me semblait entendre du bruit, des discussions, des sanglots de femme.

PONTIS.

Des sanglots ! c'était la noce !

ESPÉRANCE.

Comment cela ?

PONTIS.

Il paraît qu'on marie ici une fille malgré elle... et elle se démène comme une anguille — le serpent !

ESPÉRANCE.

Une femme qui sera malheureuse.

PONTIS.

Comme c'est bien fait !

ESPÉRANCE.

Est-elle jolie ?

PONTIS.

Est-ce que je regarde les femmes ; — d'ailleurs elles sont toujours trop jolies, — c'est l'appât que le diable nous présente !

ESPÉRANCE.

Tu les traites bien.

PONTIS.

Vous êtes payé pour les bien traiter, n'est-ce pas ?

LE RELIGIEUX, revient, tenant une bouteille et un verre. — Il verse et offre le verre à Espérance.

Tenez, mon frère.

PONTIS.

Oh! quelle couleur!...

LE RELIGIEUX.

Le vin est vieux!

PONTIS.

Quelle odeur!

LE RELIGIEUX.

Et d'un bon crû.

ESPÉRANCE.

Sacrifier une pauvre fille, c'est toujours une mauvaise action.
Il mouille ses lèvres dans le verre.) Qu'en penses-tu, Pontis?

PONTIS.

Je pense que c'est du Pomard. (Le Religieux bouche le flacon et l'em-
porte.) Je voudrais bien avoir été un peu blessé. (Il soupire.)

LE CHIRURGIEN, prenant les mains d'Espérance.

Du repos!... de l'air!... de la joie!... (Il sort.)

SCÈNE IV.

ESPÉRANCE, PONTIS.

ESPÉRANCE.

Voyons, tu viens de chez monsieur de Crillon, comment se
porte-t-il?...

PONTIS, s'asseyant aux pieds d'Espérance.

A l'ordinaire, comme une montagne.

ESPÉRANCE.

Est-ce qu'il ne viendra pas me voir ce matin?...

PONTIS.

Je ne crois pas. Le roi l'a fait appeler pour quelque chose
d'important qu'ils ont à faire aujourd'hui.

ESPÉRANCE.

Te questionne-t-il toujours sur moi?

PONTIS.

Toujours.

ESPÉRANCE.

Tu n'as jamais rien avoué que ce dont nous étions convenus
ensemble?

PONTIS.

Je dis toujours qu'en revenant d'Ormesson, La Ramée vous
a attendu au coin d'un mur et donné un coup de couteau.

ESPÉRANCE.

Monsieur de Crillon le croit?

PONTIS.

Tout juste...

ESPÉRANCE.

Je veux qu'il le croie!... Je ne veux pas que dans toute cette affaire un seul nom de femme soit prononcé, compromis.

PONTIS.

Le fait est que ce serait dommage de compromettre ces angéliques créatures. Ce serait peut-être dommage aussi d'étrangler ce brigand de La Ramée quand on le rencontrera.

ESPÉRANCE.

Pontis! vous vous dites mon ami, est-ce oui, est-ce non?

PONTIS.

Oh! c'est oui, je ne dis plus un mot.

ESPÉRANCE.

Merci, Pontis, merci. (On entend le tintement de la cloche au lointain, puis paraissent quelques invités.) Qu'est-ce que j'entends là?

PONTIS.

Des gens qui viennent. (Se levant tout à coup.) Eh! mais... ah! mon Dieu!...

ESPÉRANCE, de même.

Quoi!

PONTIS.

La noce! la noce des sanglots et des gémissements

ESPÉRANCE.

Ils viennent de ce côté?

PONTIS.

C'est malsain pour les blessures. Rentrons, rentrons vite!

ESPÉRANCE.

Laisse-moi voir la mariée. (Il le fait asseoir près de lui sur le banc.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, derrière le berceau. M. D'ESTRÉES, GABRIELLE, GRATIENNE, LE PRIEUR. INVITÉS.

M. D'ESTRÉES.

Merci, mon révérend père. Le mariage de ma fille ne sera pas moins heureux pour avoir été un peu précipité

PONTIS.

C'est le père barbare.

ESPÉRANCE.

Il me cache sa fille.

M. D'ESTRÉES.

Mes amis, à ce soir le festin de noces. Je ne vois pas notre gendre; où est M. d'Armeval?

PONTIS, à Espérance.

C'est ce que j'allais demander, où est-il?

LE PRIEUR.

Ses amis l'ont retenu au sortir de la chapelle. Il se promène avec eux.

M. D'ESTRÉES, à Gabrielle.

Votre visage altéré, vos sanglots, votre désespoir ne l'ont pas encouragé à nous suivre. Il est votre mari, cependant. (Gabrielle se tait.) Oui, je comprends votre silence; en avançant l'heure de ce mariage, je vous ai enlevé l'illustre appui que vous espérez. L'appui de ce roi sans royaume... Vous protestez quand même. Soit, ma tâche est remplie. J'ai sauvé l'honneur de mon nom; à votre mari de protéger le sien. Madame, vous voici à votre porte. Je vais rejoindre mon gendre. Mon révérend, je vous suis. (M. D'Estrées semble attendre un mot de sa fille. Il la regarde, elle demeure muette, immobile. Il se retire suivi du Prieur et des Invités.)

PONTIS.

En voilà un qui s'entend à conduire les filles!

ESPÉRANCE, avec admiration, apercevant pour la première fois Gabrielle qui se tourne vers lui.

Je la vois!... Oh!...

GRATIENNE.

Un mot, chère demoiselle, un mot! Pleurez! criez, maudissez quelqu'un, mais parlez-moi, parlez-moi!

GABRIELLE, tombant assise sur le banc à droite.

Je meurs!

ESPÉRANCE. (Il fait un mouvement.)

Mais elle souffre! (Il se lève.)

PONTIS.

Tout cela ne nous regarde pas. Rentrons!

GABRIELLE.

Pauvre roi! qui comptait sur mes serments; pauvre abandonné que tout trahit, sujets, amis, fortune et maîtresse.

GRATIENNE.

Que pouviez-vous faire sans secours?

GABRIELLE.

Je pouvais mourir. Quoi, Henri n'a que moi au monde et je ne combattrais pas jusqu'à mon dernier souffle pour me garder à lui! quand il a ma promesse! Ce serait lâche! Suis-je donc lâche, Gratiennette?

GRATIENNE.

Comment le prévenir?... On nous garde à vue... Dix fois, depuis ce matin, j'ai tenté de m'échapper pour courir au camp de M. Crillon.

ESPÉRANCE.

La petite a dit : Crillon.

Croyez-vous ?
 J'en suis sûr.
 Eh bien ! après ? Quand elle aurait dit Crillon, que nous importe ?
 Comment ! mais rien ne nous importe autant que cela. (En parlant ainsi il se rapproche de Gabrielle.)
 Four un mot de moi porté au chevalier, je donnerais ma vie.
 Entends-tu ? (Il s'approche tout à fait et salue.) Pardon, madame...
 Allons, bon !
 C'est ce jeune homme blessé, vous savez ; qui demeure chez les Franciscains.
 Oui, oui, je le reconnais bien. Pauvre jeune homme !
 Pauvre jeune homme, précisément, les médecins lui défendent la conversation. Nous avons bien l'honneur de vous saluer. (Il emmène Espérance.)
 Du régiment de Crillon ?...
 Oh ! quelle providence !
 C'est vrai. Attendez. (Appelant.) Monsieur, monsieur !
 Viens, mon ami, viens !
 Mais on t'appelle.
 Diantre (A Gratienne.) Plaît-il, nous sommes bien pressés.
 Monsieur, vous êtes du régiment de Crillon ?
 Certainement.

PONTIS.

Eh bien?

GRATIENNE.

Eh bien, monsieur, vous pouvez rendre un grand service...

PONTIS.

A qui?

ESPÉRANCE.

Tu les effarouches! (Passant devant lui. —A Gabrielle.) Madame, il ne faut pas être bien clairvoyant pour deviner à qui l'un de nous peut être utile. Vous venez d'être mariée par surprise, par force, et tout-à-l'heure vous invoquiez ici le nom de Crillon, du chevalier par excellence; Crillon est l'ami de tous ceux qui souffrent, l'appellez-vous à votre aide?

GRATIENNE.

A la bonne heure, celui-là. (Elle fait la moue à Pontis qui lui tourne le dos.)

GABRIELLE.

Ah! monsieur, je ne suis pas heureuse en effet, et j'aurais bien besoin d'appui; mais il est des choses qu'on ne peut dire et qu'il faut garder en son cœur, dussent-elles le faire éclater.

PONTIS, à part.

C'est quelque énormité!

GRATIENNE, bas à Espérance.

Madame est timide, elle ne s'expliquera jamais devant deux hommes.

PONTIS, à Espérance.

Vous entendez, allons-nous en!

GRATIENNE, bas à Espérance.

Devant un seul c'est autre chose.

PONTIS.

Petite peste!

ESPÉRANCE.

Nous comprenons, madame; voici mon ami Pontis, le plus galant des hommes qui va faire le guet du côté de la chapelle.

PONTIS.

Eh!..

ESPÉRANCE.

Va! (Pontis sort par le fond à gauche.)

GRATIENNE.

Et moi du côté du château. (Elle sort par le fond à droite.)

SCÈNE VI.

ESPÉRANCE, GABRIELLE.

GABRIELLE, la rappelant.

Gratienne !

ESPÉRANCE, venant vivement à elle.

Maintenant, madame, si vous persistez à garder le silence, je croirai que c'est de moi que vous vous défiez.

GABRIELLE.

Je ne me défie pas, non, monsieur, vous ne voulez pas me trahir, moi qui vous suis inconnue, et qui ai tant prié pour vous.

ESPÉRANCE.

Vous, madame ?

GABRIELLE.

J'arrivais dans cette maison où mon père m'a reléguée, quand vous fûtes apporté expirant. Je vous vis si pâle ! vous débattant contre la mort.. Dieu seul pourrait le sauver, disait-on autour de vous. Je m'agenouillai, et je priai Dieu qu'il ne vous fit pas mourir si jeune !... je l'ai prié chaque jour !.. ce matin, encore, tenez, malgré tous mes chagrins.

ESPÉRANCE.

Ah ! vous voyez bien, madame, que c'est à mon tour de vous protéger, de vous servir ! Voilà qui est étrange ! je sentais en vous voyant que je vous devais quelque chose. Vous n'allez plus être embarrassée avec moi, n'est-ce pas ? Je vais vous aider, d'ailleurs ; voyons. Tout à l'heure vous avez témoigné le désir de faire prévenir M. de Crillon.

GABRIELLE.

Il est l'ami de... la personne qui ignore ce fatal mariage.

ESPÉRANCE.

Ah ! il y a une personne... oui... sans doute !... Et vous voudriez que cette personne fût instruite ?..

GABRIELLE.

De mes larmes... de mon désespoir !

ESPÉRANCE.

Je les comprends ! séparée à jamais de celui qu'on aime, et vous aimez loyalement, j'en suis sûr, vous, madame, tendrement !

GABRIELLE.

Ce n'est pas que j'aime cette personne comme vous l'entendez.

ESPÉRANCE, ravi.

Ah !

GABRIELLE.

Non, monsieur, mais je lui ai voué tant d'admiration, de respect, que je souffre à l'idée seule qu'il m'accusera d'ingratitude.

ESPÉRANCE.

D'ingratitude. Oh! il ne faut pas!... Madame, je courrais moi-même porter votre message à M. de Crillon, mais je suis encore bien faible pour monter à cheval.

GABRIELLE.

Je vous le défends!

ESPÉRANCE.

Mon ami Pontis, au contraire, est de force à faire cent lieues. Il va partir tout de suite. Rassurez-vous, le colonel aura votre billet ce soir, et demain vous aurez la réponse.

GABRIELLE, épouvantée.

Demain! ah! monsieur, je suis perdue!

ESPÉRANCE.

Comment?

GABRIELLE.

Cette personne, cet ami à qui je m'adresse, s'il était là, ne me laisserait pas sans secours, et son secours est tout-puissant. Mais je suis mariée, monsieur, mon père va ramener M. d'Armeval. Demain il sera trop tard!

ESPÉRANCE.

C'est vrai!... le mariage n'est qu'une menace, le vrai danger c'est le mari.

GABRIELLE.

Vous voyez qu'il faut m'abandonner à ma misère.

ESPÉRANCE.

Moi!.. vous abandonner, oh!... ne nous troublons pas. Ce qu'il vous faut, c'est la liberté, la sécurité jusqu'à la réponse de votre protecteur. Cette journée et cette nuit, n'est-ce pas?

GABRIELLE

Oui, monsieur, mais...

ESPÉRANCE.

Veillez d'abord écrire la petite lettre destinée à M. de Crillon.

GABRIELLE.

Mais la réponse ne peut pas arriver avant le retour de M. d'Armeval.

ESPÉRANCE.

Qui sait?

GABRIELLE.

C'est impossible, à moins d'un miracle.

ESPÉRANCE.
 Pour vous j'essaierai de le faire.
 GABRIELLE.
 Votre bon cœur s'y épuîsера!
 ESPÉRANCE.
 Dieu m'a fait un cœur intarissable.
 GABRIELLE.
 Ah! monsieur, en vous écoutant j'oublie, en vous regardant j'espère!
 ESPÉRANCE.
 Vous avez bien raison! On m'appelle Espérance, vous lisez mon nom dans mes yeux! Allez, madame, allez!
 GABRIELLE, à elle-même.
 Espérance! (Elle se dirige vers la maison.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GRATIENNE, puis PONTIS.

GRATIENNE.
 Madame, je viens de voir des hommes entrer dans le jardin.
 (Elle reste près de la balustrade et regarde.)
 GABRIELLE.
 Seraient-ce eux, déjà!
 ESPÉRANCE.
 Nous sommes là! (Gabrielle entre chez elle. — Appelant.) Pontis! quoi de nouveau?
 PONTIS.
 Je le guette.
 ESPÉRANCE.
 Qui?
 PONTIS.
 Le mari.
 ESPÉRANCE.
 Tu le connais donc?
 PONTIS.
 Il est bancal.
 ESPÉRANCE.
 Bon.
 PONTIS.
 Et bossu.
 ESPÉRANCE.
 Très-bien! avec un signalement pareil, tu ne le manqueras pas!

PONTIS.

Comment! je ne le manquerai pas! prétendez-vous me le faire assassiner?

ESPÉRANCE.

Je prétends l'envoyer passer huit jours à ma maison de Normandie.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GABRIELLE.

GABRIELLE, rentrant.

Voici la lettre.

ESPÉRANCE.

Pontis va la porter.

GRATIENNE, au fond.

Ces hommes se glissent sous la charmille.

ESPÉRANCE.

Rentrez, madame.

GRATIENNE.

Oui, rentrez!

GABRIELLE.

Monsieur! messieurs... oh! merci!

GRATIENNE.

Ils sont au pied de l'escalier. Ils montent.

ESPÉRANCE.

Viens, Pontis. (Ils rentrent.)

GRATIENNE.

Enfermons-nous! (Elles entrent dans la maison.)

SCÈNE IX.

ROSNY, CRILLON. (Rosny paraît au fond et attend. — Crillon monte l'escalier derrière lui.)

ROSNY.

Au haut de l'escalier, sur la terrasse. C'est bien ici.

CRILLON.

Je me reconnais.

ROSNY.

Ah! monsieur, le roi nous fait faire une folie.

CRILLON.

Peut-être bien!

ROSNY.

S'obstiner à venir ici en plein jour — pour une jupe! — Vous me direz que nous sommes en trêve. Mais enfin on nous poursuit, j'en jurerais!

CRILLON.

Bah! huit hommes.

ROSNY.

Nous ne sommes que trois. C'est jouer un royaume contre un caprice!

CRILLON.

Quand le roi joue gros jeu, c'est qu'il triche.

ROSNY, indiquant les jardins.

Regardez-le, là, tranquille sous cette allée comme à l'affût?

CRILLON.

Il attend le gibier en effet.

ROSNY.

Comment?

CRILLON.

Vous savez peut-être que M. de Brissac cherche à prendre le roi pour finir la guerre.

ROSNY.

Si je le sais! — J'en tremble. — Eh bien?

CRILLON.

Eh bien, c'est nous qui allons prendre M. de Brissac.

ROSNY.

Ici!

CRILLON.

Là, -- voici le traquenard.

ROSNY, mécontent.

Et le roi ne me l'a pas dit!

CRILLON, qui a entendu.

Quand ces choses-là se disent, mon cher, elles ne se font pas! Je vais chercher ma réserve! (il s'approche de la porte d'Espérance.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, PONTIS, sortant.

PONTIS.

Va, Espérance, va de ton côté. — Je vais du mien!

CRILLON.

Où vas-tu?

PONTIS, stupéfait.

Mon colonel!... j'allais vous porter cette lettre.

CRILLON.

Bon! (il met la lettre dans sa poche.) Ferme cette porte! Bien! — Sous le mur extérieur du couvent, j'ai six gardes!

PONTIS.

Bien, mon colonel.

CRILLON.

Place-toi à vingt pas. L'épée à la main. — Si l'ennemi vient, tu le chargerás!... Si on te tue, tu crierás!

PONTIS, tirant son épée.

Bien, mon colonel. (Avec saisissement.) L'ennemi! (il part.)

SCÈNE XI.

CRILLON, ROSNY, cachés à gauche sous le berceau, BRISSAC, ARNAUD.

BRISSAC, arrivant par les jardins d'Estrées.

Il a dû entrer chez mademoiselle d'Estrées par cette porte. Arnaud, fais garder la seconde issue! (Il avance, pendant ce temps Arnaud fait un signe au dehors et reste à distance.)

CRILLON, se montrant tout à coup.

Bonjour, Brissac!

BRISSAC.

Monsieur de Crillon!

CRILLON.

Comment va?

BRISSAC.

Un piège! (Il fait le mouvement de prendre ses pistolets.)

CRILLON.

Ne touchez pas à vos pistolets, ils sont vides.

BRISSAC.

Arnaud! à moi.

CRILLON.

C'est Arnaud qui les a déchargés. (Arnaud s'incline.)

BRISSAC.

Oh! j'ai mon escorte!

CRILLON.

Non, c'est moi qui l'ai. Votre épée, cher ami, on ne vous veut que du bien. Vous cherchiez le roi, n'est-ce pas? (Pendant ce temps Rosny a prévenu le roi, Brissac rend son épée.)

BRISSAC.

Mais...

CRILLON.

Le voici! (Le roi paraît au haut de l'escalier.)

BRISSAC, consterné.

Le roi! (Il se découvre.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE ROI, escorte au fond.

LE ROI.

Oui, monsieur de Brissac, le roi, qui désirait comme vous l'occasion de cette rencontre. Vous vouliez vous emparer de moi, je m'empare de vous, cela revient au même. Nous allons pouvoir causer. (Henri fait signe à Brissac d'approcher.)

BRISSAC.

Sire!...

LE ROI.

J'ai bien réfléchi à votre projet : comme ligueur, comme gouverneur de Paris, vous êtes logique. Le roi, avez-vous pensé, assiége incessamment Paris, il est la cause de la guerre ; supprimons la guerre en supprimant la cause. — Voilà ce que vous vous êtes dit. (Brissac fait un mouvement.) Ne me répondez pas encore. Tout à l'heure vous le ferez à loisir. (Brissac s'incline.) Et puis vous êtes l'ami de monsieur de Mayenne et vous croyez, comme il le croit, que l'Espagne lui destine la couronne de France. Sur ce point, vous pouvez répondre. Le croyez-vous ?

BRISSAC.

C'est le but de la ligue.

LE ROI.

Eh bien, l'Espagnol vous trompe et vous joue : on destine le trône de France à la fille de Philippe II, à l'infante. Si les états généraux et le parlement murmurent trop, on fera épouser à l'infante un duc de Guise quelconque. Ce mari de la reine peut venir à mourir. Voilà l'infante qui règne seule. — La loi salique, direz-vous ? Philippe II n'en veut pas, et il sera le maître!... Le fils de Charles-Quint sera roi d'Espagne et de France. Il aura le monde ; c'est vous qui le lui aurez donné. (Brissac se trouble.) On dirait que vous frissonnez, monsieur de Brissac, et que l'esprit de la ligue n'a pas tout à fait tué en vous le caractère français.

BRISSAC.

Une pareille trahison, une déloyauté si infâme ! Sire, c'est impossible.

LE ROI, lui remettant une dépêche.

Voici la copie des instructions envoyées au duc de Féria par le cabinet de l'Escurial, où, Dieu merci, j'ai l'œil et la main. (A Brissac qui veut la lui rendre.) Gardez, gardez, pour le montrer à Mayenne.

BRISSAC, abattu.

Oh!... oh!... malheureux pays! tout cela ne fût pas arrivé, sire, si la France eût pu opposer à l'Espagne un prince de sa religion.

LE ROI.

Vraiment? quoi, c'est seulement à cause de mon hérésie que Paris m'est fermé, Paris, la porte de la France! c'est à cause de mon hérésie que les ligueurs ont appelé l'étranger et lui ont livré la patrie? C'est donc ma faute? Je suis bien coupable! Eh bien, il ne sera pas dit que je laisserai ouverte une seule brèche par où l'usurpation étrangère puisse se glisser en France.

BRISSAC.

Comment...

LE ROI.

Oui, mon peuple, mon vrai peuple, celui qui est français, veut un roi de sa religion, il l'aura. Dieu m'a envoyé sa lumière, il m'a donné la force de sacrifier un vain entêtement au salut de vingt millions d'hommes. Dans huit jours, à Saint-Denis, sous les voûtes de la vieille basilique où dorment les rois de France, mon peuple m'entendra confesser son Dieu hautement, la main sur un cœur loyal. La ligue n'aura plus de prétexte pour assassiner la France et le roi!

BRISSAC, avec saisissement.

Une conversion!

LE ROI, tristement.

Tranquillisez-vous, monsieur, Paris est fort, vous êtes grand capitaine, la guerre durera encore longtemps!... Tenez, depuis cinq ans, je me demande chaque jour, s'il n'est pas indigne de moi de disputer ainsi ce que vous appelez une couronne. Et pourtant chaque jour je reprends l'épée, chaque nuit je fatigue mes conseillers au travail. Tout ce qu'un homme peut lever du fardeau commun, je le soulève avec furie, avec désespoir, parce que je suis un enfant de ce pays, monsieur, et que je ne veux pas désapprendre la langue que m'a enseignée ma mère; parce que je souffre de voir dans les campagnes ces bandes de soldats étrangers qui mangent le blé du paysan, dans les villes, ces cavaliers qui déshonorent les filles et les femmes. Parce que la France vaut toute l'Europe, et que moi, je ne veux pas en laisser faire une province de Philippe II, comme ses autres provinces rongées par la paresse et la misère! Voilà pourquoi je lutte et lutterai jusqu'à la mort. Les ligueurs, alliés de l'Espagnol, m'appellent leur ennemi. Oui, je le suis... je leur serai un ennemi si terrible, que villes, bourgs, hameaux, fer et bois, hommes et bêtes, je brûlerai, je broierai, j'anéantirai tout, plutôt que de laisser un étranger boire la sève et croiser le sang de la France!

CRILLON, électrisé.

Harnibieu!

HENRI, à Brissac.

Mon cœur est soulagé, vous savez ce que je pense... retirez-vous, vous êtes libre... Crillon, rends l'épée à monsieur le gouverneur!

BRISSAC, a baissé la tête, il dévore sa honte, sa douleur.—Enfin, il s'agenouille.

Sire, quel jour, Votre Majesté veut-elle entrer dans sa ville de Paris?

HENRI.

Oh! (il embrasse Brissac.)

BRISSAC.

Je suis bon Français, sire, vous le verrez bien!

LE ROI.

Brissac, ne va pas te faire tuer par ces furieux!

BRISSAC.

Mort ou vif, dans huit jours, j'aurai fait préparer la chambre du roi au Louvre, et déblayer la Porte-Neuve!

LE ROI.

Et moi je fais dorer votre bâton de maréchal.

BRISSAC.

Maintenant, sire, c'est la retraite qui est difficile. Si l'on sait que j'ai vu Votre Majesté, tout manquera.

HENRI.

J'y ai pourvu. Crillon va vous conduire par un chemin connu de nous seuls.

BRISSAC, recevant l'épée que lui remet Crillon.

Dieu garde Votre Majesté.

CRILLON, à Rosny.

Trouvez-vous cela mal joué? (Il accompagne Brissac.)

SCÈNE XIII.

HENRI, ROSNY.

ROSNY.

Grand événement, coup décisif!

LE ROI.

Ainsi, j'ai fait convenablement les affaires du roi, n'est-ce pas?

ROSNY.

Oh! oui, sire.

HENRI.

Eh bien, mon bon Rosny, faisons un peu celles de ce pauvre Henri. (Il montre la porte de Gabrielle, gravit le perron et frappe. — A Rosny qui s'approche.) Il y a là une bien belle demoiselle, un bel ange, avec qui je veux vous faire faire connaissance.

ROSNY.

Oh! sire, un ange.

SCENE XIV.

LES MÊMES, GRATIENNE.

GRATIENNE, ouvrant et reconnaissant le roi.

Le roi! Oh! madame! madame! (Elle court avertir Gabrielle.)

HENRI.

Chut!... (A Rosny.) Oui, un ange d'innocence, de pureté. Tu n'y crois pas, Rosny, parce que je suis roi. Eh bien! tu vas voir si je ne suis pas plus heureux qu'un roi! Viens! (Ils entrent.)

SCÈNE XV.

MADAME D'ENTRAGUES, HENRIETTE, LA RAMÉE. (Ils entrent par le jardin du couvent.)

LA RAMÉE.

Était-ce bien nécessaire, madame, d'apporter vous-même votre présent aux Franciscains!

LA COMTESSE.

Henriette l'a voulu.

LA RAMÉE, à part.

Pourquoi vient-elle en ce couvent, avec cette parure.

HENRIETTE, à part.

Je suis sûre que le roi est ici, mon frère m'a prévenu qu'il viendrait, et cette Gabrielle y loge!

LA COMTESSE, à La Ramée.

Savez-vous qu'en vous voyant nous rejoindre j'ai craint de mauvaises nouvelles...

LA RAMÉE, allant à Henriette qui cherche et s'éloigne peu à peu.

Où va donc mademoiselle? le jardin finit là.

HENRIETTE.

J'admire la vue qui est splendide!

LA RAMÉE, à la comtesse.

Pardon, madame, des nouvelles de quoi?

LA COMTESSE.

De la scène du pavillon.

LA RAMÉE.

Rassurez-vous, aucune trace; toutes mes recherches ont été vaines. Dans les ténèbres, cet homme qui emportait son compagnon a dû rencontrer la rivière et notre secret y est enseveli.

HENRIETTE, avec colère et à part.

Notre secret!

LA RAMÉE, à Henriette.

Si nous retournions, ce serait plus prudent. On a vu dans les environs des gardes du Béarnais, et le régiment de Crillon ne respecte pas la trêve!

HENRIETTE, à part.

Partir sans l'avoir vu...

LA RAMÉE.

Vous savez qu'il y aurait danger pour moi à les rencontrer.

HENRIETTE.

Je ne vous retiens pas. (Elle s'approche de sa mère.)

LA RAMÉE, à part.

Cœur de glace! On dirait qu'elle veut m'éloigner!

LA COMTESSE, bas à Henriette.

Ménagez-le, mademoiselle. (Haut.) Monsieur a raison, partons!

HENRIETTE, à part.

Oh! ce joug! je le briserai!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, ROSNY, sortant de chez Gabrielle, puis LE ROI, GABRIELLE, COURTISANS, DAMES, GARDES.

ROSNY, allant au fond.

L'escorte de Sa Majesté!

LA COMTESSE.

Le roi!

HENRIETTE.

Enfin!

LA RAMÉE.

Je comprends! (Le Roi, Gabrielle sortent sur le perron. — Paraissent des gardes qui montent par l'escalier du fond. — Entrent de différents côtés des seigneurs, des dames et des pages, puis des religieux, attirés par le désir de voir le roi.

HENRIETTE, à part, regardant Gabrielle.

C'est vrai qu'elle est belle!

LE ROI.

Non, Gabrielle, n'excusez pas monsieur d'Estrées, c'est une violence indigne, un odieux guet apens. Mais je vous rendrai la liberté, soyez tranquille.

GABRIELLE.

Sire, on peut vous entendre.

LE ROI, apercevant mesdames d'Entragues.

Ah !

HENRIETTE, à part.

Il m'a vue.

LE ROI.

Mesdames d'Entragues, mes belles ennemies ! (La comtesse salue fort bas.)

HENRIETTE.

Votre Majesté n'a pas d'ennemis dans ma famille.

LA RAMÉE, à part.

Lâcheté !

GABRIELLE, au roi qui regarde Henriette.

Mon père !

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, M. D'ESTRÉES, suivi de quelques personnes.

M. D'ESTRÉES, à part.

Le roi ici !

LE ROI.

Ah ! M. d'Estrées. Depuis quand, en France, n'est-on pas honoré d'inviter le roi à ses noces ?

M. D'ESTRÉES.

Sire... j'ai cru que les devoirs d'un père...

LE ROI.

Vous êtes père. C'est bien, je suis roi et je me souviendrai !

HENRIETTE, à part.

Elle est mariée !

GABRIELLE, suppliante.

Pardonnez au comte, sire, pardonnez !

LE ROI.

Jamais ! (Au comte.) C'est rompu entre nous !

M. D'ESTRÉES.

Alors ce n'est point pardon, que je demande, c'est justice !

LE ROI.

En vérité !

M. D'ESTRÉES.

Mon gendre a disparu, sire. On vient de l'enlever. (Surprise générale.)

LE ROI.

Accusez-vous quelqu'un ?

M. D'ESTRÉES.
 Deux hommes qui ont disparu avec lui.
GABRIELLE, à part.
 Mes deux sauveurs!

LE ROI.
 Désignez-les.

M. D'ESTRÉES.
 D'abord un garde de Crillon, nommé Pontis.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, PONTIS.

PONTIS, accourant.
 Moi?

LA RAMÉE, avec effroi.
 Pontis!

LE ROI.
 Il n'a pas disparu, puisque le voici.

M. D'ESTRÉES.
 Oh! il y en a un autre, son compagnon, un jeune homme
 blessé qui loge ici depuis trois semaines.

HENRIETTE ET SA MÈRE.
 Mon Dieu!

LA RAMÉE.
 Un blessé! (Pendant ce temps Pontis a couru chercher Espérance, et lui
 ouvre la porte.)

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, ESPÉRANCE. Il entre s'appuyant sur Pontis.

ESPÉRANCE.
 On m'accuse?—Le roi!... (Il s'incline; tout-à-coup, en se retournant il
 aperçoit Henriette et ne la quitte plus du regard, la Comtesse, Henriette et la Ramée
 se regardent frappés de la foudre.)

LE ROI.
 Ce jeune homme peut à peine se tenir. A-t-il pu enlever
 quelqu'un.

LA COMTESSE, à La Ramée.
 Fuyez, malheureux! (La Ramée s'enfuit avec un geste de menace.)

PONTIS, apercevant La Ramée.
 La Ramée! (Il fait un bond, Espérance le saisit par la main.)

ESPÉRANCE.
 Tais-toi et demeure.

LE ROI, à d'Estrées.

Vous ne dites plus rien, Monsieur; voilà pourtant ceux que vous accusiez. J'espère que vous ferez seul vos affaires de famille. Quant à moi, j'aurai soin qu'on respecte mes amitiés. (Monsieur d'Estrées s'incline et se retire suivi de quelques invités. Le roi à Gabrielle.) Madame, je ferai casser ce mariage, et si vous craignez quelque violence, comptez sur ma protection. Attendez ici de mes nouvelles. (Plus bas.) J'emporte votre douce promesse, ma mie. (Gabrielle baisse la tête. Voyant le trouble d'Henriette.) Qu'a donc mademoiselle d'Entragues? la voilà bien pâle.

LA COMTESSE, vivement.

Sire, l'auguste présence de votre majesté. (Le roi la salue et va parler à Rosny et à d'autres gentilshommes.)

GABRIELLE, bas à Espérance.

Merci pour votre esprit, merci pour votre dévouement; je vais revenir, attendez-moi.

LE ROI, se retournant, à Gabrielle.

Vous m'accompagnez jusqu'aux grilles, n'est-ce pas? (Ils sortent par l'escalier suivis des Courtisans, des Dames, des Pages, puis des Gardes.)

LA COMTESSE, pendant qu'ils traversent la terrasse.

Venez, Henriette!

HENRIETTE, à sa mère.

Madame, il faut que je lui parle. Il le faut! (Elle éloigne sa mère.)

PONTIS, qui trépigne d'impatience depuis le départ de La Ramés.

Le roi n'est plus là, attends. (Il s'élance à sa poursuite malgré les efforts d'Espérance.)

ESPÉRANCE.

Pontis! Pontis!... bah!

SCÈNE XX.

HENRIETTE, ESPÉRANCE. Au moment où Espérance se retourne, Henriette l'arrête.

HENRIETTE.

Pardon! oh pardon, vous ne m'accusez point, n'est-ce pas, de l'horrible aventure qui a failli vous coûter la vie.

ESPÉRANCE.

Il me semble que je ne vous ai rien dit, mademoiselle.

HENRIETTE.

Il est vivant!... Ce remords va donc cesser d'empoisonner mes nuits.

ESPÉRANCE.

Enchanté, mademoiselle, d'avoir involontairement contribué à rendre vos nuits meilleures.

HENRIETTE.

Oh! ne m'épargnez pas la colère, les reproches, je les mérite; j'ai été lâche, j'ai eu peur.

ESPÉRANCE.

De la colère, pourquoi? ma blessure est cicatrisée; mon corps n'a plus le droit de garder rancune à l'assassin. La douleur, brûlure amère, quinze à vingt nuits de fièvre, de délire, qu'est-ce que cela? c'est le paiement des instants de bonheur que ma maîtresse m'avait donnés. Nous sommes quittes. Quant à l'âme? Oh! c'est différent. Effaçons! effaçons!

HENRIETTE.

Pardonne... J'ai été ambitieuse! Pardonne, j'ai caressé les chimères qui dessèchent le cœur; fais plus que pardonner, toi qui n'es pas composé de fiel et de boue comme nous autres. Au nom de ce temps évanoui, de ces douces heures où ton cœur, glacé aujourd'hui, battait si fort près du mien, tends-moi la main, Espérance, et répète avec moi : Oubli, amitié.

ESPÉRANCE.

Mademoiselle, l'amitié vaut, à mes yeux, encore plus que l'amour. Elle n'est point le reste usé, fané, décoloré de l'autre. Vous rappelez-vous cette femme courbée sur mon cadavre, et marchant dans mon sang! Je me la rappelle, moi! Je ne serai jamais votre ami.

HENRIETTE.

Vous êtes bien dur. Je m'humilie. Voyons, j'ai demandé l'aumône d'une réconciliation. (Espérance ne répond rien.) Ainsi, je suis refusée, bien refusée, monsieur!... (Il s'incline et s'éloigne.) Il ne nous reste plus qu'à terminer ensemble.

ESPÉRANCE, se retournant.

Terminer?

HENRIETTE.

Oui, un refus d'amitié signifie promesse de haine.

ESPÉRANCE.

Je n'ai pas dit cela.

HENRIETTE.

Pas de subtilité! vous êtes libre, n'est-ce pas, puisque vous venez de vous dégager de moi. Eh bien, je ne dois pas rester votre esclave... Je la suis. Vous tenez un bout de chaîne qui gênera toute ma vie, une chaîne qui me déshonore. Rompez-la, monsieur, lâchez-la!

ESPÉRANCE.

Ah! votre billet?

HENRIETTE.

Sans doute. Où est-il?

ESPÉRANCE.

Je le garde. Ce n'est pas que je veuille vous tenir esclave, si vous ne nuisez à personne, et vous faire rougir quand je passerai. Je vous jure de détourner la vue si je vous rencontre. Mais vous ferez de nouvelles victimes; j'aurai peut-être quelqu'ami à défendre contre vous. Pour cela il me faut une arme; ce billet me convient, vous ne le reverrez jamais.

HENRIETTE.

C'est lâche!

ESPÉRANCE.

Si j'en crois vos yeux, c'est plutôt téméraire.

HENRIETTE.

Vous me forcerez donc de le reprendre!

ESPÉRANCE.

Tant que vous me laisserez une goutte de sang, je vous en défie!

HENRIETTE.

Réfléchissez! (Espérance hausse les épaules.) Je ne vous dirai plus qu'un mot : Je vous hais! Prenez garde!

ESPÉRANCE.

Vous en avez dit deux de trop! (Elle sort après lui avoir jeté un dernier regard.)

SCÈNE XXI.

ESPÉRANCE, PONTIS.

PONTIS, hors de lui, poudreux, en lambeaux.

Espérance! Espérance!

ESPÉRANCE.

Qu'y a-t-il? comme te voilà fait! Vous vous êtes battus?

PONTIS.

Comme deux chiens!

ESPÉRANCE.

Tu as fait un malheur?

PONTIS.

Affreux!

ESPÉRANCE.

Tu l'as...

PONTIS, consterné.

Je l'ai manqué!

ESPÉRANCE.

Eh bien, moi, un jour ou l'autre, on ne me manquera pas.

PONTIS.

Pourquoi? grand Dieu!

ESPÉRANCE.

Pour me voler ce papier si frais, si parfumé, que voici : en-fermé dans ce reliquaire d'or.

PONTIS.

Je devine.

ESPÉRANCE.

Par quelque nuit sombre, je serai surpris, égorgé, et cette fois, pas de Pontis pour me prendre sur ses épaules, pas de frère chirurgien pour me ressusciter ! Elle aura volé le billet ! Pour elle, c'est l'impunité. Pour moi, c'est la vengeance. Je le confie à l'honneur d'un soldat, à la reconnaissance d'un ami.

PONTIS.

Donne ! (il prend le reliquaire.)

ESPÉRANCE.

Ainsi, ni pour sang ni pour or, ni demain, ni dans vingt années, ni vivant, ni mourant, tu ne te laisseras prendre ce reliquaire.

PONTIS.

Oh ! je te le jure !

ESPÉRANCE.

Je suis heureux ! Ils ne gagneront rien à ma mort.
(il embrasse Pontis avec effusion.)

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, GABRIELLE, rentrant du fond des jardins, GRATIENNE sur le perron.

GRATIENNE.

Comme il n'y a plus de repas de noce, j'ai servi le goûter sous les chèvrefeuilles.

GABRIELLE, à Pontis.

Venez, mon sauveur ! (A Espérance.) Venez, mon ami !
(Ils entrent tous trois chez Gabrielle.)

QUATRIÈME TABLEAU

La Porte-Neuve, quai de l'École. — Grande esplanade bornée par un rempart. — La rivière au fond, sous le mur. A gauche au troisième plan, la Porte-Neuve. Au premier plan du même côté, un corps de garde sous un auvent. — A droite, les premières maisons du faubourg.

SCÈNE PREMIÈRE.

OUVRIERS démolissant le mur qui bouchait la porte. D. JOSÉ CASTIL, OFFICIERS, SOLDATS ESPAGNOLS, PEUPLE, ETC.

D. JOSÉ, paraissant suivi de quelques officiers.

On n'enlèvera pas un moellon de plus. Pourquoi ouvrir cette porte qui était murée? N'y a-t-il pas là-dessous encore quelque trahison?

ESPAGNOLS.

C'est vrai, capitaine, c'est vrai.

D. JOSÉ.

Chassez-moi ces ouvriers français. (Les Espagnols dispersent les ouvriers.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, BRISSAC, suivi de quelques soldats français.

BRISSAC.

Eh! là, là, messieurs les Espagnols! doucement! voilà bien du bruit.

D. JOSÉ.

Monsieur le gouverneur, la Porte-Neuve doit rester murée.

BRISSAC.

Monsieur le capitaine, elle restera ouverte jusqu'à ce que j'aie donné un ordre contraire.

D. JOSÉ.

Mais, monsieur, j'ai le poste à garder.

BRISSAC.

Et moi, j'ai Paris.

D. JOSÉ.

J'ai reçu l'ordre de chasser vos travailleurs.

(Il le montre à Brissac.)

BRISSAC, lisant.

« Signé La Ramée ? » Qu'est-ce que c'est que cela, La Ramée ?

D. JOSÉ.

Le nouveau commandant nommé par nous et M. de Mayenne.

BRISSAC.

Ne l'écoutez pas, car si l'on touche à un seul de mes piocheurs, je connais les Parisiens, ils se fâcheront et jetteront vos Espagnols à la rivière.

D. JOSÉ.

Monsieur...

BRISSAC.

Ah! monsieur, ne m'en parlez pas, depuis que le roi s'est fait catholique, c'est surprenant, on dirait que les Parisiens ne sont plus du tout espagnols.

D. JOSÉ.

Mais nous le sommes, nous, et l'on verra.

BRISSAC.

Corbleu, si l'on verra! je crois bien!

(Arrivée des troupes un tambour en tête, elles se rangent sur l'Esplanade.)

D. JOSÉ,

Qu'est-ce que ces troupes-là ?

BRISSAC.

La garde montante. Est-ce que d'habitude le service ne se fait pas moitié par vous, moitié par nous ?

D. JOSÉ.

Nous sommes déjà soixante Espagnols ici, pas de Français! pas de Français! (Arrivée d'un peloton de milice bourgeoise ayant aussi un tambour en tête.) Encore?... Qu'est-ce que ceux là?..

BRISSAC.

La milice bourgeoise que je vous présente. (On rit.) Vous étiez inquiet pour votre poste, plus vous aurez de monde, plus vous serez tranquille.

D. JOSÉ.

Et vous comptez sur ces gens-là pour défendre Paris! regardez-moi ce peloton! voilà des tournures. (On rit.)

BRISSAC.

Ce sont des apprentis tanneurs et quincailliers qu'on arme pour la première fois, vous ne pouvez pas leur demander d'être des César. Et puis, enfin, ils sont un peu chez eux, ici... Lesquels prenez-vous? ceux de là-bas ou ceux d'ici?..

D. JOSÉ, désignant les bourgeois.

Eh bien, je choisis ceux-là! (Rires des Espagnols.)

BRISSAC.

Vous avez la main heureuse. (Aux bourgeois.) Entrez, messieurs!
(Le peloton entre au poste.)

DON JOSÉ, à ses hommes.

C'est égal : au premier mouvement suspect, feu sur eux!

BRISSAC, à demi-voix, aux bourgeois.

Garde à vous, Parisiens! (Haut.) Je continue ma ronde. Paris a quatorze portes, messieurs, et six lieues de tour! (Il s'éloigne avec don José, escorté du détachement français. — Les bourgeois s'installent.)

SCÈNE III.

ESPAGNOLS, groupés au fond. LES BOURGEOIS, ESPÉRANCE.

ESPÉRANCE, arrivant par la Porte Neuve.

Disparue... Envolée comme un rêve... Oh! Gabrielle! après huit jours de cette tendre et chaste amitié! disparue tandis que je l'attendais sous les saules, où depuis le départ de Pontis, elle et moi, nous nous promenions si doucement tous les soirs! — Ni violence, ni bruit, — ni traces de son départ. S'est-elle réconciliée avec son père, — avec son mari?... Les Franciscains gardent bien un secret!... Cependant Gabrielle était entrée dans ma cellule; — c'est bien elle qui a écrit sur ma table : Adieu, pour jamais; — c'est bien elle qui, penchée pour écrire, a laissé tomber ces deux larmes que j'ai baisées... — Elle était riante et douce, elle me regrettera. — Je l'aimais! — Voyons, me voici à Paris; l'hôtel de Sourdis est près de la Porte-Neuve, on m'y donnera de ses nouvelles. — On me dira la vérité sur ce départ mystérieux. (Il veut passer.)

UNE SENTINELLE, placée à droite.

On ne passe pas.

ESPÉRANCE.

Je vais dans Paris.

LA SENTINELLE.

On n'entre pas à Paris.

ESPÉRANCE.

Personne?

LA SENTINELLE.

Non!

ESPÉRANCE.

Ah?... Eh bien, tant mieux... elle n'est pas entrée non plus;

— j'étais venu trop vite; — je chercherai mieux, je questionnerai sur les routes. (il se dirige vers la porte.)

UN FACTIONNAIRE, placé près de la porte.

On ne sort plus!

ESPÉRANCE.

Comment, on ne sort plus?...

LE FACTIONNAIRE.

Non!...

ESPÉRANCE.

Alors, pourquoi m'avez-vous laissé entrer? (Silence du Factionnaire, qui lui tourne le dos.) Brute espagnole! Voyons, il y a des Français ici, quelque part. — Voilà des gardes bourgeois. (S'approchant de l'un d'eux qui est couché près d'un pilier.) Camarade... pouvez-vous me dire le moyen de ne pas entrer à Paris et de ne pas en sortir?

PONTIS.

C'est de rester ici... monsieur... sur la paille, ou de parler en attendant à un officier.

ESPÉRANCE, le reconnaissant.

Pontis!... (Pontis met un doigt sur ses lèvres.) Pontis en garde bourgeois! (Il s'éloigne un peu; un des dormeurs, accoudés sur son épée, se soulève.) Monsieur de Crillon!...

CRILLON.

Chut!

ESPÉRANCE.

Oh! oh! il va se passer quelque chose de curieux!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DON JOSÉ, GARDES.

DON JOSÉ.

Eh bien, messieurs, que disais-je! on signale dans la plaine des détachements de l'armée royale. — Bonne garde! doublez les factionnaires. — Relevez le pont! (Le mouvement s'exécute.)

CRILLON, à Espérance.

Qu'êtes-vous venu faire ici, malheureux enfant?... Profitez de la bagarre, partez! ce n'est pas votre place!

ESPÉRANCE.

Pourquoi?

CRILLON.

On va s'écharper à la Porte-Neuve, et votre mère vous a recommandé à moi.

ESPÉRANCE.

Ma mère m'a défendu de porter les armes contre Crillon; — elle ne m'a pas défendu de combattre à ses côtés.

CRILLON.

Vrai ?...

ESPÉRANCE.

Je reste! (Grillon l'embrasse avec transport.)

DON JOSÉ, qui les guette.

Qu'y a-t-il?... que dit-on là-bas ?

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA RAMÉE.

LA RAMÉE, accourant.

Alerte! alerte! don José, l'armée royale est en marche sur Paris. Ses vedettes s'avancent de ce côté.

PONTIS.

Mais, c'est La Ramée!

LA RAMÉE.

Pontis!... un garde du Béarnais!

ESPÉRANCE.

Eh bien ?

LA RAMÉE.

Espérance!... Trahison!... Aux armes!

CRILLON.

Pontis, tous les mousquets dans la rivière! (Les gardes bourgeois s'élancent et jettent par-dessus le parapet le râtelier des mousquets espagnols. — Mêlée générale.)

CRILLON, se jetant à la tête de ses gardes.

Pas un coup de feu!... A moi, gardes! ici! Je suis Crillon, harnibieu!... rendez-vous!

D. JOSÉ, avec ironie.

Douze contre soixante!

CRILLON, l'abattant d'un coup d'épée.

Contre cinquante-neuf! Tenez, Espérance, l'épée est bonne! (Il lui donne son épée. Trompettes au dehors, tambours.) Enfants, entendez-vous? on nous appelle. Il s'agit d'ouvrir la porte au roi! Passage!

LA RAMÉE, au milieu des Espagnols.

Non!

PONTIS.

Attends, toi, nous allons régler notre compte! (Il se précipite en avant; les gardes le suivent et font un trou dans la masse des Espagnols. Crillon abat le pont-levis à coups de hache, on l'entend tomber bruyamment. Acclamations au dehors. Les troupes royales mettent le pied sur le pont. Pontis se trouvant en face de la Ramée.) Enfin!

ESPÉRANCE.

Laisse-le-moi, je t'en supplie!

LA RAMÉE.

Ni à l'un, ni à l'autre ! (il s'élançe par-dessus le parapet.)

PONTIS.

Oh ! oh !... (il lui jette épée, hache, et se serait jeté lui-même sans Espérance qui le retient.)

ESPÉRANCE.

Tu vois bien que Dieu ne veut pas qu'il meure en soldat !...
(Les Espagnols, écrasés, se rendent ou sont jetés morts dans le fossé. Acclamations, fanfares.)

CRILLON.

Victoire !

TOUS.

Victoire ! (On voit entrer l'armée royale, qui défile avec musique et tambours, au bruit lointain du canon. Le peuple accourt. Le roi entre à son tour à cheval, armé de toutes pièces, tête nue. Acclamations.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LÉONORA, ZAMET, à l'angle des premières-maisons.

LÉONORA.

Eh bien ! Zamet, voilà Henri roi de France ! Quand annonçons-nous à notre duchesse qu'elle est reine ?

ZAMET.

Pas encore. La reine, aujourd'hui, la voici qui entre dans sa bonne ville de Paris. (Une riche litière paraît au milieu des soldats.)

LÉONORA.

Royauté qui ne durera pas !

ESPÉRANCE, voyant Pontis près de cette litière, dans laquelle se trouvent Gabrielle et Gratienné, à part.

Qui donc salue-t-il ainsi ? (Haut.) Pontis, qui donc est là ?...

PONTIS.

Notre amie des Franciscains, qui va faire au roi les honneurs du Louvre. La belle Gabrielle !

ESPÉRANCE.

Oh ! (La litière approche.) Gabrielle !

GABRIELLE.

Lui !... (A la vue d'Espérance, elle se voile le visage. La litière passe.)

PONTIS.

Va-t-on s'amuser à Paris !

ESPÉRANCE.

Dans deux heures, j'en serai bien loin. Cette fois la blessure a touché le cœur ! (Vivats. — Cris. — Fanfares pendant le défilé de l'armée.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE III

CINQUIÈME TABLEAU.

Le palais de la Cerisaie.—Jardin splendide.—Palais florentin au fond, à gauche contre-fort d'un mur de séparation.—Brèche qui découvre un escalier à moitié caché sous les lierres.— Banc du même côté.— Au lever du rideau plusieurs valets rapportent de cette brèche des seaux et des cordes.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUGLIELMO, L'INTENDANT DE ZAMET.

L'INTENDANT.

Dieu merci, voilà le feu éteint. Grâce à vous, mon cher confrère! Sans l'idée que vous avez eue d'ouvrir ce passage dans le mur qui nous sépare pour nous envoyer plus vite l'eau de vos bassins, la maison de mon maître était brûlée jusqu'aux caves.

GUGLIELMO.

Monsieur Zamet est donc absent?

L'INTENDANT.

Il danse et se divertit avec toute la cour au baptême du fils de notre roi et de madame Gabrielle... Il danse! et je n'ai pas eu le temps de le prévenir, et nous attendons cette nuit cent personnes, et tout est brisé, noirci, inondé. Malheureux intendant que je suis! il me chassera.

GUGLIELMO.

Pourquoi, s'il n'y a pas de votre faute?... Êtes-vous depuis longtemps à son service?

L'INTENDANT.

Il n'y a qu'un an aujourd'hui! Le propre jour de l'entrée du roi à Paris. (A part, tandis que Guglielmo écoute un valet qui vient lui parler bas.) Un an! Je n'ai encore eu le temps de rien faire que du zèle... Je suis ruiné!

GUGLIELMO, vivement.

Introduisez vite!

L'INTENDANT.

Je vous laisse à vos affaires... Merci, et adieu. (Aux serviteurs qui reparassent.) Rentrons par ici, vous autres. (Ils rentrent chez Zamet par l'escalier.)

SCÈNE II.

GUGLIELMO, CRILLON. LE VALET qui l'introduit lui désigne Guglielmo.

CRILLON.

C'est vous qui êtes l'intendant?

GUGLIELMO.

Oui, monsieur.

CRILLON.

De qui ?

GUGLIELMO.

De monseigneur.

CRILLON.

Quel monseigneur ?

GUGLIELMO.

La personne qui a invité monsieur le chevalier à venir ce soir rue de la Cerisaie.

CRILLON.

Fort bien ! « Une personne qui vous est bien chère, » dit l'invitation. Où est-il cet ami si cher ? Son nom seulement.

GUGLIELMO.

Nous avons ordre de ne pas nommer monseigneur avant son arrivée.

CRILLON.

Se raille-t-on de moi ?

GUGLIELMO.

C'est une idée qui ne vient à personne quand il s'agit du chevalier de Crillon. Mon maître vous a donné rendez-vous à six heures... Six heures ne sont pas encore sonnées. (Il salue profondément, et pendant ce qui suit il remonte et donne des ordres à des valets qui viennent d'entrer, puis il les congédie.)

CRILLON, à part.

Voilà qui achève de me confondre. Un moment j'ai cru trouver ici l'ingrat qui m'a quitté si cruellement, si vite, il y a un an, et qui me laisse depuis ce temps sans nouvelles... Mais ce luxe inouï, ces splendeurs, ce titre de monseigneur... Cependant, contre toute raison, ma pensée s'acharne à ce souvenir... Tout m'y ramène, jusqu'à la figure de ce vieillard qui me rappelle... Oh!... voyons-le donc encore... (A Guglielmo.) Dites-moi, maître...

GUGLIELMO.

Monsieur le chevalier?...

CRILLON, le regardant attentivement.

Ces jardins, ce palais, ces merveilles, tout cela est nouveau ? Tout cela est sorti de terre comme par miracle ?

GUGLIELMO.

Tout est créé depuis quelques mois seulement.

CRILLON.

Votre maître est donc bien riche ?

GUGLIELMO.

Fort riche.

CRILLON, avec intention.

Il y a de ces palars à Venise, n'est-ce pas?... Ne vous ai-je pas vu à Venise?...

GUGLIELMO.

Comment cela, monsieur ?

CRILLON.

Il y a vingt-deux ans... un soir... dans une villa de l'île San-Lazaro... où certain écuyer m'avait conduit... Cet écuyer, n'était-ce pas vous ?

GUGLIELMO.

Monsieur le chevalier se trompe. Je ne suis pas écuyer... Je n'ai jamais été à Venise.

CRILLON.

Ah !

GUGLIELMO.

Si monsieur le chevalier veut entrer au palais en attendant monseigneur?...

CRILLON.

Merci ! je visiterai ces jardins. (il se promène au fond.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, PONTIS, entrant du côté opposé.

DE PONTIS.

Six heures, rue de la Cerisaie... au palais neuf... un ami bien cher... Je n'ai pas d'amis dans les palais... C'est égal, puisque m'y voici... (A Guglielmo.) Monsieur, c'est une mystification, n'est-ce pas ? dites-le-moi tout de suite, j'aime mieux cela...

GUGLIELMO.

Monsieur de Pontis, je crois ?

PONTIS.

Oui, monsieur.

GUGLIELMO.

Monseigneur sera ici à six heures. (il salue et sort.)

PONTIS.

Monseigneur... monseigneur... Je suis attendu par monseigneur?... Sambious ! (Apercevant Crillon dans l'ombre.) Je ne suis pas seul.

Voici quelqu'un. (Pontis salue, Crillon aussi.)
 CRILLON.
 Mon colonel!
 CRILLON, lui tirant l'oreille.
 Toi!... toi, maraud!... qui te laisses saluer comme ça?
 PONTIS.
 Pardonnez-moi, monsieur, je vous prenais pour le prince qui
 m'a écrit.
 CRILLON.
 On t'a écrit?
 PONTIS.
 Sans doute.
 CRILLON.
 Un prince?
 PONTIS.
 Pour le moins.
 CRILLON.
 Tu le connais?
 PONTIS.
 Il paraît.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GUGLIELMO, VALETS, puis ESPÉRANCE.

GUGLIELMO.
 Monseigneur!... voici monseigneur!... (Une clochette tinte, une nuée
 de valets s'assemble et se range sur le passage du maître.)
 PONTIS.
 Nous allons enfin le voir!... (Espérance marche lentement, regardant
 tout autour de lui avec défiance, arrivé près de Crillon.)
 CRILLON.
 Espérance!
 ESPÉRANCE.
 Ah!... (il s'élançe vers le chevalier.)
 PONTIS.
 Cher ami!
 ESPÉRANCE.
 Mon brave Pontis! (il l'embrasse aussi.) Savez-vous ce que tous
 ces gens-là ont à m'appeler monseigneur?...
 CRILLON.
 Moi, j'allais vous le demander.
 PONTIS.
 Ne l'es-tu pas?...

ESPÉRANCE.

Pas que je sache. (A Crillon.) J'arrive, vous voyez, exact au rendez-vous que vous m'avez donné...

CRILLON.

C'est vous qui m'avez fait venir.

PONTIS.

Et moi aussi.

ESPÉRANCE.

Moi?... Il y a quelque méprise.

PONTIS.

Je disais bien... c'était trop beau!

GUGLIELMO, à Espérance.

Que monseigneur daigne excuser son humble serviteur. Moi, l'intendant, j'ai envoyé ces invitations, sachant toute la joie qu'aurait notre maître de rencontrer ses amis dans la maison qu'il s'est fait construire...

ESPÉRANCE.

Je me suis fait construire une maison? moi, Espérance?

GUGLIELMO.

Vous, monseigneur Espérance.

ESPÉRANCE.

Où est-elle, ma maison?

GUGLIELMO.

Ici.

PONTIS, vivement.

Ne demande pas d'explications! Ces jardins, ces bâtiments, ce mobilier royal dont ils sont bourrés, tout est à toi. (A Guglielmo.) N'est-ce pas, monsieur, tout est à lui? tout!

GUGLIELMO, offrant à Espérance un trousseau de clés.

Voici les clefs de monseigneur!.. Celle-ci est la clé du coffre-fort.

ESPÉRANCE, pensif.

Très-bien!

PONTIS, à part.

Il aura fait quelque héritage.

CRILLON, à part, regardant Guglielmo.

L'héritage de sa mère!

GUGLIELMO.

Est-ce que monseigneur consent à recevoir quelqu'un qui vient le remercier?

PONTIS, dans l'admiration.

On le remercie, par-dessus le marché...

ESPÉRANCE, absorbé.

Tout ce qu'il vous plaira.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ZAMET.

ZAMET, à l'intendant.

Lequel est monseigneur?...

CRILLON, apercevant Zamet.

Eh! mais, c'est Zamet...

ZAMET.

Monsieur de Crillon!... (Il salue Espérance.) Monseigneur
(Guglielmo a parlé à l'oreille d'Espérance.)

ESPÉRANCE.

On m'apprend le malheur qui vient de vous arriver, cet incendie...

ZAMET.

Je devais des remerciements au maître de cette maison, dont les serviteurs ont si obligeamment secouru la mienne.

CRILLON.

Ne soupirez donc pas comme cela, Zamet. Bah, vous êtes assez riche pour en bâtir une autre.

ZAMET.

Si mes dix-sept cent mille écus suffisaient à me la procurer ce soir, je les donnerais bien tout de suite. — Savez-vous que dans deux heures, cent convives que je n'ai pu désinviter vont venir frapper à ma porte? J'en mourrai!

CRILLON.

Vous n'en mourrez pas, vous les renverrez. (Espérance s'approche de lui.)

ZAMET.

Les renvoyer! (A part.) Renvoyer le roi, M^{lle} d'Enragues... les renvoyer!

PONTIS.

Voyons, ils sont cent, donnez-leur à chacun dix-sept mille écus de dédommagement, je gage qu'ils vous tiennent quitte.

ZAMET.

Vous riez, jeune homme, et moi je pense à m'aller pendre au dernier clou de ma maison brûlée. (A Espérance.) Mon gracieux seigneur, je ne vous remercie pas moins du zèle de vos serviteurs. Vous êtes jeune, la fortune vous rit. Vivez heureux! (Il salue le cœur oppressé.)

ESPÉRANCE, à part.

Voyons, voyons, la première personne qui va sortir de cette

maison neuve en sortirait la larme à l'œil... (Haut.) Monsieur Zamet, si vous pouviez vous accommoder de ce qu'on appelle ma maison, je vous la prêterais de grand cœur.

ZAMET, transporté.

Plait-il ?

ESPÉRANCE.

Nous sommes porte à porte. Cela ne dérangera pas beaucoup vos convives.

ZAMET.

Vous parlez sérieusement, monseigneur?...

ESPÉRANCE.

Pardieu! seulement rien n'est prêt pour une fête, il faudra nous excuser.

GUGLIELMO.

Que monseigneur se rassure...

ZAMET.

Je ferai venir le souper de chez le baigneur La Vienne.

GUGLIELMO, dédaigneusement.

La Vienne est un cabaretier... Monseigneur a son buffet et sa cave.

ZAMET.

Oui, mais toute mon argenterie est fondue.

GUGLIELMO.

Nous avons notre vaisselle...

ZAMET.

Je cours chez l'artificier du roi pour l'éclairage...

GUGLIELMO.

Ne vous dérangez pas, nous eussions illuminé les jardins pour monseigneur tout seul.

PONTIS, ébahi.

Ah!

ZAMET.

Ainsi, je puis recevoir mes hôtes, disposer de ce palais?...

ESPÉRANCE.

Sans doute.

ZAMET.

A la nuit? (Espérance se retourne vers Guglielmo.)

GUGLIELMO.

Dans une heure, si cela plaît à monseigneur.

ZAMET.

Si vous saviez, monseigneur, quel service vous me rendez?... Vous m'accorderez l'honneur de votre présence, vous et vos amis?...

PONTIS.

Accepte toujours.

ZAMET.

Faites-moi cette grâce, seigneur, comblez-moi!

ESPÉRANCE.

Merci.

ZAMET, saluant.

Monseigneur!... Monsieur de Crillon!... Monsieur le garde!...
 (Il veut sortir par où il est venu.)

GUGLIELMO, lui montrant la brèche.

Par ce passage, si vous voulez, monsieur, c'est plus court...

ZAMET.

C'est vrai. (A part.) Deux sorties ce soir pour le roi. (Il monte l'escalier et disparaît.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, moins ZAMET.

PONTIS.

Mon ami, je pense à une chose. S'il y a bal, mon costume jure. Il faut que je te fasse honneur. Est-ce qu'en cherchant dans les armoires de monseigneur, on ne trouverait pas pour moi un habit tant soit peu galant?...

GUGLIELMO.

Sans chercher, monsieur!

PONTIS, à Guglielmo.

Je vous suis! (A Crillon.) Vous permettez, mon colonel. (A Espérance.) Je reviens, cher ami. (A Guglielmo.) Tâchez qu'il soit rouge. (Ils sortent.)

SCÈNE VII.

ESPÉRANCE, CRILLON.

CRILLON.

Eh bien, coureur, enfant perdu, ingrat, vous voilà donc! Un an d'absence, quand vous annoncez une promenade de quinze jours!

ESPÉRANCE.

Vous savez, monsieur, ce que c'est que le voyage. La route a des attraits mystérieux, les arbres semblent vous tendre les bras et vous appeler, de sorte que, de l'un à l'autre, on va très-loin sans s'en apercevoir.

Et pas de nouvelles...
CRILLON.

J'ai écrit à Pontis.
ESPÉRANCE.

CRILLON.
Pontis n'avait pas de chance de recevoir votre lettre, toujours en campagne, comme moi, pour en finir avec ces brigands de ligueurs.

ESPÉRANCE.
Ah! il y a encore des ligueurs ?

CRILLON.
Vous ne le savez pas? cependant, si vous ignorez leurs exploits de grand chemin, dernières convulsions des tactions vaincues, vous connaissez, mieux que personne, le général qui les commande. Son nom?... Cherchez bien, il est écrit là, sur votre poitrine.

ESPÉRANCE.
La Ramée !

CRILLON.
Est chef d'une armée que l'Espagne lui paye. Il tient la campagne contre le roi. Vous vous demandez s'il est fou. Oui... son amour insensé pour une autre de vos amies, mademoiselle d'Entragues, lui fait faire ces folies qui seraient sublimes si elles n'aboutissaient à l'ovale d'un nœud coulant. Il lui a écrit qu'il la ferait princesse, et elle se moque de lui; mais en attendant il a ramassé sous la loque qu'il appelle son drapeau, une certaine quantité de canailles qui entretiennent la guerre civile dans la province, ce qui fait passer des nuits cruelles à notre pauvre roi. Mais tout cela ne vous regarde pas, vous êtes bourgeois, vous. Où avez-vous voyagé ?

ESPÉRANCE.
Je suis allé à Venise.

CRILLON, étonné.
Ah... qu'alliez-vous chercher là ?

ESPÉRANCE.
Mais... rien.

CRILLON.
Rien?... Vous ne me traitez pas en ami, soit ! (il s'éloigne avec dépit.) Parlons d'autre chose. L'amitié de Crillon!... qu'est-ce que Crillon, un vieux soudard, qui n'a peut-être jamais été jeune.

ESPÉRANCE.
Ah! vous êtes cruel, vous m'arrachez les secrets du cœur.

CRILLON.
C'est donc bien triste, Venise? En effet, c'est une ville monotone.

ESPÉRANCE.

Oh! non, je ne m'y suis pas ennuyé. J'y ai été adorablement heureux.

CRILLON.

Le fait est qu'à tout prendre c'est un joyeux séjour pour les jeunes gens.

ESPÉRANCE.

J'y ai bien pleuré.

CRILLON.

Ah! mais, vous m'embrouillez terriblement. Très-heureux et vous pleuriez toujours, à quel propos?

ESPÉRANCE.

Je ne sais. Cela m'a pris tout de suite.

CRILLON.

A propos de cette coquine d'Entragues qui a couru après vous aux Franciscains, je le sais! vous en teniez encore pour elle, et voilà pourquoi vous nous avez quittés!

ESPÉRANCE.

Il y a un peu de cela.

CRILLON.

Mais ce n'était pas une raison pour pleurer, il y a assez d'eau à Venise, harnibieu!

ESPÉRANCE.

Que voulez-vous; après l'assaut de la Porte-Neuve, je me suis trouvé tout à coup seul au monde. A qui m'attacher? à vous?... pour aller semer mes misérables petites épines dans votre route glorieuse. A Pontis? que j'eusse gâté par mon oisiveté... Savez-vous à qui j'ai pensé?...

CRILLON.

Ma foi, non.

ESPÉRANCE.

A ma mère.

CRILLON, ému.

A... Quelle idée... puisque vous ne la connaissiez pas!

ESPÉRANCE.

Précisément. Lorsque je vous remis une lettre d'elle au camp, vous la teniez ouverte, mes yeux ont lu, sans indiscretion, je vous jure : de Venise au lit de mort. (Crillon tressaille.) Ces mots-là, monsieur le chevalier, avaient été tracés de la main de ma mère, ce lit de mort était le sien... De sorte que, l'envie de pleurer m'ayant pris, comme je vous le disais, j'ai été m'enfermer à Venise, où s'était exhalé le dernier soupir de cette femme infortunée. Nul ne me connaissait, je ne voulais interroger personne, et j'ai cherché. Les palais, les églises, les couvents, tout ce qui est silencieux et sombre, tout ce qui est pompeux et

bruyant, j'ai tout questionné, tout exploré, dans mes épanchements douloureux. Je foulais dalle par dalle la place Saint-Marc, la Piazzetta, le quai des Esclavons, persuadé qu'à Venise il n'est pas une âme qui n'ait promené là son corps; persuadé, par conséquent, que ma mère avait posé le pied là où je marchais. Que de fois, traversant, par une belle lune, les méandres fleuris des îles voisines, ne me suis-je pas dit que c'était une belle place pour une tombe mystérieuse, que ces oasis de joncs odorants, de grenadiers, de tamarins aux senteurs de miel! Et, là, dans ces solitudes, partout où j'ai vu brûler la lampe tremblante d'une madone, partout où j'ai vu monter les cyprès dans l'herbe, derrière une église en ruines, je me suis dit : cette lumière brûle peut-être pour l'âme de ma mère, elle dort peut-être sous ces arbres noirs! Et je pleurais... et j'aimais ma mère. C'est si bon d'aimer quelqu'un! (Crillon se détourne. Il frappe du pied, il secoue la tête pour cacher son émotion.) Vous riez de moi, n'est-ce pas?

CRILLON.

Ce diable de Zamet a empli le jardin de fumée. (Il s'essuie furtivement les yeux.) Enfin, vous voilà revenu. Vous êtes riche, nous allons nous divertir. Je vous mènerai à la cour.

ESPÉRANCE.

Non! oh non!

CRILLON.

Vous avez tort; la marquise est en faveur; autour d'elle, on ne fait que banqueter et danser perpétuellement... Quand je dis perpétuellement, cela ne durera pas; mais enfin...

ESPÉRANCE.

Pourquoi, si le roi aime sa... maîtresse?...

CRILLON.

Cela ne suffit pas... d'autres ne l'aiment pas.

ESPÉRANCE.

On la disait douce et charitable.

CRILLON.

Eh! mon Dieu, elle l'est.

ESPÉRANCE.

Elle a donné un fils au roi.

CRILLON.

Un bâtard!... La belle avance!... Superbe enfant, je ne dis pas... qui fait plaisir à voir... comme la mère, du reste... Elle est bien belle... jamais elle n'a été plus belle... Hier, en dansant avec elle à Saint-Germain, aux fêtes du baptême, je me disais...

ESPÉRANCE, vivement.

Et Pontis...

CRILLON.

Hein ?...

ESPÉRANCE.

Pardon... non, ce n'est pas ce que je voulais dire... Enfin, voilà déjà qu'on verse du fiel dans le bonheur de ce pauvre roi.

CRILLON.

Ce pauvre roi n'est jamais si heureux que quand il se distrait de son bonheur ; et comme beaucoup de gens l'y aident... la marquise n'a qu'à se bien tenir.

ESPÉRANCE.

Quoi, malheureuse, elle aussi !

CRILLON.

Ah ça, est-ce que vous allez garder cet air funèbre ?

ESPÉRANCE.

Songez que j'ai beaucoup souffert.

CRILLON.

Eh ! vous avez reçu un coup de couteau, c'est vrai... j'en ai reçu plus de soixante, sans compter les balles et la menue grenaille. Vous avez perdu trois pintes de sang, j'en ai perdu un baril, et je ris, mordieu ! et je fais les cornes à l'ennui, cordieu !... Et je danserai, harnibieu ! au baptême du premier fils que nous donnera Gabrielle.

ESPÉRANCE.

Mon Dieu, il ne sait pas ce qu'il me fait souffrir.

CRILLON, qui a remarqué cette douleur.

Ce jeune homme a quelque chose.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PONTIS. DES INVITÉS qui traversent le théâtre, puis GUGLIELMO.

PONTIS, resplendissant.

Ah ! mon ami, j'ai vu les chambres, les salles, les écuries, les cuisines et la cave... Le Louvre est bien peu de chose auprès de ton château.

ESPÉRANCE.

Dis : notre château, car tu en auras ta part.

PONTIS.

Vrai ? tu me prêteras des chevaux ?

ESPÉRANCE.

Parbleu !

PONTIS.

Une chambre ?

ESPÉRANCE.

Choisis.

PONTIS.

Quelques-uns de ces écus...

ESPÉRANCE, lui donnant la clé.

Puise!...

PONTIS.

Tu es un vrai seigneur, et Dieu a bien placé ses grâces.

CRILLON.

Bah!... je gage qu'il n'est pas content de Dieu.

ESPÉRANCE, allant à Crillon.

Monsieur...

PONTIS.

Avec ces trésors, avec ce vin!... avec ces femmes comme il en arrive déjà chez Zamet... Oh!... j'en ai vu de superbes. Et dire que toutes ces femmes-là, ces femmes de la cour, tu peux les épouser, si tu veux!

ESPÉRANCE.

Toutes!...

PONTIS.

On choisirait au besoin. Avec une figure comme la tienne, je ne voudrais pas en laisser respirer librement une seule... Je voudrais en voir des bataillons s'égorger tous les jours à ma porte. Tous les jours, festin, illuminations, mascarades. Tous les jours... Ah! dieux!... si je m'appelais Espérance, ma maison serait si amusante que, pour moi, la belle Gabrielle quitterait le roi de France.

ESPÉRANCE, vivement.

Malheureux! es-tu ivre?

PONTIS, stupéfait.

Moi!

CRILLON.

Eh bien, quoi donc? vous ne voulez pas qu'il plaisante?

ESPÉRANCE.

Les valets pouvaient l'entendre... Plaisante, Pontis... plaisante à ton aise!... (A lui-même.) Oh! c'est moi qui suis ivre, ivre de ce fatal amour!

GUGLIELMO, revenant.

Monseigneur est servi!

ESPÉRANCE.

Allons, à table!

CRILLON, à part.

Il me cache un secret que je saurai.

PONTIS.

A table! (Ils sortent.)

SCÈNE IX.

GABRIELLE, GRATIENNE, elles descendent de chez Zamet. La nuit vient peu à peu.

GABRIELLE.

Le roi est ici !... c'est donc vrai !... Je l'ai vu ; et cet inconnu qui m'a avertie, ce dénonciateur mystérieux avait raison ! Le roi me trompe !... Oh ! Gratienne, ma vie est brisée, mon fils est orphelin !

GRATIENNE.

N'accusez pas le roi sans être sûre.

GABRIELLE.

N'as-tu pas entendu ce qu'il a dit à Zamet : — *Est-elle arrivée, elle ?... Gratienne, c'est fini... je suis seule, emportée dans le tourbillon et la tempête. Mon père m'a maudite, — mes amis m'ont méprisée. Pour tenir ma promesse au roi, j'ai tout sacrifié, tout, jusqu'à mon cœur que je déchirais, tu le sais Gratienne... Jusqu'à ce premier amour dont je me reprochais le souvenir innocent et pur. Tu as vu le regard de ce malheureux quand nous nous rencontrâmes à la Porte-Neuve, ce regard qui m'accusait et me plaignait à la fois. — Où vas-tu, me disait-il, toi qui pourrais être si heureuse ?... — Et je passai. Et il disparut pour jamais ! — Espérance, vous êtes bien vengé.*

GRATIENNE.

Remettez-vous, calmez-vous... Pas d'imprudence, on vient de ce côté. (Elle désigne l'allée au fond du jardin.)

GABRIELLE.

Sois tranquille — mon parti est pris — ceux qui blessent un cœur comme le mien n'étaient pas dignes de le posséder... Henri se cache, Henri s'expose pour me tromper... demain il sera libre ! Viens, Gratienne ! viens. (Les sanglots l'étouffent, elle sort précipitamment. Les jardins commencent à s'illuminer.)

SCÈNE X.

HENRIETTE, LÉONORA, puis quelques invités qui traversent le jardin.

LÉONORA, à elle-même.

C'est étrange, j'ai entendu comme un gémissement !

HENRIETTE, indiquant l'allée de droite.

Là-bas, ces ombres qui fuient...

LÉONORA.

Rien, rien ; par ici je vous prie — il y a encore peu de

monde dans les jardins... Rafrâchissez vos joues... (Henriette retire son masque.) Vous êtes fort belle !... Sur ce banc, voulez-vous ? c'est l'endroit où Zamet doit vous amener le roi. (Elles s'assayaient près de la brèche.)

HENRIETTE.

Ainsi le dernier horoscope est heureux ?

LÉONORA.

Admirable ! toujours cette fortune, ce bonheur splendide ; et cependant je vois dans les astres quelques taches menaçantes.

HENRIETTE.

Des embûches peut-être, des haines...

LÉONORA.

Avez-vous des ennemis ?

HENRIETTE, vivement.

Non, non... aucun !...

LÉONORA, à part.

Cette âme est profonde, j'y veux lire ! (Haut.) Vous soupirez ? quand nous touchons à ce but glorieux !

HENRIETTE.

Léonora, cette entrevue furtive, cet amant déguisé qui se dérobe et vole une heure à ma rivale, ce prince qui va venir me parler tout bas, avec la peur du bruit que fera son souffle... est-ce aussi glorieux pour moi que tu le dis ?

LÉONORA, à part.

Orgueilleuse ! — bien ! (Haut.) Comptez sur votre beauté, sur sur votre génie ; comptez sur les droits que vous saurez vous créer à son amour.

HENRIETTE.

Une autre avait ces droits quand elle a été remplacée par Gabrielle. Gabrielle les a, et tu dis que je vais la remplacer. Je les aurai aussi, moi, et pourtant on me remplacera.

LÉONORA.

Qui sait ?

HENRIETTE.

Une favorite, on la trompe, on la néglige, on la chasse... avec des apanages, des marquisats, mais on la chasse. Être chassée, ce n'est ni un bonheur, ni une fortune, ni une gloire. Ton horoscope est donc menteur, lui qui me promet tout cela. Cherche bien, il y a peut-être dans ma destinée la promesse d'un rôle au-dessus de la favorite.

LÉONORA.

Au-dessus de la favorite, je ne vois que la femme légitime, et le roi est marié.

HENRIETTE, vivement.

Oh! la reine Marguerite... vieille, dédaignée, ne saurait être un obstacle, vois-tu cet obstacle dans l'horoscope?

LÉONORA, à part et se levant.

Cette jeune fille!... pour déraciner une fleur, ne vais-je pas planter un chêne?

HENRIETTE, prêtant l'oreille.

Des pas dans l'escalier, entends-tu?

LÉONORA.

Zamet!... qui sans doute précède le roi.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ZAMET.

ZAMET.

Le roi ne viendra pas!

HENRIETTE.

Mon Dieu!

LÉONORA.

Pourquoi?

ZAMET, à Henriette.

Je ne sais quel démon a prévenu votre famille, on vous cherche; on menace de faire scandale.

HENRIETTE.

Mais le roi?

ZAMET.

Le roi inquiet, soupçonnant un piège, vient de se retirer à la hâte, conduit par le maître de cette maison qui lui a promis secret et sûreté.

HENRIETTE.

Et moi, alors?

ZAMET.

Partez, mademoiselle, partez, je vais empêcher votre mère et votre frère de vous chercher de ce côté. (Il s'enfuit.)

HENRIETTE.

Que devenir?

LÉONORA.

Moi, je vais faire avancer votre litière à la petite porte de ce jardin. (Indiquant l'allée à droite.) Ne quittez pas cette allée obscure. Vous êtes seule, inconnue, masquée, rien à craindre... Une minute, je vole, et je reviens... (Elle part.)

HENRIETTE.

Quel est donc cet ennemi mortel qui se jette ainsi dans mon chemin?

SCÈNE XII.

HENRIETTE, LA RAMÉE.

LA RAMÉE, ôtant son masque.

C'est moi!

HENRIETTE, le reconnaissant.

Oh!

LA RAMÉE.

Moi, que vous croyez bien loin, et à qui vous ne pensiez guère, j'en suis sûr... Moi, qui ne manque jamais l'occasion de vous rendre service, vous le savez, Henriette, et je me flatte de vous rendre aujourd'hui le plus signalé de tous.

HENRIETTE, à part.

C'est lui qui m'a trahie!

LA RAMÉE.

Quoi! je m'exile! je soulève deux provinces, j'enfante une armée!... Quoi! pour vous, pour votre orgueil insatiable, je cherche à travers mille morts la renommée, la richesse, une couronne même, si vous la voulez, et tandis que je meurs à la tâche, vous allez mendier l'amour de mon ennemi!... Oh! mais je veille! Grâce à moi, celui que vous attendiez vous fuit, ceux que vous n'attendiez pas vous cherchent, et la marquise votre rivale, que j'ai amenée ici pour surprendre le roi, saura bien vous empêcher de le lui voler.

HENRIETTE.

Vous me déshonorez, monsieur!

LA RAMÉE.

Je vous sauve l'honneur!... Au lieu de vous laisser devenir la maîtresse du roi, je viens vous chercher pour faire de vous ma femme!.. Un digne couple! Oh! c'est résolu... je vous attends.

HENRIETTE.

Voilà une infâme surprise!

LA RAMÉE.

Dites un infâme amour!... La haine se comprendrait mieux, n'est-ce pas?

HENRIETTE.

Ma mère me défendra!

LA RAMÉE.

Contre moi, allons donc! Pourquoi vous défendrait-elle? Pour vous réserver au roi?

HENRIETTE.

Encore un protecteur, j'imagine.

LA RAMÉE.

Lui, à qui tout à l'heure je n'ai rien voulu dire. Mais soyez tranquille, s'il le faut je le lui dirai !

HENRIETTE.

Vous oseriez !

LA RAMÉE.

Je lui raconterai ce que je sais, ce qu'il ignore ! Il saura dans quel nuage de sang s'est exhalé votre premier baiser.

HENRIETTE.

Il saura que mon accusateur est un assassin !

LA RAMÉE.

Que m'importe de me perdre si je vous perds avec moi ? Et quand j'aurai convaincu le roi, je parlerai à la cour, à la ville, j'apprendrai le nom d'Henriette à l'écho des places publiques, à l'écho des carrefours. Je ferai retentir de mes cris, de mes accusations, de mes blasphèmes tout l'espace infini qui s'étend de la terre au ciel !

HENRIETTE.

Et moi, je...

LA RAMÉE.

Vous me tuerez ? non. Je vous connais et je suis sur mes gardes ! Allons, vous dis-je, ma patience de cinq années est à bout. Je n'ai pas joué ma tête en venant ici, pour reculer devant vos menaces, même devant vos prières. Allons ! flétrie, impossible pour tout autre que moi, rappelez-vous bien mes paroles : moi vivant, vous ne serez à personne, je le jure ! Allons, madame, mes amis s'impatientent, venez !

HENRIETTE, à part.

Je suis perdue...

LA RAMÉE.

Ne cherchez pas, ne luttez pas, ne m'irritez pas !

HENRIETTE.

Eh bien ! quand je devrais... (Tout à coup elle aperçoit sur l'escalier Léonora souriante et debout. Elle s'interrompt. Léonora lui fait signe de céder.) J'obéis... je cède, vous avez raison.

LA RAMÉE, défiant.

Qu'y-a-t-il?... que cherche-t-elle ? (Il regarde autour de lui. Léonora se cache derrière les lierres.)

HENRIETTE, vivement.

Mon masque tombé près de ce banc. Vous ne voulez pas que chacun me reconnaisse. On vient. (Elle le ramasse.)

LA RAMÉE, écoutant.

C'est vrai !

LÉONORA, tandis qu'il écoute.

Allez sans crainte, vous n'irez pas loin.

HENRIETTE, à la Ramée.

C'est moi qui vous attends... partons ! (il lui prend la main. Ils partent.)

LÉONORA, les regardant.

Moi qui avais peur de cette femme... Elle me fait pitié, maintenant. (Au moment où, masqués l'un et l'autre, La Ramée et Henriette traversent le jardin, ils rencontrent Espérance. Tous deux s'arrêtent pétrifiés. Espérance, rêveur, ne les voit pas.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ESPÉRANCE.

ESPÉRANCE.

Qui m'eût dit qu'un jour j'aiderais le roi à tromper Gabrielle ? (La Ramée et Henriette, revenus de leur effroi, continuent leur route. Des Gardes, commandés par Pontis, accourent et leur ferment le chemin; ils retournent, et rencontrent Crillon.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, CRILLON, PONTIS, ZAMET, INVITÉS, GARDES portant des torches.

CRILLON, à La Ramée.

Un moment... Qui êtes-vous ?

LA RAMÉE.

Oh !

CRILLON.

Qui êtes-vous?... Oui, le masque est sacré sur le visage d'un homme... mais doit-on le respecter s'il cache un traître, un meurtrier?...

LA RAMÉE.

Monsieur !

CRILLON.

Tout autre que vous se serait déjà fait voir !

LA RAMÉE, jetant son masque.

Eh bien ! soit, c'est moi !

ESPÉRANCE.

La Ramée !

HENRIETTE, faisant un mouvement pour fuir.

Vous me perdez, moi qui vous ai suivi !

LA RAMÉE.

Vous êtes libre ! (Henriette court se réfugier près de Léonora.)

PONTIS.

Et cette femme, qui est-elle ? sa complice, peut-être ? (Henriette éperdue recule.)

ESPÉRANCE.

Pontis! Pontis!

LA RAMÉE.

Allez-vous aussi démasquer une femme?

PONTIS, à Espérance.

Oh! ne la reconnais-tu pas?

ESPÉRANCE.

Elle est chez moi! Partez, madame.

LA RAMÉE.

Merci, monsieur.

LÉONORA, à Espérance.

Toujours bon! toujours généreux!

ESPÉRANCE.

Léonora! (Léonora entraîne Henriette, elles disparaissent.)

LA RAMEE, à Henriette, de loin.

Adieu, Henriette! (Les gardes l'arrêtent.) Où me mène-t-on?

CRILLON.

Ce soir, au Châtelet. (Les gardes emmènent La Ramée.) Demain, en Grève!

ESPÉRANCE, avec un frisson.

Oh!

PONTIS, montrant Henriette qui s'éloigne.

Ta générosité d'aujourd'hui te coûtera peut-être un jour la vie!

ESPÉRANCE.

Maudite soit cette maison, que j'étreigne par la trahison et le gibet!

SIXIÈME TABLEAU

Une galerie vitrée chez Gabrielle.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSNY, ZAMET, COURTISANS.

DAMES, GARDES et VALETS, dans la deuxième galerie. Sur le devant, de chaque côté, un groupe de courtisane.

ROSNY, aux valets.

J'attendrai le lever de madame la marquise.

ZAMET, à part.

Rosny, ici! — Est-ce un adversaire ou un allié? (A Rosny.) Voilà un événement grave, monsieur, une brouille entre le roi et madame de Monceaux.

ROSNY.

C'est votre bal qui vous vaut cela.

ZAMET.

Je n'y suis pour rien, ce n'est pas ma faute. D'ailleurs, cela se renouera; vous ne venez pas ici pour envenimer les choses.

ROSNY.

Le roi m'envoie pour les accommoder.

ZAMET.

Et vous êtes si éloquent...

ROSNY.

Voilà ce que je me demande. Conseillez-moi donc, monsieur Zamet. Faut-il être éloquent? est-ce bien l'intérêt du roi?

ZAMET.

Sa Majesté a tant de chagrin!...

ROSNY.

Le chagrin passe. Le profit dure.

ZAMET.

Le roi aime fort la marquise.

ROSNY, comme à lui-même, en passant devant Zamet.

Trop! Elle est bonne, il finira par s'attacher. J'aimerais mieux près de lui un de ces diables féminins assez charmant pour plaire vite, assez méchant pour être congédié plus vite encore. Il faut tôt ou tard que le roi se remarie, n'est-ce pas? Et si l'on cherchait bien en Europe, ne trouverait-on pas une princesse jeune, belle, riche? — Eh! mon Dieu! à Florence, sans aller plus loin.

ZAMET.

A Florence!

ROSNY.

Votre jeune duchesse, Marie de Médicis, une merveille, dit-on... N'avez-vous pas, chez vous, sa sœur de lait, Léonora, la devineresse?

ZAMET, à part.

Il sait tout.

ROSNY.

Ah! monsieur, celui qui aiderait à délivrer le roi honorablement, celui qui négocierait une bonne alliance, celui-là, le fit-on marquis, duc ou prince, ce qui ne manquerait pas d'arriver, celui-là, dis-je, ne serait pas payé en proportion de son service.

ZAMET, à part.

Voilà un mot bon à retenir.

ROSNY.

Madame la marquise!... (il traverse la galerie pour aller à elle.)

ZAMET, à part.

Ce n'est pas lui qui l'empêchera de partir! (il s'incline à l'entrée de la Marquise et se tient à l'écart.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, GABRIELLE, en habit de voyage.

GABRIELLE.

Bonjour, messieurs... Ah! monsieur de Rosny!

ROSNY.

Vous devinez le but de ma visite, madame, et aussi ma harangue?

GABRIELLE.

J'y réponds, je crois, avant de l'avoir entendue. Voyez: un habit de voyage, des mules qu'on attelle... je pars.

ROSNY.

Vous compromettez le repos du roi, son bonheur.

GABRIELLE.

Je les assure.

ROSNY.

Le coupable demande grâce, et vous refusez. Il vous accusera de rigueur.

GABRIELLE.

Est-ce moi que je venge? Est-ce lui seul que je punis? Voyez donc, monsieur, mes yeux brûlés par l'insomnie et les larmes. Ce n'est ni la vanité blessée, ni l'égoïsme, qui les fait jaillir, ces larmes douloureuses; j'ai de plus nobles sentiments, j'ai de plus graves soucis!... Ma conscience n'est plus tranquille!... Le roi m'avait confié son bonheur, il m'avait confié sa vie... Eh bien! forcé de se cacher, comme si je l'épiais, il sort furtivement du Louvre; il court seul, sans défense, ce sombre Paris, où conspirent tant d'ennemis acharnés, où s'agitent tant d'obscurs assassins. Sa vie en danger! par moi! parce qu'il a besoin de se dérober à ma surveillance! Cette vie précieuse mise à la merci du premier bandit, qui, pour arracher une bourse, ouvrira le cœur du roi, ce cœur par lequel respire toute la France!

ROSNY.

Il est vrai!... il est vrai!

GABRIELLE.

Tout, plutôt que cet affreux malheur!... Je me sépare du roi l'aimant d'une très-tendreamitié... Je la lui prouve, cette amitié, par ma résolution même. Ici, bien des gens lui reprochent ma présence et son esclavage... On l'obsède parce que je gêne!... Oh! monsieur de Rosny, vous qui êtes honnête homme, oseriez-vous me démentir?

ROSNY.

Ce n'est pas vous, madame, qui gênez, c'est...

GABRIELLE.

C'est la maîtresse du roi! Je n'ai pourtant pas été gênante, j'ai tenu bien peu de place à côté du trône!... Souhaitez que jamais une autre n'envahisse plus que moi!... Adieu, monsieur de Rosny; dites bien au roi que je le perds pour avoir été loyale amie. Il me remplacera, mais ne me retrouvera pas... Je fus douce au pauvre peuple, qui ne maudira pas ma mémoire... Adieu. Je vous remercie de m'avoir assez estimée pour m'épargner d'hypocrites protestations!

ROSNY.

Ce n'est pas de l'estime, madame, c'est un respect profond que vous m'inspirez. (Il s'incline.) Pardonnez-moi!

GABRIELLE.

Oui, oui...

ROSNY.

Je vais donc rapporter à Sa Majesté que je n'ai pas réussi à vous retenir?

GABRIELLE.

Allez. Seulement ne vous vantez pas trop de la peine que vous vous êtes donnée... (Aux valets.) Mon carrosse.

ROSNY, à part.

Sa vengeance est douce comme elle. (Il s'incline et va pour sortir.)

ZAMET, à part.

Elle partira!

SCÈNE III.

LES MÊMES, CRILLON, dans l'autre galerie.

CRILLON.

Eh! là! les mules, ne sonnez pas si haut, vous n'êtes pas encore parties!

ROSNY.

Monsieur de Crillon!

ZAMET, à part.

Diantre!

CRILLON, arrêtant Gabrielle.

Un instant, madame, j'ai aussi mon discours à faire. (A Rosny. Cher monsieur, le roi vous attend avec impatience... vous lui manquez... Prenez le galop... Allez, Zamet, allez, pendant ce temps-là je vais donner un nouvel assaut à madame. Allez donc, il se désole, allez donc, harnibieu!... (Aux valets.) Ça, qu'on ne nous dérange pas! (A Gabrielle.) Oui, il se désole, cela fend le cœur! et vous le souffririez?... Un roi de France avec les yeux rouges!...

GABRIELLE.

Voyez les miens!

CRILLON.

Bah ! une femme !... Tout cela pour un lâche qui avait promis le secret au roi sur son escapade, et qui est venu vous dénoncer l'affaire... C'est comme cela que vous l'avez su, n'est-ce pas, hier soir, par un homme qui avait reconduit le roi ?

GABRIELLE.

Qu'importe par qui et comment ?

CRILLON.

Si j'étais à la place du roi... Enfin... Eh bien, toutes ces colères, tout cet esclandre, c'est donc parce que le roi a été au bal chez Zamet, parce qu'il vous a trompée ? mais, madame, il vous a peut-être trompée trente fois... (Mouvement de Gabrielle.) Allons, bon ! je dis de belles sottises ! Mais non, il ne vous a jamais trompée... Harnibieu, quand votre fils sera grand, est-ce qu'il ne trompera pas les femmes ? et vous rirez ! Riez donc !

GABRIELLE.

Par grâce, n'insistez pas.

CRILLON.

Si c'est par amour-propre que vous partez, vous avez tort. On vous a priée, on vous prie. Prenez garde, vous finirez par exagérer. Quoi, ce cher sire a un enfant, un beau petit enfant tout frais baptisé. Il s'est déjà habitué à ses caresses, et vous lui ôteriez son petit compagnon ? Harnibieu, c'est dur, c'est mal ; ne faites pas cela, car je vous appellerais un méchant cœur.

GABRIELLE.

N'augmentez pas ma peine, cher monsieur de Crillon, vous savez bien qu'il ne me reste plus que mon enfant et Dieu.

CRILLON.

Et moi donc ! Ça, j'ai promis au roi que vous ne partiriez pas... et quand je devrais coucher en travers la porte...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PONTIS, dans la galerie.

PONTIS, retenu par les valets.

Je veux parler à monsieur de Crillon.

CRILLON.

Au diable l'animal !

PONTIS.

Dites que je suis un de ses gardes !

CRILLON.

Qu'est-ce que cela me fait ?

PONTIS.

Que je m'appelle Pontis et que je viens pour un très-grand malheur.

CRILLON.

Il n'en fait jamais d'autres celui-là, son grand malheur attendra.

PONTIS, forçant l'entrée et sautant dans la chambre.

Dites qu'il s'agit d'Espérance!

GABRIELLE.

Espérance!

CRILLON.

Espérance!

PONTIS, à Crillon.

Monsieur, où est-il?

CRILLON.

Est-ce que je le sais?

PONTIS.

Comment, vous ne le savez pas! Mais ce matin des archers sont venus chez lui!...

CRILLON.

Pourquoi faire?

GABRIELLE.

Des archers?

PONTIS.

Oui, madame, au nom du roi!

CRILLON.

Eh bien, après?

PONTIS.

Après, ils l'ont emmené.

CRILLON.

Où?

PONTIS.

Puisque je vous le demande.

CRILLON, le secouant.

Mais tu t'es informé, aux voisins, aux gens!...

PONTIS.

Pardieu!

CRILLON.

A Zamet?

GABRIELLE.

A Zamet?

PONTIS, à Gabrielle.

Le voisin d'Espérance, rue de la Cerisaie.

GABRIELLE.

Rue de la Cerisaie? j'étais chez lui!

PONTIS.

Vous étiez...

CRILLON.

Ces archers, que lui voulaient-ils? qu'avait-il fait? qu'a-t-il vu de suspect? à qui a-t-il parlé dans la soirée?

PONTIS.

A un seul homme mystérieux que je l'ai vu reconduire à travers son jardin.

GABRIELLE.

Oh! je comprends!

CRILLON.

Quel est donc cet homme?

GABRIELLE, allant à Crillon.

Cet homme, c'est le roi!...

CRILLON.

Ah! mon Dieu!

GABRIELLE.

Le roi m'a demandé par qui j'avais été avertie, et comme je ne lui ai pas dit le nom du dénonciateur, comme je l'ignorais moi-même, comme il ne s'était confié qu'à une seule personne, il s'est cru trahi par le pauvre Espérance.

PONTIS.

Et dans sa colère il s'est vengé.

CRILLON.

Vengé sur Espérance! Espérance arrêté, soupçonné comme un lâche, comme un coquin! Qu'en a-t-on fait, harnibieu?

GABRIELLE.

Nous allons bien le savoir... Votre bras, chevalier!

CRILLON.

Où allons-nous?

GABRIELLE.

Chez le roi!...

PONTIS, s'élançant au dehors.

Je cours devant!

GABRIELLE, prenant sa mantille qu'un Page lui présente.

Vous m'avez persuadée... désormais je pardonne!... Partons.

CRILLON.

Bien, bien, à la bonne heure!

GABRIELLE.

Pauvre Espérance! Oh! c'est par moi qu'il souffre!... c'est par moi qu'il sera guéri!... (Elle sort vivement, accompagnée de Crillon, et suivie de ses Pages.)

SEPTIÈME TABLEAU

Au Petit Châtelet.—Une belle chambre de prisonnier.—Porte à droite et à gauche dans les pans coupés. — A droite, en face, une fenêtre dans l'épaisseur du mur, avec barreaux. Cette fenêtre forme une sorte de cellule dans la chambre même.—Au-dessous de la fenêtre, sur le soubassement en pierre, on lit ces mots : VRBAIN DV JARDIN. — Un banc à l'angle de la fenêtre. — A gauche une table. — Escabeau.

SCÈNE PREMIÈRE.

ESPÉRANCE, assis.

Prisonnier au nom du roi!... Qu'ai-je fait au roi? Je croyais lui avoir rendu service! (il rêve.)

SCÈNE II.

ESPÉRANCE, LE GOUVERNEUR, LE GUICHETIER.

LE GUICHETIER, désignant Espérance.

Tenez, monsieur le gouverneur, le voici!

LE GOUVERNEUR, le regardant, à part.

Une charmante figure... Que c'est beau la jeunesse!

LE GUICHETIER, à Espérance.

Monsieur le gouverneur! (Espérance se lève et salue.)

LE GOUVERNEUR.

Ne manquez-vous de rien? N'avez-vous pas de réclamations à faire?

ESPÉRANCE.

Des questions, peut-être.

LE GOUVERNEUR.

Je n'y pourrais pas répondre.

ESPÉRANCE.

Rien, alors, que des remerciements.

LE GOUVERNEUR.

On m'a rapporté votre soumission, votre politesse, votre douceur peu communes parmi les pensionnaires du Châtelet.

ESPÉRANCE.

Ah! je suis au Châtelet! (A part.) Comme la Ramée!

LE GOUVERNEUR.

Et j'ai voulu vous récompenser en vous donnant la meilleure chambre que j'aie.

ESPÉRANCE.

Vous êtes bien bon, monsieur !

LE GOUVERNEUR.

C'est ici que je renfermais mon fils par pénitence... quand j'avais un fils!... Vous pourrez prendre l'air à cette fenêtre... (Il l'ouvre.) Comme il faisait pendant les quelques heures de captivité que je lui faisais subir... Si j'avais su le perdre si jeune, je ne l'aurais jamais puni... Pauvre Urbain !

ESPÉRANCE.

Urbain ! Vous dites, monsieur, qu'il est mort jeune ?

LE GOUVERNEUR.

A dix-huit ans ! d'un coup de mousquet... après la bataille d'Aumale.

ESPÉRANCE.

Urbain du Jardin, peut-être ?

LE GOUVERNEUR.

L'avez-vous connu ?

ESPÉRANCE.

Monsieur de Crillon m'en a parlé quelquefois.

LE GOUVERNEUR.

Il avait pris mon fils dans ses gardes... Il l'a vu mourir en soldat ! J'en suis bien fier!... (Essuyant une larme.) Je ne le pleure pas!... Mais je vous quitte... il faut que je visite un autre prisonnier, plus à plaindre que vous... Un malheureux, rebelle par orgueil ou par fanatisme, et qui ne verra pas ce soir se coucher le soleil... Pauvre garçon ! (Il se dirige vers la porte, tandis qu'Espérance s'approche de la fenêtre.) Ne regardez pas trop à cette fenêtre... là-bas est la Grève !

ESPÉRANCE.

La Ramée ?...

LE GOUVERNEUR.

Oui... Vous serez bien traité ici, vous qui avez prononcé le nom de mon fils et celui de monsieur de Crillon... (Il sort avec le Guichetier.)

SCÈNE III.

ESPÉRANCE, seul.

Urbain !... dont voici le nom sur ce mur !... moi dans sa chambre... et le meurtrier, face à face avec ce pauvre père, qui le plaint, qui le console peut-être ! et touche une main rouge du sang de son fils... Oh ! mais cette destinée m'enferme comme un cercle d'airain... Quelque effort que je fasse, toujours ce hideux contact... Qu'ai-je fait, pour que le roi me

châtie avec cette rigueur ? C'est Dieu qui me châtie peut-être... je m'étais bercé trop complaisamment dans ma prospérité..... Cette prospérité même est-elle légitime..... Si je ne devais ces richesses qu'à une supercherie, qu'à une imposture, qu'à un crime... j'ai une cruelle ennemie. On peut m'avoir tendu cette embûche... Imposteur, moi ! aventurier, moi ! Partout la raillerie, l'injure, le mépris... et Henriette rira, et Gabrielle détournera la tête, et du haut de sa grandeur, du sein de sa beauté, laissera tomber la sentence infamante qui m'exclura pour jamais de son souvenir. Oh ! le mépris de Gabrielle... plutôt la mort, plutôt cette mort effrayante qui attend là-bas l'assassin... Mon Dieu, mais c'est vrai ce que je viens de rêver là... (S'asseyant près de la fenêtre.) Imposteur ! faussaire ! voilà la cause de mon arrestation, voilà pourquoi Pontis, voilà pourquoi Crillon m'abandonnent ! Sans cela ils ne me laisseraient pas souffrir. Ainsi personne ne m'aimait assez pour m'estimer un peu. Ainsi des pierres entassées suffisent à séparer un homme de tous ceux qu'il a connus, et pas un cœur n'aura eu la force de lancer un soupir, un reproche même qui franchisse ces murailles et parvienne jusqu'à mon cœur. (Il cache son visage dans ses mains. La porte s'ouvre.)

SCÈNE IV.

ESPÉRANCE, GABRIELLE.

GABRIELLE, fait signe au Guichetier de s'éloigner.

Vous êtes libre, Espérance.

ESPÉRANCE, se levant en sursaut.

Plait-il !... Gabrielle !... (Il recule éperdu.) Oh ! madame, pardon !... vous, dans une prison !

GABRIELLE.

C'était mon devoir... je suis la cause involontaire d'une injustice, je n'ai pas voulu laisser à d'autres le plaisir de la réparer. Croyez bien, monsieur, que si le roi vous a soupçonné de l'avoir trahi, chez vous, hier, rien de ma part ne l'y autorisait... j'ignorais que vous fussiez établi dans cette maison rue de la Cerisaie, j'ignorais même votre retour à Paris, ce retour brusque, étrange, comme avait été le départ.

ESPÉRANCE.

Le roi me soupçonnait ; mais, madame je ne puis comprendre.....

GABRIELLE.

Votre délicatesse est inutile... je sais tout. Le roi venait chez Zamet trouver une femme... j'étais chez vous, cachée, j'ai tout

vu... mais voilà des paroles perdues, le temps passe, et M. de Crillon, qui m'a accompagnée, et qu'une affaire, je ne sais laquelle, a retenu chez le gouverneur, je crois... M. de Crillon va venir; je voudrais, avant son retour, avoir dissipé les derniers nuages causés par vos ennuis.

ESPÉRANCE.

Il ne me reste que de la joie, madame, que de l'orgueil.

GABRIELLE, se dirigeant vers la fenêtre.

Eh bien, vous êtes libre. Vous allez sortir de votre prison..... moi je vais rentrer dans la mienne.

ESPÉRANCE.

On n'est pas reine sans être un peu esclave.

GABRIELLE.

Reine, je ne le suis guère... esclave, c'est différent.

ESPÉRANCE.

Vous ne vous repentez pas, j'espère, vous êtes heureuse?

GABRIELLE, toujours à la fenêtre.

Oui... Vous avez, rue de la Cerisaie, une délicieuse habitation, monsieur Espérance.

ESPÉRANCE.

Vraiment, madame?

GABRIELLE.

Les jardins m'ont paru beaux...

ESPÉRANCE.

Très-beaux.

GABRIELLE.

Valent-ils celui des Franciscains?... Vous savez, avec ces lis qui semblent de grands cierges la nuit, avec ces roses qui embaument au soleil et ces œillets enivrants qui retombent dans les bordures de thym, où, vers midi, bourdonnaient tant d'abeilles; vous rappelez-vous ce beau jardin?

ESPÉRANCE.

Oui, madame.

GABRIELLE, rêveuse et marchant lentement.

J'oubliais ces grands orangers dans l'allée près de votre porte. — En passant on froissait les branches et il tombait une neige de fleurs. — Un soir, en rentrant dans ma chambre, j'en trouvai dans mes cheveux et sous mes dentelles, ce fut le soir où vous me rendîtes service. Vous étiez bien souffrant encore; je vous trouvai fort bon pour moi et très-délicat. (Espérance pâlit et se détourne, appuyé à l'angle de la croisée.) On était heureux dans ce temps-là!

ESPÉRANCE.

Ne l'êtes-vous plus? vous avez, dit-on, un fils, beau comme vous; que manque-t-il à votre bonheur?

GABRIELLE.

Vous me répétez cela trop souvent, vous savez pourtant que vous me faites mal.

ESPÉRANCE.

Moi!

GABRIELLE.

Vous savez bien que je ne suis pas heureuse; pourquoi dites-vous que je le suis?

ESPÉRANCE.

Vous toute-puissante, vous adorée!... Est-ce possible, madame?

GABRIELLE.

Moi! mais personne n'ose même faire cet effort de mentir poliment pour m'offrir un peu d'amitié. Vous qui parlez, vous m'aviez autrefois juré la vôtre et vous reprenez votre serment!

ESPÉRANCE.

Il est des serments qui engagent au delà de notre puissance; et l'homme est parfois une créature trop faible pour tenir ce qu'il a promis.

GABRIELLE.

Ainsi vous me verrez souffrir, et vous me fuirez, et vous ne me tendrez pas la main. Je vous croyais un cœur.

ESPÉRANCE.

J'en ai un, madame, que vos injustes reproches déchirent! Pourquoi vous verrais-je, à quoi puis-je vous servir? n'est-ce pas vous plutôt qui voulez que je souffre?

GABRIELLE.

Souffrir, de quoi?

ESPÉRANCE.

Par grâce, ne m'arrachez pas une parole de plus, vous voyez que je me contiens, vous voyez que je lutte... Vous le voyez.

GABRIELLE.

Comment voulez-vous que je le voie? Je viens, je parle, j'évoque mille souvenirs, vous m'observez froidement, le cœur fermé! (s'asseyant sur le banc.) Mais dites-les-moi, vos souffrances; vous vous défiez, c'est une injure; éprouvez d'abord mon amitié!

ESPÉRANCE.

Eh bien, vous saurez tout, puisque vous m'y forcez. Si je suis parti, brusquement, étrangement, comme vous dites, c'est que je vous avais vue allant au Louvre, après la prise de la Porte-Neuve, c'est que, déjà, je vous accusais de trahison et de mensonge, c'est que je vous maudissais de m'avoir promis l'amitié et... et de ne pas m'avoir donné l'amour. — Je sais bien qu'en parlant ainsi, je me sépare à tout jamais de vous; mais la des-

finée m'entraîne; ce que je vous dis, je ne le répéterai plus, mon cœur y perdra tout son sang et avec le sang la douleur s'échappe. — Oui, je suis parti malheureux, et plus malheureux je suis revenu. Si je vous eusse trouvée joyeuse, enivrée, sans mémoire, oh! je l'espérais, j'avais préparé à mon cœur la consolation de l'oubli, du mépris même. Vous voyez que je me perds tout à fait. Mais au lieu de cela vous m'apparaissez douce, tendre et bonne, je vous sais malheureuse. Tout en vous intéresse mon cœur et mon âme. Je sens que je vais vous aimer si follement que j'en perdrai le respect, comme j'en ai perdu le repos. Or, vous n'êtes pas libre, et vous aimez le roi, c'est donc pour moi deux fois la mort au bout de chaque pensée. (Gabrielle fait un mouvement.) J'ai fini, mon cœur est vide; encore une heure, et peut-être j'y sentirais entrer le désespoir... (Gabrielle détourne la tête.) Ne vous irritez, pas plaignez-moi, faites-moi la grâce de me laisser ensevelir ma folie dans un coin du monde où vous ne m'entendrez pas si je soupire, où vous ne sentirez pas si je vous aime!

GABRIELLE.

Vous m'aimiez, n'est-ce pas? l'an passé?

ESPÉRANCE.

Oui.

GABRIELLE, tombant assise sur le banc.

Je m'étais promise au roi.

ESPÉRANCE.

Est-ce que sans cela vous m'eussiez aimé?

GABRIELLE.

Oui!... Est-ce de l'amitié... Est-ce de l'amour, je n'y cherche pas de différence. Je ne savais pas même que je vous aimasse... Seulement, tout à l'heure, en vous voyant pâlir, je m'en suis aperçue.

ESPÉRANCE.

Quoi! vous m'avez entendu et vous ne me chassez pas?

GABRIELLE.

Pourquoi?... que vous m'aimiez à mille lieues ou ici, qu'importe!... C'est mon âme que vous aimez, puisque ma personne ne peut vous appartenir. Oh! rien ne vous empêchera d'aimer mon âme!... Ne me quittez pas, je n'ai plus d'amis, de soutien... Le roi! Il me trompe, vous le savez mieux que personne. Sans une circonstance imprévue que je ne puis vous dire, j'allais me séparer à jamais de lui et m'ensevelir dans une retraite éternelle : voyez, maintenant, tout ce qui m'entoure; ambitieux que je renverse, ambitieux que je sers, femmes qui envient ma place... vous en connaissez... Ici des perfidies... là, des

piéges... un jour le poignard, le poison... voilà ma vie, voilà ma mort! Et je n'aurais pas en vous l'ami qui me consolera, qui m'empêchera de désespérer à mon âge?... Je suis fière, je suis tendre; j'ai de la force pour aimer... n'êtes-vous pas de même et ne donnerons-nous pas à Dieu le spectacle de deux cœurs si chastement unis, si noblement dévoués qu'il ne puisse refuser à notre amitié sainte ses bénédictions et ses sourires? Oh! depuis quelques heures cette idée a grandi dans mon sein, elle m'a épurée comme une flamme, c'est une joie ineffable. Si vous saviez comme je vous aimerai! vous sentirez les rayons de cette tendresse qui vous ira chercher partout pour vous pénétrer comme un soleil vivifiant. (Se levant.) Songez que mon cœur déborde, que j'ai vingt ans et que je mourrai jeune... **Secourez-moi, Espérance, aimez-moi!**

ESPÉRANCE.

Vous me demandez là toute ma vie.

GABRIELLE.

Toute.

ESPÉRANCE.

C'était ainsi qu'il fallait me parler pour être comprise. (se relevant.) Je me donne à vous pour jamais; mon esprit, mon corps et mon âme... prenez... mais voici le marché, je fixe le salaire.

GABRIELLE.

Dites, dites!

ESPÉRANCE.

Vous me parlerez quand vous pourrez, vous me sourirez quand vous ne pourrez m'adresser une parole, et vous m'aimez quand vous ne pourrez me sourire.

GABRIELLE.

Oh! que Dieu est bon de vous avoir créé pour moi! (Crillon entre avec le Guichetier.) Monsieur de Crillon, venez, venez. Voilà le prisonnier à qui sa liberté tourne un peu la tête, et qui serait tout à fait heureux s'il pouvait vous embrasser. Vraiment, c'est une belle chose que d'ouvrir les portes d'une prison. (Au Guichetier.) Voilà pour toi qui m'y as aidée. (Elle lui donne sa bourse.) Voilà pour les pauvres et les malades de cette maison. (Elle arrache son collier et ses bracelets qu'elle donne.) Jour de joie! jour de largesse! Adieu, chevalier, je vous laisse avec votre ami. (A Espérance.) Adieu!

ESPÉRANCE.

Merci à ma libératrice!

GABRIELLE.

A Espérance, merci! (Elle sort, puis se retourne sur le seuil, le regarde encore une fois, et part.)

SCÈNE V.

ESPÉRANCE, CRILLON.

CRILLON, pensif.

Voilà une femme aussi bonne que belle, aussi brave que bonne! Savez-vous que c'est bien courageux, la démarche qu'elle vient de faire?

ESPÉRANCE.

Elle aura vu combien vous me regrettiez. Elle a fait cet effort pour regagner vos bonnes grâces.

CRILLON.

Oui, oui, oui. Mais dites-moi, tenez-vous beaucoup à rester ici maintenant?

ESPÉRANCE.

Oh! non!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN PÉNITENT.

LE PÉNITENT, à qui l'on désigne Espérance.

Avant de partir, remplissez un devoir de charité. Il y a là haut, au-dessus de vous, un condamné qui va mourir dans deux heures!

ESPÉRANCE.

La Ramée!

LE PÉNITENT.

Il m'a chargé de lui amener deux personnes, l'une pour lui dire un éternel adieu. Elle est là, qui attend. L'autre, c'est vous, qu'il veut prier de lui pardonner.

ESPÉRANCE.

Oh! Dieu m'est témoin que si je pouvais racheter sa vie!...

CRILLON.

Nous le savons si bien, on vous connaît tellement, que ce matin j'avais obtenu du roi le bannissement du coupable au lieu de sa mort!

ESPÉRANCE.

Eh bien, monsieur?

CRILLON.

Eh bien, non. Demandez au père à qui, tout à l'heure, j'annonçais cette bonne nouvelle.... L'enragé refuse!

LE PÉNITENT.

L'exil, a-t-il répondu, le séparerait de ce qu'il aime. Il préfère la mort qui l'empêchera de souffrir.

ESPÉRANCE.

Je comprends

CRILLON.

Eh bien, comme il voudra ! qu'il meure, on lui pardonne.

ESPÉRANCE.

Oh ! monsieur, je devine pourquoi il refuse ! Monsieur, ne défaites pas ce qu'a fait si généreusement le roi ! (Au Pénitent). Tout ce que La Ramée n'accepte pas de vous, mon père, de moi il l'acceptera. Je sais ce qu'il faut lui dire ! (A Crillon.) Voilà la première grâce que je vous demande, monsieur, ne me la refusez pas ! un sursis ! Prévenez le gouverneur des bonnes intentions du roi. Moi, pendant ce temps-là, j'aurai vu La Ramée, une heure pour le décider, monsieur, je ne demande qu'une heure. C'est moi qui suis cause de sa perte, c'est chez moi qu'on l'a pris ! Monsieur, si vous me refusez, j'en deviendrais fou de honte et de douleur !

LE PÉNITENT.

C'est bien, ce que vous faites là, mon frère.

ESPÉRANCE.

Par grâce, monsieur le chevalier !

CRILLON.

Soit ! vous aurez une heure !

ESPÉRANCE.

Et s'il accepte toutes les conditions, il est libre ?

CRILLON.

Un moment ! Il s'agit de la guerre civile ! Soumission absolue au roi ! Aveux complets ! Abandon de ses complices !

ESPÉRANCE.

Tout ! il signera tout ! il acceptera tout, en échange de ce que je vais lui offrir ! je m'y engage sur l'honneur !

CRILLON.

Je vais trouver le gouverneur. (Il sort.)

LE PÉNITENT, à Espérance.

Oh ! Dieu vous tiendra compte de vos bontés !

ESPÉRANCE.

Mon père, il y a là, m'avez-vous dit, une personne que La Ramée a appelée ?

LE PÉNITENT.

Oui.

ESPÉRANCE.

Une femme !

LE PÉNITENT, hésitant.

Oui.

ESPÉRANCE.

Qui n'est pas venue ici sans une longue résistance ; vous

voyez que je la connais. Il faut que je parle d'abord à cette personne. Envoyez-la-moi, sans lui rien dire de ce que vous venez d'entendre, sans prononcer mon nom, surtout. Je l'attends, allez ! (Le Pénitent sort. — Au Guichetier.) Ecoute, toi. Monsieur de Pontis, un garde du roi, va venir me chercher à la geôle ; il monte peut-être en ce moment ; dis-lui de courir chez moi, de ramener des chevaux, de se munir d'argent, et qu'on m'attende là au coin du pont, sur la berge de la rivière. Quant à Pontis, il viendra me reprendre ici. Tu m'as bien compris, pars ! (Le Guichetier sort.)

SCÈNE VII.

ESPÉRANCE, HENRIETTE.

HENRIETTE, à la porte de gauche.

Ici, dites-vous, mon père ? (Elle voit Espérance.) Monsieur...

ESPÉRANCE.

Mademoiselle, nous n'avons pas le temps de nous étonner. C'est bien moi. Il s'agit de monsieur La Ramée, vous savez que l'exécution aura lieu dans deux heures !

HENRIETTE.

Je suis venue pour obéir au dernier vœu d'un mourant.

ESPÉRANCE.

Ce mourant, vous pouvez lui sauver la vie.

HENRIETTE.

Moi !

ESPÉRANCE.

Un mot de vous, il vivra.

HENRIETTE.

Est-ce donc moi qui dispose de son sort. Vous savez bien que c'est le roi !

ESPÉRANCE.

Le roi fait grâce.

HENRIETTE, épouvantée.

Le roi...

ESPÉRANCE.

J'étais bien sûr de vous faire plaisir. Oui, le roi fait grâce, seulement ce malheureux refuse. S'il s'obstine, c'est fait de lui.

HENRIETTE.

Ah!...

ESPÉRANCE.

Il refuse parce qu'il vous aime si passionnément que la vie sans vous lui serait insupportable. Mais la vie avec vous!...

HENRIETTE.

Ah ! mon Dieu !

ESPÉRANCE.

Vous l'accompagnerez dans son exil.

HENRIETTE.

Moi !

ESPÉRANCE.

Vous l'accompagnerez, vous dis-je ! Assez de lâcheté comme cela, assez de sang sur lequel surnage votre ambition, lâche comme votre amour.

HENRIETTE.

Vous croyez que j'accepterai l'exil, l'ignominie, la mort !

ESPÉRANCE.

Oh ! c'est pour vous un châtiment effroyable, mais quand Dieu a résolu de se venger, il fait bien les choses ! Songez que c'est moi qui vous le demande, moi, l'une de vos victimes. (Elle fait un mouvement pour se retirer — L'arrêtant d'un geste) Sachez en quel endroit je vous le demande. C'est ici qu'a vécu dans son insoucieuse jeunesse un autre malheureux, mort pour vous et par vous. Voilà son nom écrit sur ce mur !

HENRIETTE, lisant le nom.

Urbain du Jardin !

ESPÉRANCE.

Parlez plus bas ! son père est là peut-être, et il vous entendrait.

HENRIETTE.

Son père ?

ESPÉRANCE.

Ce vieillard à cheveux blancs, le gouverneur de cette prison, celui qui croit Urbain mort sur un champ de bataille ; celui qui ferait croûler sur nous ces voûtes de pierre, s'il savait qu'elles abritent l'assassin de son fils.

HENRIETTE à elle-même.

Il ne le sait pas... ah !

ESPÉRANCE, indiquant la fenêtre.

Vous voyez cet angle noir, derrière le pont, sur la berge. Pontis y sera dans une heure avec des chevaux. Dans une heure aussi j'y aurai conduit La Ramée... Y serez-vous, madame, ou faudra-t-il que j'aille vous chercher jusque chez le roi ?

HENRIETTE, poursuivant une idée.

Le père d'Urbain gouverneur du Châtelet !... (A Espérance.) J'y serai.

ESPÉRANCE.

Bien ! j'entends les pas du prisonnier qu'on amène (Elle sort vivement.) A partir de ce moment, plus de haine. J'oublie tout le passé de cette femme, j'oublie et je lui rendrai la lettre qu'elle craint tant.

SCÈNE VIII.

ESPÉRANCE, LE GUICHETIER, LA RAMÉE.

LA RAMÉE, humblement.

Monsieur, pardonnez à celui qui va mourir!

ESPÉRANCE, après avoir fait un signe au Guichetier qui se retire.
Je vous pardonne et vous vivrez.

LA RAMÉE.

Tandis qu'Henriette sera heureuse avec un autre, jamais!

ESPÉRANCE.

Henriette ne vous quittera plus.

LA RAMÉE.

Grand Dieu!

ESPÉRANCE.

Elle sort d'ici, j'ai tout arrêté avec elle.

LA RAMÉE.

Elle consent?...

ESPÉRANCE.

A vous suivre.

LA RAMÉE.

Elle m'aime donc ?

ESPÉRANCE.

Du fond du cœur...

LA RAMÉE.

Mais, monsieur, c'est un dévouement sublime!

ESPÉRANCE.

C'est très-beau. Voici tout ce qu'il faut pour écrire. Vous allez remercier le roi des grâces qu'il vous fait, lui promettre soumission, obéissance, et briser les misérables instruments de vos rebellions.

LA RAMÉE.

Pour la liberté, pour la vie! pour Henriette. (Tombant à genoux.)
O le bon roi! ô monsieur, à genoux, je vous demande grâce.
On dit parfois que les anges du ciel ont pris la forme humaine pour sauver des malheureux, je le crois!

ESPÉRANCE, attendri, le relevant.

Ecrivez!

LA RAMÉE.

Oh! que vous méritez bien le bonheur que Dieu vous donne;
que vous méritez bien la fortune! la beauté! l'amour!

ESPÉRANCE.

Que dites-vous ?

LA RAMÉE, lui baisant les mains.

Rien ! rien... soyez heureux ! dussé-je vivre un siècle, il ne se passera pas un jour, il ne se passera pas une heure sans que je prie pour vous et pour la femme qui vous aime.

ESPÉRANCE, surpris.

La femme qui m'aime...

LA RAMÉE, allant à la table.

J'écris, j'écris !

ESPÉRANCE.

Tout est convenu avec monsieur de Crillon... Vous remettrez cette déclaration entre les mains du gouverneur... Les portes sont ouvertes... vous partez !... Là sur le quai... Écoutez-moi donc, là-bas, vous me verrez, vous verrez Henriette, là est la liberté, la vie... Tâchez d'y trouver le bonheur... Je pars ! vous me remercierez dehors... chaque minute en ce moment, malheureux, doit vous paraître plus longue que l'éternité ! Écrivez, écrivez ! (Il s'élançe et disparaît.)

SCÈNE IX.

LA RAMÉE, fou de joie, écrivant.

Voyons ! ne tremble, pas ma main ! ne bats pas si vite, mon cœur ! Qui donc disait qu'il y a des méchants sur la terre?... Il n'y avait que moi... Oh ! je serai bon ! je serai bon ! (Il achève.) C'est écrit... (Il signe.)

SCÈNE X.

LA RAMÉE, LE GOUVERNEUR, LE GUICHETIER, GARDES, PÉNITENTS.

LA RAMÉE, au Gouverneur, lui tendant sa déclaration.

Voici, monsieur, voici !

LE GOUVERNEUR, au Guichetier.

Qu'on ferme les portes ! qu'on double la garde ! que personne ne sorte du Châtelet, et ramenez ici sous mes yeux tous les étrangers qui s'y trouvent. (Sort le Guichetier.)

LA RAMÉE, à lui-même.

Qu'y a-t-il ?

LE GOUVERNEUR.

Vous appelez-vous bien la Ramée ?

LA RAMÉE, montrant sa déclaration.

Je l'ai signé ici.

LE GOUVERNEUR.

Êtes-vous bien l'homme qui, après la bataille d'Aumale, avez tué derrière une haie un cavalier sans défense. Répondez-vous ?

LA RAMÉE.

Monsieur, le roi m'a fait grâce, le roi ne me demande pas de comptes... Pourquoi m'interrogez-vous ?

LE GOUVERNEUR.

Le roi pardonne peut-être au rebelle, mais moi je ne pardonne pas au meurtrier.

LA RAMÉE.

De quel droit ?

LE GOUVERNEUR.

Je suis le baron du Jardin et vous avez assassiné mon fils !
La chambre s'emplit d'Archers, de Gardes.)

LA RAMÉE, après un long silence.

Oh ! le lâche qui m'a trahi !

LE GOUVERNEUR.

Voici l'heure ! (Aux Archers.) Je vous remets mon prisonnier.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ESPÉRANCE, fendant la foule, puis HENRIETTE,
ensuite PONTIS, ramenés par les archers.

ESPÉRANCE.

Eh bien ! quel est ce tumulte, pourquoi nous repousse-t-on ! qu'y a-t-il ?

LA RAMÉE.

Tu le demandes, toi qui m'as dénoncé à ce vieillard pour tromper la clémence royale. Mais sois maudit et que mon sang retombe sur ta tête !

ESPÉRANCE.

Moi, malheureux ?

LA RAMÉE. (Il aperçoit, pâle, tremblante, Henriette, se cachant derrière les soldats. Il l'attire à lui.)

Oh ! viens, toi qui me consacrais ta vie, viens, reçois ma bénédiction dans mon dernier adieu.

ESPÉRANCE, qui comprend.

Horreur ! c'est elle qui l'a vendu.

LA RAMÉE, à Henriette, bas.

Je te confie notre vengeance... ce matin, j'ai entendu là-haut, de mon cachot, deux voix qui montaient vers le ciel, deux voix éivrées qui se juraient un éternel amour. C'était la voix de Gabrielle, c'était la voix de ce misérable... Ils s'aiment ! Tu me vengeras, n'est-ce pas ? (Sur un geste du Gouverneur, le Chef des Gardes s'approche de La Ramée.)

LA RAMÉE, serrant une dernière fois la main d'Henriette.

Adieu !

HENRIETTE, à part, avec triomphe.

Ils s'aiment !

LA RAMÉE se courbe religieusement devant le Gouverneur, et, passant devant
Espérance.

Adieu, lâche; adieu traître!

PONTIS, bas, à Espérance.

Et tu ne réponds pas! et tu ne dis pas la vérité à ce misérable!

ESPÉRANCE.

Silence! il mourrait dans le désespoir! Laisse-le m'insulter.
Qu'il meure en paix!

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE IV

HUITIÈME TABLEAU

Une maison de chasse dans la forêt de Fontainebleau.—Pavillon très-élégant.—Portes latérales.— Grande porte au fond. — A droite un escalier conduisant à l'intérieur. — A gauche large vitrail.

SCÈNE PREMIÈRE.

PONTIS, VERNETEL, CASTILLON, PLUSIEURS JEUNES GARDES, GUGLIELMO. (Ils sortent de table et boivent encore.)

PONTIS.

Vous voyez, messieurs, que pour des gens qui tombent à l'improviste dans une maison déserte, au fond des bois, à quinze lieues de Paris, nous avons déjeuné passablement!

TOUS.

Mais oui, très-bien!

PONTIS.

C'est ici une de nos maisons de chasse à nous deux Espérance. Nous en avons quatre comme celle-là!

TOUS.

Vraiment?

VERNETEL.

Eh bien! à la santé du seigneur Espérance, l'ami de notre ami!

TOUS.

C'est cela, à la santé d'Espérance!

CASTILLON.

A celle de Pontis, ami de son ami!

TOUS.

A la santé de Pontis!

PONTIS, légèrement ivre.

Attendez! attendez! puisque vous voulez porter des santés, faisons les choses comme il faut. Je propose d'abord...

VERNETEL.

Celle du roi!

PONTIS.

Cela va sans dire... Je propose...

CASTILLON.

Celle de la nouvelle duchesse de Beaufort, qui, marquise ou duchesse, est toujours la Belle Gabrielle!

TOUS.

Oui, oui, à la santé de la duchesse!

PONTIS.

Sans doute, cette santé-là me convient, mais...

VERNETEL.

Mais Pontis veut dire qu'il y a un nouvel astre à la cour, mademoiselle Henriette d'Entragues.

PONTIS.

Un astre? Allons donc!

CASTILLON.

Eh! eh! elle fait de grands progrès... Elle monte... elle finira par éclipser sa rivale.

PONTIS.

Quelle plaisanterie!

CASTILLON.

Le roi n'en est pas amoureux peut-être?

PONTIS.

Qu'est-ce que cela prouve?

CASTILLON.

Cela prouve... qu'il est amoureux. (On rit.)

PONTIS.

Jamais!

CASTILLON.

Et pourquoi?

PONTIS.

Parce que je ne veux pas.

TOUS.

Ah! ah! ah! Pontis qui ne veut pas.

CASTILLON.

Cependant, Pontis, mademoiselle d'Entragues, ma parente, ne manque ni de beauté, ni d'esprit, ni de vertu.

PONTIS, riant et s'asseyant.

De vertu!... Si c'est à sa vertu que le roi en veut, qu'il s'adresse à moi, je lui en donnerai des nouvelles! (On rit.)

CASTILLON, se fâchant.

Pontis, il faut prouver!...

PONTIS

Comme tu voudras!

CASTILLON:

Explique-toi.

PONTIS.

Très-bien! (Ils courent à leurs épées.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, ESPÉRANCE.

ESPÉRANCE, qui écoute depuis longtemps.

Ah! messieurs, si vous ne respectez pas les dames, respectez au moins ma maison!

PONTIS.

Espérance!

TOUS, s'inclinant.

Monsieur!...

ESPÉRANCE, à part.

Il est temps d'en finir.

PONTIS.

Ce n'est rien, vois-tu, ce n'est rien, nous déjeunions avant la chasse, et en déjeunant...

ESPÉRANCE.

On boit... A Dieu ne plaise, messieurs, que je trouble vos plaisirs... Votre repas se prolonge-t-il?

PONTIS.

C'était fini, nous partions.

TOUS.

Oui, nous partions.

ESPÉRANCE.

Vous aurez beau temps... Que je ne vous retienne pas. (A Pontis.) J'ai à te parler, Pontis.

PONTIS.

Ah!... Eh bien! allez devant, camarades.

ESPÉRANCE.

Bonne chasse... Au revoir, messieurs. (Les amis de Pontis sortent.)

SCÈNE III.

ESPÉRANCE, PONTIS.

PONTIS, à part.

On dirait qu'il boude!... (Haut.) Que me veux-tu?

ESPÉRANCE.

Un seul mot... Tu m'as demandé ma maison de Paris...

PONTIS.

Et tu me l'as prêtée, merci... Est-ce que cela te gêne?

ESPÉRANCE.

Pas du tout... C'était pour y recevoir une femme, n'est-ce pas?

PONTIS.

Oui.

ESPÉRANCE.

Quelle femme ?

PONTIS.

Charmante, je te conterai cela quelque jour. (Fausse sortie.)

ESPÉRANCE, le retenant.

Nous n'aurons jamais une plus belle occasion, parle.

PONTIS.

Mon ami, c'est une indienne, une indienne qui s'est enfuie des bords du Gange.

ESPÉRANCE.

Pourquoi faire ?

PONTIS, mystérieusement.

Entre nous, je crois qu'on voulait la forcer à se brûler sur le tombeau de son mari.

ESPÉRANCE.

Vraiment ! Est-ce qu'elle parle français ?

PONTIS.

Pas un mot.

ESPÉRANCE.

Ah ! tu parles indien, alors ?

PONTIS.

Moi, par exemple !

ESPÉRANCE.

Comment faites-vous pour vous comprendre ?

PONTIS.

Oh ! c'est très-facile. Pour dire : O bonheur ! vous m'aimez, on fait... (il exprime la phrase par une pantomime bouffonne.)

ESPÉRANCE, l'arrêtant.

Oui, oui.

PONTIS.

Tous les sentiments, mon cher, toutes les idées les plus compliquées se traduisent par la pantomime... Tiens, un exemple. Elle est jalouse.

ESPÉRANCE.

Ah !

PONTIS.

Oui. Toutes les Indiennes sont un peu comme cela. Eh bien ! hier soir... j'avoue que je voulais l'embrasser...

ESPÉRANCE.

Va, va.

PONTIS.

Elle se défendait comme un petit lion, et m'égratignait la

poitrine. Tout à coup, elle aperçoit là, sous mon pourpoint, la boîte d'or du reliquaire... Tu sais?...

ESPÉRANCE, sérieux.

Je sais.

PONTIS.

Qu'est-ce que cela? dit-elle, par gestes... Un portrait? un souvenir de femme? il me le faut!

ESPÉRANCE.

Ah!

PONTIS.

Et en disant cela, crac! elle s'en empare...

ESPÉRANCE, vivement.

Elle s'en empare!

PONTIS.

Oh! mais un moment. Bataille!... Je reprends l'objet... elle lutte... le sang coule de mes doigts.

ESPÉRANCE.

Et à qui est restée la victoire?

PONTIS.

C'est sans doute pour plaisanter, hein? que tu me demandes cela?

ESPÉRANCE.

Mais non, je ne plaisante pas!

PONTIS.

Ma chère Ayoubani, lui ai-je dit... elle s'appelle Ayoubani... si vous, toucher encore à ceci, moi taper sur les petites griffes à vous... J'ai tapé, et le reliquaire est revenu là!

ESPÉRANCE, froidement.

Pontis, rends-le-moi.

PONTIS.

Plaît-il?

ESPÉRANCE.

Rends-moi ce billet, te dis-je... Il n'est plus en sûreté dans tes mains...

PONTIS.

Tu te défies de moi?

ESPÉRANCE.

Parfaitement. L'homme qui appartient tantôt à une femme, tantôt à une bouteille, ne s'appartient plus à lui-même.

PONTIS.

Tu m'offenses!

ESPÉRANCE.

Je t'avertis. Tout à l'heure, ici, tu révélais, dans l'ivresse, un secret qui n'est pas le tien. Tu dénonçais le passé de mademoiselle d'Enragues à des gens qui se vanteront à elle de l'avoir défendue contre toi.

PONTIS.

Espérance!

ESPÉRANCE.

Et hier, aux bras d'une femme qui est indienne comme je suis indien, aux bras d'un espion envoyé par mes ennemis pour te reprendre cette lettre, ivre encore d'amour ou de vin, tu as failli te la laisser prendre... Tu te la laisseras prendre demain... Rends-la-moi!

PONTIS.

Tu m'insultes tout à fait!

ESPÉRANCE.

Je ne t'insulte pas! S'il ne s'agissait que de moi, je me sacrifierais plutôt que de t'affliger, mais je défends des intérêts si chers, que toute faiblesse de ma part serait un crime. Voyons, Pontis, rends-moi ce reliquaire! (Entre Guglielmo.)

PONTIS.

Vous le voulez?

ESPÉRANCE.

Donne!

PONTIS.

Songez que s'il sort une fois de mes mains, vous m'aurez fait une telle injure qu'entre nous toute amitié sera impossible.

ESPÉRANCE.

Tu es fou!

PONTIS.

Vous voulez dire que je suis ivre...

ESPÉRANCE.

Trop de fois déjà je t'ai reproché de l'être.

PONTIS, furieux.

Et moi je vous reproche d'être un orgueilleux et un ingrat; vous m'avez accusé de trahison tout à l'heure, je vous somme de me faire raison! (Il tire son épée.)

ESPÉRANCE.

Il ne vous manquait plus que de me provoquer comme un pilier de coupe-gorge. Allons! frappez! étendez-moi sur la place pour me prouver que vous êtes un fidèle ami.

PONTIS, dégrisé, honteux, jette son épée, puis il fouille sa poitrine avec rage et y prend le reliquaire.

Monsieur, voici ce que vous me demandez. (Il le donne.) C'est fini entre nous. Adieu!

ESPÉRANCE.

Pontis!

PONTIS, tremblant, ému.

Vous vous êtes défié de moi, de moi qui vous aimais! vous ne me reverrez plus... adieu! (Il s'enfuit par la porte du fond.)

SCÈNE IV.

ESPÉRANCE, GUGLIELMO.

ESPÉRANCE, ramassant l'épée.

Pauvre ami!... oh! je guérirai cette blessure... mais céder aujourd'hui, c'eût été tenter Dieu qui m'a sauvé miraculeusement de l'Indienne et des Entragues. (A Guglielmo.) Cette Indienne, c'était bien Léonora, n'est-ce pas, tu l'as reconnue?

GUGLIELMO.

Oui, monseigneur, c'était elle!

ESPÉRANCE, à part.

Mystérieuse figure! Je sens qu'elle ne me hait pas et je la trouve toujours avec mes ennemis. (Haut.) Ai-je été suivi hier?

GUGLIELMO.

Comme à l'ordinaire.

ESPÉRANCE.

Par qui?

GUGLIELMO.

Par Concino, le fiancé de la Florentine.

ESPÉRANCE.

Ah!... et ce matin, en venant ici, n'y avait-il pas encore un homme derrière moi?...

GUGLIELMO, embarrassé.

Peut-être bien, monseigneur.

ESPÉRANCE.

Si c'est toujours Concino, je ne lui donne pas un mois pour être changé en squelette. (A lui-même.) Comme j'ai rendez-vous avec Gabrielle aux bains de Diane, à l'autre bout de la forêt, dans deux heures seulement, j'ai le temps de dépister vingt espions. (Haut.) As-tu un bon cheval ici.

GUGLIELMO.

Neptune.

ESPÉRANCE.

Je suis tranquille.— Va explorer avec soin les environs, bon Guglielmo... et selle Neptune toi-même, va!

GUGLIELMO.

Monseigneur va sortir seul?...

ESPÉRANCE.

Pardieu!

GUGLIELMO.

Oserai-je dire que c'est imprudent, que tôt ou tard il pourrait arriver malheur?

ESPÉRANCE.

Sois tranquille. Toutes ces petites intrigues sont des caprices éclos et fanés dans les vingt-quatre heures. Cela me divertit et n'a d'importance pour personne. — Je t'attends, va, va.

GUGLIELMO.

Oui, monseigneur. (A lui-même.) J'ai bien fait de prévenir monsieur de Crillon. (Il sort par la petite porte de gauche.)

SCÈNE V.

ESPÉRANCE, seul.

Depuis six mois, la guerre que me font ces misérables a été pour moi sans dangers. — Ils tendaient chaque soir leur piège pour y prendre des amants heureux ; moi, heureux d'un sourire, d'un regard, j'étais bien tranquille, j'allais le front haut. Nos ennemis me faisaient pitié. Mais aujourd'hui, Gabrielle m'a appelé. Elle m'attend ! Elle a compté peut-être ces longues heures perdues dans notre vie, et tant de souffrances muettes qu'une minute suffirait à payer. Elle m'attend ! O mon Dieu, fais qu'à partir de ce soir, mon cœur connaisse la crainte, fais que demain je tremble en étouffant un secret dans mon sein !

SCÈNE VI.

ESPÉRANCE, GABRIELLE.

GABRIELLE, à la porte du fond.

Espérance !

ESPÉRANCE.

Vous, mon âme, ma vie !

GABRIELLE.

Le roi m'a fait dire d'attendre chez moi, aujourd'hui, une visite importante, et comme je n'aurais pas eu le temps d'aller aux bains de Diane, comme je ne vous aurais pas vu, j'accours ici par le chemin que vous auriez suivi.

ESPÉRANCE.

Chère Gabrielle ! Que de bontés ! Mais êtes-vous seule ?

GABRIELLE.

Oui.

ESPÉRANCE.

Pour plus de sûreté, fermons !... (Il ferme les portes.) Oh ! vous changez cette mesure en un paradis ! (Gabrielle, absorbée, baisse la tête.) Qu'avez-vous ? Ce n'est pas là une émotion de joie... ou dirait que vous avez pleuré !

GABRIELLE.

Mais...

ESPÉRANCE.

Vous pleurez encore ! Oh, moi qui venais le sourire aux lèvres un chant joyeux dans le cœur... Vous pleurez !

GABRIELLE.

Ce sont des larmes de faiblesse... je suis lâche, je suis felle car j'apporte une bonne nouvelle, mon Espérance aimé.

ESPÉRANCE.

Une bonne nouvelle !

GABRIELLE.

Je vais être libre, je vais être toute à vous ?

ESPÉRANCE, transporté.

Dites-vous une chose vraie ? une chose possible ! (il la regarde. Il s'assombrit.) Insensé que je suis de me prendre à des paroles que dément ce visage désespéré !... Ah ! Gabrielle, rassurez-moi bien vite ! Il n'est pas de malheur que je ne redoute à la place de cette bonne nouvelle que vous m'annoncez en sanglotant.

GABRIELLE.

Cette liberté bienheureuse me coûtera peut-être quelques sacrifices... quelque effort... C'est un grand événement, Espérance, j'en suis encore un peu troublée. Mais soyez indulgent, écoutez-moi.

ESPÉRANCE.

Oh ! j'écoute !

GABRIELLE.

Hier au soir, le roi est venu chez moi, je ne l'attendais pas... Il était seul, recueilli... je fus troublée à sa vue. J'ai toujours une conscience qui murmure et je connais la rage de mes ennemis. Le roi me pria de le suivre dans les parterres. Mon cœur battait violemment, je l'avoue... (Elle se lève.) « Gabrielle, me » dit-il, je vous ai causé souvent du chagrin, vous ne m'avez » donné que joies et consolations ; patiente quand je vous offensaient, quand d'autres vous offensaient aussi ; vous méritiez de ne plus souffrir ni par moi, ni par les autres. Je » veux vous mettre au-dessus de toute inimitié, au-dessus » même de mes caprices et de mes erreurs... Vous allez devenir ma femme !... » (Espérance pâlit et fait un mouvement.) Oh ! vous frissonnez !

ESPÉRANCE.

Non, non... j'admire. Seulement si c'est là cette liberté que vous m'annoncez tout à l'heure...

GABRIELLE.

Oh ! mon ami, vous devinez bien que je n'ai pas accepté un honneur que je ne mérite pas ; car cette générosité du roi n'a pu réchauffer mon cœur, car je n'ai pour lui que de l'amitié, tandis que mon amour est tout à vous !

ESPÉRANCE.

Permettez... le roi ne cherchait-il pas à vous éprouver? Pour qu'il se marie, il faut que son divorce soit accepté à Rome.

GABRIELLE.

Il attendait, m'a-t-il dit, la réponse du Saint-Père. Ah! mais ce sera un refus. D'ailleurs, je n'ai pas consenti, vous non plus, je suppose.

ESPÉRANCE.

Bonne Gabrielle!... je devrais être joyeux et triomphant, n'est-ce pas, car vous faites là un immense sacrifice, mais je ne veux pas l'accepter.

GABRIELLE.

Vous voulez que j'épouse le roi?

ESPÉRANCE.

Oui.

GABRIELLE.

C'est notre séparation éternelle!

ESPÉRANCE.

Oui.

GABRIELLE.

Fière de rester innocente et pure, la maîtresse du roi a pu jeter les yeux sur un homme digne d'être aimé. Elle a pu permettre à cet amour d'envahir toute sa pensée, toute sa vie. — Mais la femme du roi! mais la reine! Oh! Espérance! la reine ne pourrait plus aimer, même dans l'ombre la plus profonde de son cœur!

ESPÉRANCE.

C'est vrai!

GABRIELLE.

Voilà bien pourquoi je ne veux pas d'une couronne, et pourquoi tout à l'heure je vous annonçais ma liberté.

ESPÉRANCE.

Il faut être reine, madame, votre honneur en dépend, le mien aussi! Votre fils l'exige, lui qui un jour pourrait vous demander compte du rang que lui ferait perdre votre fausse générosité. Priverez-vous ce fils d'un si illustre père! Oh! vous ne savez pas ce que souffrent les enfants qui ne trouvent pas l'honneur dans leur berceau. Je le sais, moi! Ma mère, du fond de son tombeau, me jette en vain des trésors. J'aimerais mieux un seul de ses sourires. Son baiser ne m'a pas béni, voilà pourquoi rien ne me réussira jamais en ce monde.

GABRIELLE.

Espérance!

ESPÉRANCE.

Si j'acceptais votre sacrifice, si je vous condamçais à vivre

humiliée, ensevelie, quand Dieu ne vous a créée si belle et si parfaite que pour vous asseoir sur un trône, oh ! je ne serais plus l'homme que vous avez aimé, je tomberais au-dessous de moi-même, et dans la retraite avilie où j'oserais cacher cette reine, je mourrais de honte, comme un larron meurt de faim sur les bijoux d'une couronne volée. — Soyez reine, Gabrielle, et ne repoussez pas mon souvenir, car c'est moi qui vous aurai conduite à ce trône. C'est moi qui vous aurai conservé votre fils, et chaque fois que vous verrez cet enfant embrasser son père, vous serez fière de m'avoir aimé, vous aurez le droit de me regretter et de m'aimer toujours.

GABRIELLE.

Espérance ! oh ! si j'eusse été meilleure pour vous, plus courageuse, moins égoïste, si j'eusse, en me donnant à vous, consacré entre nous un lien éternel, vous ne me diriez pas aujourd'hui : Séparons-nous !.. C'est impossible, Espérance, vous m'accuseriez, vous me maudiriez, vous ne m'aimeriez plus. Pas de respect, pas de trône, pas d'honneur s'il le faut, mais votre amour ! votre amour !

ESPÉRANCE.

Gabrielle ! tant que mon cœur battra ! tant que mes yeux verront la lumière, je vous aimerai. Cet amour est ma vie. C'est mon sang, c'est mon âme. Mais je vous le demande à mains jointes, séparons-nous. (Un cri traverse l'espace.)

GABRIELLE.

Ecoutez !

ESPÉRANCE.

Un cri !

GABRIELLE.

La voix de Gratiennette !

ESPÉRANCE.

Oh ! mon Dieu !

(Il y va courir. Grand bruit à la porte de gauche. Il s'élanche sur l'épée qu'il a ramassée.)

GABRIELLE, l'arrêtant.

Je vous en supplie. (La porte craque et cède avec fracas.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CRILLON, se précipitant dans la maison.

CRILLON.

Êtes-vous aveuglés, malheureux ! n'entendez-vous pas ? on vient vous surprendre ! Oh ! ces portes fermées, ouvrez ! ouvrez donc ! éventrez donc ces murailles. (Espérance court ouvrir la porte du fond. Crillon lui-même arrache plutôt qu'il n'ouvre une fenêtre.) Madame, décachetez ce paquet. (A Espérance.) Vous là-haut ! s'il en est

temps encore! (A Gabrielle qui est restée immobile de terreur.) Mais asseyez-vous donc, madame, lisez donc! (Il lui remet les dépêches ouvertes dans la main. Lui-même se découvre précipitamment et se place debout devant elle, le dos tourné à la grande porte.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ROSNY, HENRIETTE, par le fond, ZAMET, COURTISANS.
par une porte latérale.

HENRIETTE, à Rosny.

Monsieur, j'affirme que madame la duchesse est entrée ici!

ZAMET, à part. A la porte à gauche.

Les portes ouvertes, mauvais signe!

HENRIETTE, désignant Gabrielle à Rosny.

Tenez la voici, en agréable compagnie, je pense.

CRILLON, froidement, se retournant.

Merci!

HENRIETTE.

Monsieur de Crillon!

ROSNY.

Monsieur de Crillon, ici! (A Zamet.) Est-ce là ce que vous disiez?

HENRIETTE, à part.

On m'a trahie?

GABRIELLE.

Voilà une brusque visite, messieurs!

ROSNY.

Celle de monsieur le chevalier a été plus mystérieuse?...

CRILLON, allant à lui.

Moi, je viens de la part du roi, et vous?

ROSNY.

De la part du roi?

ZAMET et HENRIETTE, à part.

De la part du roi!...

CRILLON.

Sans doute. Sa Majesté m'ordonne d'entretenir madame d'une affaire importante, secrète... Madame prétexte une promenade, je choisis pour lieu de rendez-vous ce pavillon isolé, désert, que je croyais à l'abri de toute indiscretion.

ROSNY.

Vous aviez rendez-vous avec madame?...

CRILLON.

Ne le voyez-vous pas? Et vous fondez sur nous comme un escadron qui charge! Si c'est ainsi qu'on respecte les secrets du roi...

HENRIETTE, à part.

Les secrets du roi!

ROSNY.

J'ignorais que le roi eût des secrets pour son serviteur.

CRILLON.

Il sait votre répugnance à le servir près de certaines personnes, et ce n'est pas vous qu'il pouvait choisir pour apporter à madame la duchesse la dépêche que j'ai remise entre ses mains.

ROSNY, apercevant le sceau.

La réponse de Rome!... un consentement peut-être?

CRILLON.

C'est possible. (Il s'incline, revient se placer à la droite de Gabrielle.)

HENRIETTE, attérée.

Un consentement!

ROSNY, à la Duchesse.

Madame, excusez-moi... Je venais ici croyant rendre service à mon maître... On m'a trompé. (Regardant Zamet.) Mais ceux qui ont fait de moi un curieux ridicule, ceux-là pourront bien s'en repentir!...

ZAMET, à part.

Me voilà bien!

HENRIETTE, qui est accourue près de Zamet.

Expliquez donc la vérité.

ZAMET.

Un démenti au brave Crillon!

CRILLON, bas, à la Duchesse.

Ne restez pas ici. (Haut.) Madame, mon message est rempli, je n'ai plus qu'à prendre congé de vous.

GABRIELLE.

Merci!... (A Rosny, qui s'incline devant elle, et qui se dirige vers la porte.) Veuillez m'attendre, monsieur de Rosny, peut-être aurons-nous à causer en route.

ROSNY.

J'en ai hâte, madame!

ZAMET, à Henriette.

Nous sommes battus!

HENRIETTE.

La victoire d'aujourd'hui leur coûtera cher!

GABRIELLE.

Oh! Espérance! Espérance! (Tous sortent.)

SCÈNE IX.

CRILLON, ESPÉRANCE.

ESPÉRANCE, abattu, paraît au haut de l'escalier, Crillon marche à grands pas.
Ah! monsieur!

CRILLON.

Je vois que vous comprenez!... Depuis longtemps je veillais. J'ai pu vous sauver aujourd'hui par miracle, mais une autre fois le mal serait sans remède. Qu'avez-vous décidé?

ESPÉRANCE.

Avant votre arrivée, j'avais dit à la duchesse un éternel adieu!

CRILLON.

Bien!... Mais tiendrez-vous cette belle résolution? La tiendra-t-elle?

ESPÉRANCE.

Ne l'accusez pas, au moins! Elle! la plus généreuse, la plus pure des femmes... Oh! monsieur, si vous la soupçonniez, je me tuerais!

CRILLON.

Je connais son âme et la vôtre, voilà pourquoi je trouve le danger si terrible! Cette femme, mon enfant, elle est au roi!... Je ne puis être pour vous contre mon maître! Il m'a ouvert son cœur... C'est moi qui l'ai encouragé à épouser la duchesse... Je vous torture, mais il le faut! Du courage! tout n'est pas perdu pour vos vingt ans, pour cette vivace jeunesse. La vie recommencera pour vous!

ESPÉRANCE.

Oh! monsieur, faites-moi du moins cette grâce de croire que je ne me consolerais jamais! Non! non! l'on ne retrouve pas un pareil amour. (Vaincu par la douleur.) Vous voulez bien, n'est-ce pas, que ce misérable cœur éclate enfin devant vous? Me voilà frappé dans ma vie... Seigneur! je n'ai plus de force, je sens que l'âme m'échappe! Il y a si longtemps que je vivais par cette fibre qui vient de se rompre! Je l'aimais déjà quand je suis parti!... Ne me consolez pas, c'est inutile. Comment aurais-je du chagrin? Où trouverais-je une larme?... je suis mort!

CRILLON, attendri.

Enfant!... Eh bien! cher enfant, il faut quitter Paris, le temps presse!

ESPÉRANCE.

Et je n'avais plus que vous, et je vous perdrai!

CRILLON.

Jamais vous n'aurez été plus près de moi... Je partirai avec vous.

ESPÉRANCE.

Vous, monsieur ?

CRILLON.

Je vieillis... La paix est faite... Le roi n'a plus besoin de moi dans la prospérité!... M'acceptez-vous pour compagnon ?

ESPÉRANCE, surpris.

Mais, seigneur, les plus illustres destinées vous attendent, vous n'êtes pas à la moitié de votre carrière d'honneurs... d'où vient que vous me feriez un pareil sacrifice ! qu'ai-je donc fait pour que vous m'honoriez d'une si précieuse amitié ?

CRILLON, après un silence.

Connaissez-vous mieux, Espérance, les yeux se réjouissent de vous voir. Les âmes s'épanouissent au contact de votre âme. Rappelez-vous ce qu'écrivait votre mère : vous êtes beau, vous êtes noble, tout le monde vous aimera. Tenez, il faut m'aimer beaucoup, mon enfant, puisque vous n'avez plus que moi au monde. Oh ! si je ne suffisais pas à vous consoler plus tard, si mon amitié n'était pas tout pour vous... vous seriez ingrat!... Mais, non, non, embrassez-moi, Espérance, mon cœur se fond quand je vous tiens dans mes bras !

ESPÉRANCE.

Merci ! merci !

CRILLON, se remettant.

Ce soir, je vais à Fontainebleau, j'annoncerai mon absence au roi... nous partirons demain matin.

ESPÉRANCE.

Oui, monsieur.

CRILLON.

Pas de faiblesse ! pas de faute!...

ESPÉRANCE.

Je lui ai dit adieu !

CRILLON.

A la bonne heure !

SCÈNE X

LES MÊMES, GUGLIELMO.

GUGLIELMO.

Ah ! monseigneur... je vous l'avais bien dit.

ESPÉRANCE.

Quoi donc, Guglielmo?...

GUGLIELMO.

Ce ne pouvait être dans de bonnes intentions que ces cava-

liers m'ont empêché de rentrer ici vous avertir. Ils en ont fait autant à la pauvre Gratienne, qui a eu grand peur, ainsi qu'elle va vous le dire.

CRILLON.

Gratienne ! Elle est donc là?...

GUGLIELMO.

Oui, monsieur le chevalier.

ESPÉRANCE.

Gratienne !

CRILLON.

Envoyée par sa maîtresse, sans doute. (Mouvement d'Espérance.)
Vous gêné-je déjà, Espérance ?...

ESPÉRANCE.

Fais-la entrer, Guglielmo.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, GUGLIELMO, GRATIENNE.

GRATIENNE, apercevant Crillon.

Ah! monsieur, vous n'êtes pas seul ?

ESPÉRANCE.

Si, Gratienne, tout seul, parle.

GRATIENNE.

Monsieur, madame la duchesse vous prie de ne point partir sans l'avoir vue.

ESPÉRANCE.

Ah! elle sait donc que je pars. (Crillon regarde Espérance.)

GRATIENNE.

Madame le devine. Mais elle veut vous voir avant. Elle passera cette soirée chez elle. Je vous attendrai à la petite porte de la cour ovale, entre neuf et dix heures. — Oh! monsieur, il y a d'affreuses nouvelles!

ESPÉRANCE.

Gratienne, retiens bien ce que je vais te dire. Tu le répéteras fidèlement à ta maîtresse.

GRATIENNE.

Oh! oui, monsieur.

ESPÉRANCE.

Et quoi que je fasse, Gabrielle doit se dire : il l'a fait par amour pour moi.

GRATIENNE.

Que ferez-vous donc? ne viendrez-vous point?

ESPÉRANCE.

J'irai!... Attends, bonne Gratienne, tu te marieras quelque jour. J'ai là ton présent de noces. (Il ôte de son cou un collier.)

GRATIENNE.

Ces émeraudes? Je n'oserai jamais porter un si riche collier.

ESPÉRANCE.

Ce sont mes couleurs, garde-les en souvenir de moi. (Il l'embrasse.)

GRATIENNE.

Monsieur, est-ce bien vrai que vous viendrez? ne trompez pas madame la duchesse!

ESPÉRANCE.

J'irai!... Va! va!... Conduis-la, Guglielmo, jusqu'à l'entrée de la forêt. (Il la conduit à la porte de gauche.)

SCÈNE XII.

ESPÉRANCE, CRILLON.

CRILLON.

Et vous irez? vous l'avez dit.

ESPÉRANCE.

Vous ne connaissez pas Gabrielle, monsieur; si j'eusse refusé, elle eût été capable de venir me chercher ici, tandis qu'elle m'attendra sans défiance.

CRILLON.

Ainsi, j'ai toujours votre parole?

ESPÉRANCE.

Ce n'est pas demain que je partirai, c'est ce soir, je vous précéderai.

CRILLON.

Votre main!

ESPÉRANCE.

La voilà. Etes-vous content de moi? Cela m'a fait beaucoup souffrir. Où irai-je vous attendre?...

CRILLON.

A Orléans. Adieu! (Il l'embrasse et sort. Revenant.) A demain!

ESPÉRANCE.

A demain! (Crillon sort.)

SCÈNE XIII.

ESPÉRANCE, seul.

Au moment où Gabrielle croira me voir entrer chez elle, j'aurai mis entre nous deux un espace infranchissable. Moi parti, elle n'a plus rien à craindre. Elle est forte.... Elle est sauvée. Partons!

SCÈNE XIV.

ESPÉRANCE, LÉONORA.

LÉONORA, debout sur le seuil de la porte du fond.

Speranza! me reconnaissez-vous?

ESPÉRANCE.

Léonora!

LÉONORA.

Je viens vous payer une dette sacrée. Tout à l'heure vos ennemis triomphaient, vous alliez être surpris avec la duchesse. J'ai fait échouer leur complot.

ESPÉRANCE.

Vous?

LÉONORA.

J'ai laissé le temps à M. de Crillon d'arriver jusqu'à vous. J'avais cent épées pour l'arrêter, une minute suffisait pour vous perdre; vous souriez, patience!

ESPÉRANCE.

Voyons!

LÉONORA, venant désigner la porte de gauche.

A l'instant, par cette porte, Gratienne sort d'ici, elle vous apportait un rendez-vous de sa maîtresse.

ESPÉRANCE.

Léonora!

LÉONORA.

Avez-vous accepté? Si vous avez accepté, vous êtes perdu!

ESPÉRANCE.

Vous qui êtes devineresse.... devinez.

LÉONORA.

Une raillerie, pour un service: prenez garde! Vos ennemis réduits au désespoir n'ont plus rien à ménager. Il leur faut le succès à tout prix. Ils le tiennent! — N'allez pas chez la duchesse!

ESPÉRANCE.

J'écouterais Léonora, si je ne connaissais les pièges de l'Indienne Ayoubani.

LÉONORA.

Ne va pas chez la duchesse, je t'en supplie, je t'en conjure. Pars, chaque minute que tu passes ici t'enlève une année d'existence.

ESPÉRANCE.

Et que me fera-t-on, je vous prie?

LÉONORA.

Spéranza, certains oiseaux brillants, téméraires, suspendent leur nid au plus beau roseau des fleuves. Un jour l'orage s'allume, les eaux bouillonnent, le roseau déraciné roule englouti. Pars, Espérance! pars, sans regarder en arrière. Je ne puis t'en dire davantage... Je donnerais la moitié de mon sang pour te sauver.

ESPÉRANCE.

Ce roseau menacé, c'est la duchesse, n'est-ce pas?

LÉONORA.

La duchesse qui est condamnée! la duchesse qui est perdue! Rien au monde ne pourrait la sauver, rien! Je ne le peux plus, je ne le veux plus moi-même!

ESPÉRANCE, avec une ironie amère.

Je le pourrais donc, moi, puisque vous voulez m'éloigner?...

LÉONORA.

Oh! malheureux! assez! j'en ai trop dit, peut-être. Ton oreille est sourde, ton cœur est fermé! fais ce que tu voudras, cours où ta destinée t'entraîne! Seulement, à l'heure fatale, rappelle-toi tout ce que je t'ai dit : tombe et ne m'accuse pas. Adieu! (Elle s'enfuit.)

ESPÉRANCE.

Ou je puis sauver Gabrielle, et alors pourquoi hésiterais-je! ou elle est bien perdue! et j'ai encore le temps d'aller mourir à ses pieds. (Il roule son manteau sur son bras, prend son chapeau et sort.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE V

NEUVIÈME TABLEAU

Le salon d'Hercule à Fontainebleau. — Grande salle précédant les appartements de Gabrielle. — Au deuxième plan à gauche, vaste cheminée avec un feu d'hiver. — Portes à droite, à gauche et au fond. — Au fond, immense galerie.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI, CRILLON, ROSNY, ZAMET, PONTIS, COURTISANS, GARDES, PAGES, HENRIETTE, DAMES. (Le Roi est seul assis, pensif devant la cheminée.)

HENRIETTE, à elle-même.

Léonora n'arrive pas !

ZAMET, à Rosny.

Monsieur, ne trouvez-vous pas le roi un peu triste ?

ROSNY.

A la veille de se marier, ce n'est pas surprenant.

ZAMET.

Ah ! monsieur, ce n'est pas là le mariage que nous rêvions.

ROSNY.

Votre duché est loin.

ZAMET, à part.

Pas si loin que tu penses.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LÉONORA.

LÉONORA, se glissant près d'Henriette.

Me voici !

HENRIETTE.

Viendra-t-il ?

LÉONORA.

Il vient.

HENRIETTE.

J'en étais bien sûre... je le connais !

LÉONORA.

Votre avis anonyme, il est temps de l'envoyer au roi.

HENRIETTE, lui montrant le Roi de plus en plus sombre.

C'est fait. Regarde!

LÉONORA.

Il ne peut soupçonner d'où part la dénonciation?

HENRIETTE.

Impossible. Voici ma phrase : « Certaine dame que vous croyez » seule, attend cette nuit de la compagnie. »

(Tandis qu'elle parle, le Roi a tiré la lettre de sa poche, il la lit, puis la froisse et la jette au feu. Il se lève enfin et arpente la galerie en silence.)

UN PAGE, au Roi.

Madame la duchesse prie Votre Majesté de l'excuser ce soir. Elle souffre, et voudrait demeurer chez elle, sauf les ordres du roi.

LE ROI, à part.

Ah ! (Haut.) Au fait, demain de bonne heure elle part pour aller faire ses dévotions à Paris. Mieux vaut qu'elle se repose ce soir. Cela te regarde un peu, Zamet, toi qui lui offres l'hospitalité. Une hospitalité royale, n'est-ce pas?

ZAMET.

Je ferai de mon mieux, sire.

LE ROI, à lui-même.

Elle reste chez elle!

HENRIETTE.

Et moi, sire, la chasse d'aujourd'hui m'a brisée... Je supplie Votre Majesté de permettre que je me retire.

LE ROI.

Vous aussi... Il est vrai que la chasse de Fontainebleau est fatigante pour les dames! Allez, mademoiselle, allez... quelque regret que nous cause votre absence. (Elle s'incline.)

HENRIETTE, bas à Léonora.

Dans deux heures, notre destin à tous sera fixé. (Elle sort par la galerie.)

LÉONORA, à part.

Pauvre Espérance! (Elle se retire par la porte de droite.)

LE ROI.

Nous n'avons pas de bonheur ce soir avec les dames, mon brave Crillon... A propos, quand nous quittes-tu pour courir les champs?

CRILLON.

Le plus tôt possible... s'il plaît à Votre Majesté... Demain!

LE ROI, avec un soupir.

Va, Crillon, va, et tâche de te divertir. Tu n'es pas roi, toi!

CRILLON.

Heureusement!

LE ROI se remet à marcher. Il aperçoit à l'extrémité, à droite, un garde qui s'est endormi sur une banquette. A Crillon.

Dis donc, voilà un de tes gardes qui ne se gêne guère.

CRILLON.

En faction, harnibieu! (Reconnaissant Pontis.) Ah! bon! bon! Ne faites pas attention, sire, c'est notre désespéré.

(Chacun regarde le dormeur, que les flambeaux et le bruit ne réveillent pas.)

LE ROI.

Pourquoi désespéré?

CRILLON.

Il m'a conté cela tout à l'heure... Une brouille avec son meilleur ami... pour des bêtises... pour des femmes... Damnés oiseaux! (Secouant Pontis.) Holà hé! (Pontis, effaré, se réveille et se dresse.)

LE ROI.

Je le connais... c'est un bon soldat.

CRILLON.

C'est votre meilleur. Un sacripant qui vaut son pesant d'or... Il veut se noyer ou se rendre ermite... Il m'a dit qu'il déserterait... Oui, déserte, tête de bois, je te ferai hacher en petits morceaux.

PONTIS, absorbé.

Cela m'est bien égal.

LE ROI.

Reste à mon service, cadet... Je te trouverai des occasions.

(Le Roi redevient pensif. — Pontis regagne sa place.)

CRILLON, bas à Pontis.

Voyons, je parlerai demain à Espérance. (Lui prenant le menton.) C'est qu'il est déjà changé, harnibieu!... Quel âne!

(Il lui frappe sur l'épaule, Pontis tombe écrasé sur son siège et se relève aussitôt.)

LE ROI, rêvant.

M'assurer par moi-même... De l'espionnage... impossible! Ne pas surveiller... qui sait? Cette Henriette... hum!... (Il secoue la tête.) Elles sont logées toutes deux sur le même degré... Du milieu de la galerie on verrait chez l'une et chez l'autre... J'ai mon moyen... (il passe, et son regard croise le regard brillant de Pontis.) Je tiens mon homme! (Haut.) Eh bien! messieurs, si nous allions jouer? J'ai idée que je gagnerai ce soir!... Passez toujours, je vous suis... (Un grand nombre de courtisans sortent de la salle. Quand il n'en reste plus à portée de la voix, à Pontis :) Viens ça, garde! Je vais te placer dans un passage à chaque extrémité duquel il y a une porte. Si un homme sort par l'une ou l'autre de ces portes, tu le suivras... sans bruit... jusqu'à ce que tu aies vu son visage...

PONTIS, sombre.

Je le verrai.

LE ROI.

Mais si on te résiste ? si on t'échappe ?

PONTIS.

Qu'on ne s'y fie pas, je suis de mauvaise humeur.

LE ROI.

Je ne me coucherai pas que tu ne m'aies fait ton rapport.
(Fausse sortie.) Ah ! tiens-toi sous ma main, j'ai à te remettre quelque chose dont tu peux avoir besoin. (A lui-même.) Ce ne peut pas être Gabrielle... (il sort par la salle voisine, il disparaît suivi de ses pages. Pontis le suit.)

SCÈNE III.

GRATIENNE, GABRIELLE, ESPÉRANCE. (A peine tout le monde a-t-il disparu, que Gratienne entre. Elle va regarder à la porte du fond — puis elle ouvre la petite porte à droite. Dix heures sonnent au loin dans Fontainebleau.)

GABRIELLE, à la porte de gauche.

Est-il arrivé ?

GRATIENNE.

Le voici.

GABRIELLE.

Ami.

ESPÉRANCE.

Madame !

GABRIELLE.

Toute la cour est au jeu du roi... Dans cette salle où nous sommes, personne ne peut venir que par la galerie, et l'on n'enlèvera pas Gratienne, ici, comme dans la forêt... Savez-vous ce qui se passe ?

ESPÉRANCE.

Vos ennemis préparent un coup décisif : me voici.

GABRIELLE.

Le coup est porté... Il s'agissait de remplacer la maîtresse du roi par une autre maîtresse... Ils ont réussi... à l'heure qu'il est, mademoiselle d'Entragues, votre ancienne amie, a entre les mains cent mille écus, et une promesse de mariage du roi.

ESPÉRANCE.

Une promesse.

GABRIELLE.

Oui, au moment où le roi me donnait sa parole, il donnait sa signature à cette femme. Et moi, je vous sacrifiais, je déchirais mon cœur.

ESPÉRANCE.

Cette promesse, je n'ai qu'un mot à dire, un geste à faire, elle est anéantie.

GABRIELLE.

Supposez-vous que je tienne encore à ce que peut réclamer mademoiselle d'Entragues? On dirait vraiment que vous cherchez à me consoler! Moi, contester ou combattre les droits d'une pareille rivale! Allons! Espérance, ne nous souillons pas l'esprit et les lèvres à parler de ces fangeuses intrigues; parlons de nous, de nos serments fidèles, de nos épreuves si bravement subies, reposons-nous de ces trafics infâmes en serrant nos mains loyales. Car je suis bien libre, Espérance, osez dire que je ne le suis pas!

ESPÉRANCE.

Oh! prenez garde à la colère, prenez garde à l'indignation. Le roi méprisera demain sa nouvelle maîtresse, il tombera demain à vos pieds.

GABRIELLE.

Tu ne sais rien, malheureux! Demain, dis-tu, je serai la femme du roi, je serai reine? Eh bien! demain, la femme du roi descendra chez Zamet le Florentin, la reine soupera chez ce serviteur fidèle. Un de ces festins splendides... un festin d'Italie... où le poison est sous les fleurs! Demain, à l'heure qu'il est, Gabrielle, ta Gabrielle, Espérance, sera un cadavre sur lequel Florence veut faire monter la véritable reine Marie de Médicis. — Tu comprends, maintenant?

ESPÉRANCE, à part.

Oh! Léonora!

GABRIELLE.

Il est vrai que ce ne sera peut-être pas précisément demain. Mais enfin, c'est demain que vous partez, Espérance, et je voulais vous dire un dernier adieu.

ESPÉRANCE, épouvanté.

Je ne vis plus de vous savoir ici.

GABRIELLE.

Et moi, depuis que j'ai découvert l'horrible trame, je n'ouvre plus les yeux... je ne respire plus... La mort est toujours là, je la devine, je la sens!... Tiens! je brûle, n'est-ce pas, mes lèvres sont arides, eh bien! je n'approcherais pas une goutte d'eau de mes lèvres... c'est peut-être aujourd'hui qu'ils veulent me tuer!

ESPÉRANCE.

Assez! Quand partons-nous?

GABRIELLE.

J'ai fondé une abbaye à Maulevrier, je m'y retire avec mon fils... Demain, aux portes de Paris, de Paris où m'attend Zamet et où je n'entrerai pas, faites-moi préparer des chevaux, Espérance.

ESPÉRANCE.

Bien!

GABRIELLE.

Je courrai toute la nuit, au point du jour je serai en sûreté.

ESPÉRANCE, timidement.

Et moi ?

GABRIELLE.

Vous, Espérance, vous m'attendrez un an... vous réfléchirez... dans un an, si vous m'aimez encore et si vous me jugez digne de cet honneur, venez chercher votre femme.

ESPÉRANCE, se jette à ses pieds, elle le relève.

GRATIENNE.

On a marché dans la galerie.

GABRIELLE.

Le roi quitte le jeu peut-être, je vais à sa rencontre.

ESPÉRANCE.

Je pars.

GABRIELLE, l'arrêtant.

Encore...

GRATIENNE.

Laissez-le partir, madame, s'il venait à rencontrer quelqu'un, si on le voyait...

GABRIELLE, lui tendant les bras.

Tu ne m'as pas dit si tu m'aimes !

ESPÉRANCE, à Gabrielle.

Faut-il répondre ? (il revient, l'embrasse avec transport.)

GRATIENNE.

Par grâce, monsieur, partez, partez ! (Elle les sépare.)

GABRIELLE, à la porte du fond.

Adieu!...

ESPÉRANCE.

Adieu!... (il part. Gratiennne le conduit par les appartements de Gabrielle.)

DIXIÈME TABLEAU

La cour de l'Orangerie à Fontainebleau. — Au fond, le château et ses jardins dans la brume d'une nuit d'automne. — Au dernier plan, galerie ouverte suspendue sur des arcades, et qui communique, à gauche, au pavillon occupé par Gabrielle, à droite à un vaste escalier qui descend dans la cour. — Sous ces arcades, grille ouvrant sur une autre cour éclairée par la lune. — A gauche, au premier plan, escalier tournant dans une tourelle octogone ; porte en bas, fe-

nêtres à chaque étage de cette tourelle. — Plus loin, aussi à gauche, mur garni d'une treille qui sépare la cour de l'Orangerie d'un jardin voisin. — Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

ESPÉRANCE, PONTIS.

(Espérance sort du pavillon, reconduit par Gratiennne qui referme la porte sur lui. Il traverse la terrasse; à peine est-il à l'extrémité où aboutit l'escalier de droite, qu'un homme se lève de la terrasse et le suit.)

ESPÉRANCE.

Me suivrait-on? (Il descend pour aller à la grille de l'Orangerie, il y trouve un poste de soldats qui allument du feu. Il rebrousse chemin et, voyant toujours l'homme qui a descendu derrière lui, il se blottit dans un angle et attend.

L'homme va droit à la grille, comme avait fait Espérance, et rebrousse chemin ainsi que lui, en cherchant dans les ténèbres. — Espérance profite d'un moment où l'espion a le dos tourné pour courir à une porte qu'il ouvre et referme sur lui. Cette porte est celle de l'escalier tournant, qui remonte vers une autre aile du château. Il gravit quelques marches et s'assied à la fenêtre du premier étage pour se reposer, riant silencieusement de la déconvenue de son espion. Tout à coup il entend crier la serrure. L'espion a une clé comme lui. Il ouvre une fenêtre et saute en bas. L'espion arrive à son tour, cherche, trouve la fenêtre ouverte, et saute aussi. Espérance l'attend, résolu d'en finir, puis, lorsqu'il le voit marcher sur lui, il s'élance et lui enveloppe la tête de son manteau. — Lutte. — L'homme renversé tire son épée. — Espérance revient, brise cette épée dans le drap même du manteau, puis y roule plusieurs fois l'espion et s'élance vers le treillage, qui, du sol de l'Orangerie monte jusqu'au faite du mur.

Cependant l'espion s'est débarrassé. — Il respire. — Il cherche, écumant de fureur. — Tout à coup la lune se lève, au moment où Espérance atteint la crête du mur. L'autre, c'est-à-dire Pontis, l'aperçoit; une seconde de plus, Espérance va disparaître.

PONTIS, ramassant son pistolet.

J'ai dit que je verrais son visage. (Il tire.) Je le verrai.

(Le treillage plie. Espérance blessé s'y accroche convulsivement, et tombe à la renverse.)

PONTIS, avec une joie sauvage.

Ah!

ESPÉRANCE.

Pontis!

PONTIS, frappé du son de cette voix.

Espérance!

ESPÉRANCE, faiblement.

Tu m'as tué.

PONTIS.

Ah! j'ai tué Espérance! — Oh! mon Dieu, c'est mon ami que j'ai tué! — Oh! mon Dieu!

ESPÉRANCE.

Tais-toi. Aide-moi à sortir d'ici. Porte-moi, soutiens-moi. — Non, tu m'étouffes, laisse couler mon sang, je meurs.

PONTIS.

Ne dis pas cela, ou je m'arrache le cœur à tes pieds.

ESPÉRANCE.

Eh bien, cache-moi, enterre-moi vivant, qu'on ne me trouve pas, ou Gabrielle est perdue. — Tu vois bien qu'on vient. — Sauve son honneur, ou je te maudis!

PONTIS, frappé d'une inspiration.

Sois tranquille! (Il arrache le reliquaire de la poitrine d'Espérance, en tire le billet, jette au loin la boîte d'or. Espérance s'adosse à l'escalier, debout, soutenu par Pontis.)

ESPÉRANCE.

Je te comprends! merci.

SCÈNE II.

LE ROI, ROSNY, par les grilles ouvertes; HENRIETTE, ZAMET, par la droite. SEIGNEURS, DAMES, PAGES, GARDES, portant des torches, et se groupant sur les terrasses et l'escalier.

ROSNY.

Un coup de feu, qu'y a-t-il?

ZAMET.

Un homme blessé.

LE ROI.

Un blessé! qui donc?

PONTIS.

C'est mon ami, c'est mon frère.

HENRIETTE.

Espérance!

LÉONORA, avec désespoir.

Oh!

LE ROI.

D'où venait-il donc?

PONTIS, montrant Henriette.

Il sortait de chez madame.

HENRIETTE

De chez moi, il ment!

PONTIS, pâle et terrible.

Vous le reniez, vous qui êtes cause que je l'ai tué. Vous lui avez donné rendez-vous!

HENRIETTE.

Sire, je vous dis qu'il ment!

PONTIS, montrant le billet au roi.

Tenez, sire. (Lisant). « Cher Espérance, tu sais où me trouver, tu n'as oublié ni l'heure ni le jour fixés par ton Henriette, qui t'aime... » (Lui donnant le billet). Lisez, lisez!

HENRIETTE, écrasée.

Je suis perdue!

ESPÉRANCE, avec triomphe.

Je te bénis!

SCÈNE III.

LES MÊMES, CRILLON.

CRILLON.

Qui donc blessé? (Apercevant Espérance). Mon fils! (il le prend dans ses bras.)

ESPÉRANCE.

Quel bonheur! Mourir dans les bras d'un tel père!

VOIX dans les groupes.

Madame la duchesse! Madame la duchesse! (Gabrielle parait au fond sur la terrasse.)

LE ROI.

Oh! éloignez-la, éloignez-la de cet affreux spectacle. (il se détourne entraîné lui-même par Rosny.)

ESPÉRANCE.

Gabrielle! (A Crillon). Mon père! Son honneur est sauvé. Qu'elle ne détruise pas mon ouvrage! Adieu, Pontis. (A Crillon.) Ce baiser pour vous, celui-ci pour elle. (il meurt.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GABRIELLE.

GABRIELLE, qui a traversé la foule et descendu l'escalier malgré les efforts qu'on a faits pour la retenir. Arrivée au bas du grand escalier.

Laissez-moi, je passerai!

CRILLON, d'une voix tremblante.

Madame, Espérance est mort pour vous, il vous défend de pleurer sa mort.

GABRIELLE.

Il ne me défend pas de mourir! Zamet, à demain!

LÉONORA, à Zamet.

Ecris à Florence... notre duchesse est reine.

LA
MAISON DU BAIGNEUR

DRAME EN CINQ ACTES ET DOUZE TABLEAUX

Représenté pour la première fois à Paris,
sur le théâtre de la GAITÉ, le 4 février 1864.

PERSONNAGES

PONTIS.	MM. DUMAINE.
SIETE-IGLESIAS.	LACRESSONNIÈRE.
DU BOURDET.	DESHAYES.
BERNARD.	FEBVRE.
LA VIENNE.	ALEXANDRE
LE PRÉSIDENT.	LATOUCHE.
LOUIS XIII.	CLÈVES.
HUGUES.	MANUEL.
CADENET.	LACROIX.
D'ÉPERNON.	GASPARD.
LE MARÉCHAL D'ANCRE.	ALHAIZA.
DE LUYNES.	LÉON LEROY.
LAFOUGERAIE.	A. LOUIS.
LE BAILLI.	BRIAND.
UN CHARRETIER.	LEFEBVRE.
UN CAPITAINE DES GARDES.	DECHAZELLE.
MARGUERITE.	M ^{mes} LIA FÉLIX.
SYLVIE.	CLARENCE.
MARIE DE MÉDICIS.	TALINI.
AUBIN.	DESMONTS :
ANNE D'AUTRICHE.	J. ANDRÉ.
MADAME DES NOYERS.	JEULT.
MADAME DE VERNEUIL.	MUNIÉ.
ESTEFANA.	SOUTON.

LA

MAISON DU BAIGNEUR

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

La cour de la maison du baigneur la Vienne à Paris. — A droite, au premier plan, chambre de rez-de-chaussée, avec porte au fond et porte à gauche. On arrive à cette porte par deux degrés. — A gauche au premier plan, entrées des jardins; — au deuxième, grand escalier extérieur qui conduit chez madame de Verneuil; — aux troisième et quatrième plans, bâtiments de la maison du baigneur. — Au fond, jardins. L'entrée de la cour est au fond, à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

LA VIENNE, LA MARQUISE DE VERNEUIL en litière.
PROMENEURS, LAQUAIS, PORTEURS, ETC., ETC.

LA VIENNE, escortant une litière qui entre. Madame la marquise, soyez la bienvenue, votre pavillon est prêt comme toujours.

LA MARQUISE, descendant de la litière. Traite-nous bien, la Vienne, j'attends ce matin M. le maréchal d'Ancre et le comte Siete-Iglesias. (Elle monte l'escalier qui conduit chez elle.)

LA VIENNE, seul. Deux tristes convives. (A ses gens.) Ouvrez les huîtres vertes et les coquillages de Marseille. (A lui-même.) La marquise est avare, mais elle est gourmande. Elle entasse l'argent dans son pavillon, mais il en tombe quelques bribes dans mon comptoir. (A ses gens.) Le vin? M. d'Ancre se porte mal et ne boit que de la tisane. M. de Siete-Iglesias se porte trop bien et ne boit que de l'eau. A-t-on pensé au bain d'aromates de la landgrave? Le palatin a-t-il ses douches? A propos, songeons à ce provincial arrivé hier, qui loge là. (Il désigne la droite.) Pauvre clientèle! mais n'oublions pas les petits. De l'impartialité, messieurs! (Il s'éloigne.)

SCÈNE II

LA VIENNE, au fond ; **DU BOURDET**, **AUBIN**. Ils paraissent dans leur chambre au rez-de-chaussée à droite.

DU BOURDET. Voyez, Aubin, si vous n'êtes pas insupportable. Votre habit neuf !

AUBIN. Mais, mon papa...

DU BOURDET. Taisez-vous ! ne perdons pas de temps pour voir un peu Paris. Profitez de la bonté que j'ai eue de vous y amener pour attendre l'arrivée de votre frère Bernard. Qui sait s'il n'arrivera pas de ses voyages aujourd'hui même. J'ai peut-être eu tort de venir loger ici chez ce fameux baigneur... c'est de l'orgueil et j'ai peur qu'on n'y paie très-cher... (Apercevant la Vienne.) Chut ! le voici (Haut.) Remarquez-vous l'admirable maison, Aubin, quelle tenue !

LA VIENNE, flatté. Vous trouvez, monsieur. Oui, cette maison est remarquable. Elle serait même unique si... (Il soupire.)

DU BOURDET. Quoi donc ?

LA VIENNE. Si elle avait ce qui lui manque.

DU BOURDET. Et que lui manque-t-il ?

LA VIENNE. Monsieur, quand j'ai ici des grands, des princes, des rois, j'en ai eu ! qui viennent prendre leur plaisir ou faire leurs remèdes, je suffis, je suffis parfaitement. Mais quand j'ai des princesses, des reines, des dames enfin, je ne peux pas... (Il soupire.) Il manque une femme ici.

DU BOURDET. Vous n'êtes pas marié

LA VIENNE. Impossible.

DU BOURDET. Pourquoi ?

LA VIENNE. Trouvez donc la femme qui assortisse un homme tel que moi, trouvez donc ce diamant !... Car je ne puis me marier que si je trouve un diamant. Il se brise tant de verre dans cette maison !

DU BOURDET, montrant Aubin. Hum ! hum ! *puero reverentia*.

LA VIENNE. C'est vrai !... Vous sortez à jeun ?

DU BOURDET. Nous mangerons en rentrant, n'importe quoi !

LA VIENNE. Prenez garde de vous égarer, Paris est grand !...

DU BOURDET. Oh ! je le connais ! quand je faisais mon droit...

LA VIENNE. Vous avez fait...

DU BOURDET. On fut avocat au parlement, monsieur, et pas absolument indigne. On eut l'honneur de plaider par-devant le grand président, le héros de la magistrature, l'illustre Achille de Harlay mon protecteur, celui qui dit aux Guises, le jour des barricades : « C'est grand pitié quand le valet chasse le maître ! »

et qui le dirait encore aujourd'hui..... hum!... hum! si M. de Guise n'était pas mort! (Aubin l'arrête en le tirant par son manteau.)

LA VIENNE, dédaigneux. Avocat... c'est quelque chose, mais le parlement a beaucoup baissé. (A Aubin.) Tenez, mon petit homme, ne soyez pas avocat. Triste métier, vous ne feriez pas fortune.

DU BOURDET. Mon fils Aubin et son frère, mon beau-fils Bernard de Preuil, ont leur fortune toute faite, et si Aubin étudie, c'est que la science est le plus honnête ornement de l'âme; *honestissimum animæ decus*. Ça, Aubin, avez-vous votre ecritoire? bien! et votre cahier? (A la Vienne.) Je l'exerce à prendre des notes sur ce qu'il peut voir de grand et de curieux dans son voyage; voilà ses notes.

LA VIENNE, regardant le cahier. Des bons hommes et des bonnes femmes.

DU BOURDET, à Aubin. Malheureux! (Il ferme précipitamment le cahier.)

LA VIENNE. Allez donc voir le palais que notre reine régente fait élever en face de l'hôtel d'Ancre, l'édifice sort à peine de terre. Mais vous vous dirigerez sur les trois potences que M. le maréchal d'Ancre y a fait élever.

AUBIN. Des potences!

DU BOURDET. Chut! (Haut.) De belles potences sans doute?

LA VIENNE. Superbes.

AUBIN. Pourquoi des potences en face d'un palais?

DU BOURDET. Taisez-vous donc! (Un valet vient parler bas à la Vienne.)

LA VIENNE. Permettez! (Il s'écarte un moment pour aller recevoir ceux qu'on lui annonce.)

DU BOURDET, à Aubin. Vous ne pouvez donc pas tenir votre langue, petit malheureux. On vous parle de potences. Eh bien, après? de quoi vous mêlez-vous?

AUBIN. Mais je n'ai pas dit un mot du gouvernement, ni de la reine mère, ni de...

DU BOURDET. Ne sommes-nous pas convenus qu'à Paris, non-seulement vous ne parleriez jamais de qui que ce soit, mais même de quoi que ce soit?

AUBIN. Mais alors...

DU BOURDET. Taisez-vous... vous êtes haïssable et votre frère Bernard va vous trouver odieux.

AUBIN. Oh! ne lui dites pas mes défauts.

DU BOURDET. Partons.

LA VIENNE. Tenez, mon petit ami, vous qui voulez prendre des notes sur les choses grandes et illustres, sans sortir de chez moi, regardez.

DU BOURDET, regardant à gauche. Cette dame à son balcon, là?...
LA VIENNE. Madame la marquise de Verneuil, jadis la belle
 Henriette d'Entragues, l'idole du feu roi Henri IV.

DU BOURDET, à Aubin. Une de ses parentes éloignées. — Ah !
 une grande dame ! encore belle ! (A part.) Monstre !

LA VIENNE, se tournant vers le fond. Et par ici, voyez !

DU BOURDET. Cette figure jaune ?

LA VIENNE. Monseigneur le marquis d'Ancre, gouverneur
 de Picardie, maréchal de France. (On voit entrer le maréchal, pré-
 cédé de ses pages, puis Siete-Iglesias, tous deux avec une suite d'officiers et
 de gentilshommes. Ils causent.)

AUBIN. Maréchal?...
DU BOURDET. Chut ! (Haut.) Grand personnage, grande mine.

LA VIENNE. Ah ! ah ! (Il s'avance vers le maréchal pour le saluer res-
 pectueusement et familièrement à la fois.)

DU BOURDET, à lui-même. Concini !... (Bas à Aubin.) Cet homme
 a manqué de pain, de gîte et de manteau. Il n'eut pas su
 mendier en français, ce manteau, ce gîte et ce pain. Sa figure
 faisait peur, son nom faisait rire. Maintenant, il a le droit de
 commander une armée française, et la veuve de Henri IV se
 fait bâtir un palais tout exprès pour devenir sa voisine. Regarde
 bien, Aubin, ce seigneur qui passe, c'est le plus lamentable
 spectacle que puisse offrir ce siècle dont tu n'as pas vu le
 commencement, et dont je ne verrai pas la fin ! Allons au
 Luxembourg !... viens ! viens !... (Il salue humblement et sort avec
 Aubin. Cependant le maréchal tout en lisant sa correspondance que lui trans-
 met son secrétaire, se dirige vers l'escalier qui conduit chez la marquise.
 La Vienne lui montre le chemin.)

SCÈNE III

**LE MARÉCHAL, SIETE-IGLESIAS, LA VIENNE, GENTILS-
 HOMMES, LAQUAIS, PAGES.**

LA VIENNE, à Siete-Iglesias. Monsieur le comte n'entre pas ?

SIETE-IGLESIAS. Un mot. (La Vienne redescend, le comte l'attire à
 part.)

LA VIENNE, à lui-même, inquiet. Eh ! qu'a-t-il donc ?

SIETE-IGLESIAS. La Vienne, tu as les meilleurs cuisiniers de
 l'Europe, une cave sans rivale. Tes étuves sont de marbre,
 d'agate et de porphyre. On cueille, chez toi, en janvier, des
 jasmins, des raisins et des roses. Combien as-tu dépensé pour
 créer ce paradis ?

LA VIENNE. Cent mille écus, monsieur le comte, tout ce que
 je possède.

SIETE-IGLESIAS. Alors, la Vienne, tu es ruiné.

LA VIENNE. Hein !

SIETE-IGLESIAS. Avant peu, ce palais sera rasé, ces jardins déserts et le baigneur banni, s'il n'est pas pendu.

LA VIENNE. Moi, qu'ai-je donc fait ?

SIETE-IGLESIAS. Ta maison n'est pas discrète, la Vienne, elle trahit ses hôtes; ta maison ou son maître.

LA VIENNE. Je trahis, moi ?

SIETE-IGLESIAS. On a parlé de nos réunions chez madame de Verneuil, dans le pavillon secret dont tu as seul la surveillance et la clef. On a su jusqu'à certaine visite que j'y fis en compagnie... on l'a su, te dis-je. La Vienne, tu m'as éprouvé généreux protecteur et solide ami, mais je suis un ennemi mauvais, prends garde d'en faire l'épreuve! — Je suis à vous, monsieur le maréchal. (Il va rejoindre le maréchal à qui l'on vient d'apporter une dépêche pressée. Au maréchal qui la lui montre.) Qu'est-ce que cela ?

LE MARÉCHAL. Le prince de Condé vient de faire accord avec le parlement. Le duc de Vendôme marche sur Paris pour forcer la régente à résigner l'autorité; qu'allons-nous devenir ?...

SIETE-IGLESIAS. Votre plan ?

LE MARÉCHAL. Il faut marcher à la rencontre des princes avec une bonne armée.

SIETE-IGLESIAS. Et si vous êtes battu, si vous êtes trahi ? Ce n'est pas cela, monsieur le maréchal ! quand le renard court au terrier, on le laisse faire et on l'y prend. Les princes viennent aux Tuileries, remerciez Dieu et laissez-les venir. (Ils entrent tous deux chez la marquise. Leurs pages et les gentilshommes se groupent au fond, puis se dispersent et sortent.)

LA VIENNE. Pendu!... l'insolent!... qui de nous deux sera pendu le premier ? (On voit entrer à reculons une charrette chargée de caisses et de cages.)

SCENE IV

LES MÊMES, UN CHARRETIER.

LE CHARRETIER, à son cheval. Eh!... eh!... oh!... oh!... oh!... la!

LA VIENNE. Des charrettes ici ?

LE CHARRETIER, à des promeneurs qui rentrent du jardin. C'est des oiseaux...

LA VIENNE, l'interrompant. Des oiseaux! et pourquoi faire.

LE CHARRETIER. Vous êtes monsieur du Bourdet ?...

LA VIENNE. Non.

LE CHARRETIER. Alors, c'est pas pour vous: les oiseaux, c'est un cadeau que le beau-fils à M. du Bourdet lui rapporte du Havre, je veux dire des Indes.

LA VIENNE. Qu'est-ce qu'il me chante celui-là?...

LE CHARRETIER. Dame!... (A son cheval.) Oh! la! oh!

SCÈNE V

LES MÊMES, CADENET, essouffé.

CADENET. La Vienne! mon gros la Vienne, ah!

LA VIENNE. Monsieur de Cadenet!

CADENET. Voilà une chance! ces oiseaux qui entrent chez toi, c'est à toi?

LA VIENNE. Pas du tout.

CADENET. A qui donc?

LA VIENNE. A M. du Bourdet.

CADENET. Qu'est-ce que cela M. du Bourdet?

LA VIENNE. Un de mes locataires.

CADENET. Où est-il?

LA VIENNE. Il est sorti.

CADENET. Sorti? je cours! de quel côté, que je le rattrape?

LA VIENNE. A même Paris? par exemple! Que lui voulez-vous?

CADENET. C'est mon frère, M. de Luynes, qui m'envoie. Il se promenait avec quelqu'un qui a vu passer ces oiseaux et qui en est tombé amoureux...

LA VIENNE. Amoureux des oiseaux?

CADENET. Oui. (Il cause bas avec le charretier en désignant les cages.)

LA VIENNE. Qui donc, une femme?

CADENET. Si tu veux...

LA VIENNE. Toujours des femmes! tout le monde en a.

CADENET, revenant. Il me faut ce du Bourdet.

LA VIENNE. Alors, attendez qu'il soit rentré.

CADENET. Quand! mon Dieu?

LA VIENNE. Ah! dame! peut-être ce soir.

CADENET. Je n'attends pas... (Il part.)

LA VIENNE. Bon. (On appelle la Vienne.) J'y vais!

CADENET. Si, j'attends... (Il revient.)

LA VIENNE. Bien...

CADENET. Décidément, je ne peux pas attendre. (Il sort en courant.)

LA VIENNE. Comme vous voudrez! (Il court vers le pavillon.)

LE CHARRETIER, l'arrêtant. Et moi qu'est-ce que je vas faire des bêtes? où faut-il que j'aille?

LA VIENNE. A tous les diables! (Il entre chez la marquise. Bruits, cris, tumulte dans la rue.)

SCÈNE VI

LA VIENNE, HUGUES, puis DU BOURDET, HOMMES, FEMMES, ENFANTS, ARCHERS.

CRIS, dans la rue. Arrêtez! arrêtez-le!... (Le tumulte grossit.)

HUGUES, accourant. A moi, la Vienne.

LA VIENNE, revenant. Quoi ?

CRIS. Arrêtez ! arrêtez !

HUGUES. Le maréchal est ici, je le sais !

LA VIENNE, lui barrant le passage. Que lui voulez-vous ? (La foule accourt sur les pas de du Bourdet.)

DU BOURDET, dehors. Arrêtez-le !

HUGUES. Prévenez M. le maréchal.

DU BOURDET, entrant, aux archers. Le voici, le misérable qui a versé le sang d'un homme et levé la main sur mon fils.

HUGUES, menaçant. Eh bien !

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE BAILLI, ARCHERS, PEUPLE, au fond.

LE BAILLI, à ses archers. Par ici, vous autres !

DU BOURDET. Menacer du fouet mon fils !... cher Aubin.

(A Hugues.) Scélérat ! (Murmures.)

LE BAILLI, à Hugues. Rendez-vous !...

HUGUES. Je suis capitaine prévôt de l'hôtel d'Ancre ! je ne sortirai pas ! (Il met l'épée à la main ; cris, vociférations.)

LE BAILLI. Emportez-le !

HUGUES, appelant les gens du maréchal. A moi ! à moi ! (Les archers l'ont saisi ; le maréchal paraît avec Siete-Iglesias sur les degrés de l'escalier.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE MARECHAL, SIETE-IGLESIAS, LA VIENNE.

SIETE-IGLESIAS. Qui sont ces gens-là ?

LE BAILLI. Ces gens-là, monsieur, sont les archers du baillage, mes soldats, et moi, je suis le lieutenant criminel, bailli de la cité !

SIETE-IGLESIAS. Que nous importe ! (Murmures de la foule.)

LE BAILLI. Il m'importe, à moi, de faire mon devoir. Cet homme a battu un enfant et blessé un homme !

HUGUES. L'enfant a pendu son écritoire au gibet et crié : l'Ancre à la potence ! (Rires, bruits, applaudissements dans la foule.)

DU BOURDET. C'est faux ! j'ai des témoins ! un honnête écuyer, mon ami, qui se trouvait là et une charitable dame qui a pris dans ses bras mon enfant évanoui.

LE BAILLI. Amenez-les !

DU BOURDET. Madame ! venez ! venez ! (Il sort.)

LE BAILLI, montrant Hugues. Il a mérité la prison, il ira en prison !

LE MARÉCHAL. Malheureux ! à un maréchal...

LE BAILLI. C'est au maréchal de respecter la consigne d'un

soldat! (A ses gens.) Allons, vous autres, en avant marche!
(Bruits, applaudissements, Hugues est emmené par les archers.)

SIETE-IGLESIAS, au maréchal. Eh bien, les gens de M. de Harlay, l'allié de MM. les princes, qu'en dites-vous?

LE MARÉCHAL. Ils payeront cher...

SIETE-IGLESIAS. Nous cherchions une occasion d'attaquer. Celle-ci est-elle assez belle? La Vienne, chasseras-tu cette canaille? (A un page.) Nos manteaux! nos épées! que nous sortions...

LA VIENNE, à Siete-Iglesias. Monsieur, ne vous y fiez pas, vous n'êtes pas populaire. Cette canaille ne serait peut-être pas fâchée de vous écharper ou de vous pendre. Je vais vous faire sortir par le jardin, venez! (Ils sortent au premier plan à gauche, hurlements de la foule contenue à grand peine par les gens du maréchal et les valets de la Vienne.)

SCÈNE IX

DU BOURDET, LAFOUGERAIE, MARGUERITE, masquée, à cheval, portant Aubin dans ses bras.

DU BOURDET. Ah! mon ami, mon bon Lafougeraie (il l'embrasse), quelle aventure, madame! que serais-je devenu si je ne vous eusse rencontrée dans cette bagarre!

MARGUERITE. Soyez sans inquiétude sur votre cher enfant; il n'est pas évanoui, il dort. Je sentais son petit cœur battre doucement près du mien, ce ne sera rien. (Elle lui rend Aubin.) Tenez.

DU BOURDET, prenant l'enfant. Oh! madame, madame!

MARGUERITE. Prenez garde! là! doucement. (Un des gens de la Vienne se charge de l'enfant qu'il porte et qu'on installe dans le pavillon où deux femmes prennent soin de lui.)

DU BOURDET, à Marguerite. Votre nom, au moins, madame, pour que je puisse aller vous remercier.

MARGUERITE, faisant signe à Lafougeraie de se taire. Je suis une amie de votre cher Lafougeraie.

DU BOURDET, à Lafougeraie. Une amie?... (Il rentre près d'Aubin; pendant ce temps Marguerite a détourné son cheval.)

MARGUERITE, à Lafougeraie. Partons vite, si je veux arriver à temps pour prévenir la jeune reine!... (Elle sort.)

DU BOURDET, appelant. Lafougeraie!... eh bien, plus personne? (La foule a suivi Marguerite et sort avec elle.)

SCÈNE X

LES MÊMES, dans le pavillon, LA VIENNE.

LA VIENNE. Où est-il cet avocat au parlement?

DU BOURDET, à un valet. A-t-il pris son bouillon? (Souriant à Aubin.) Bonjour, petit.

LA VIENNE. Voilà comme vous me bouleversez ma maison... votre petit garçon, vos oiseaux.

DU BOURDET. Mes oiseaux ?

LA VIENNE. Toute une charretée de cages que vous envoie votre beau-fils. (Il sort en haussant les épaules.)

DU BOURDET. Bernard ? (Pendant ce temps Bernard est arrivé, a questionné le charretier, s'est élané vers le pavillon, culbute la Vienne à sa sortie, prend du Bourdet dans ses bras, l'enlève, l'embrasse en pleurant.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, BERNARD.

DU BOURDET, saisi. Ah !

BERNARD, apercevant Aubin. Et toi !... (Il court l'embrasser.)

AUBIN. Mon frère !

BERNARD. Encore ! (Il embrasse encore du Bourdet, regarde Aubin.) Est-il grandi ! embelli ! un peu pâle pourtant.

DU BOURDET. Comment ne le serait-il pas !

BERNARD. Qu'y a-t-il donc ?

DU BOURDET. Il y a que tout à l'heure, lui et moi, nous avons failli périr.

BERNARD. Bah !

DU BOURDET. Chut ! peut-être on nous écoute !

BERNARD. Ah ça, que se passe-t-il donc ?

DU BOURDET. Paris est un coupe-gorge !... ah ! (Pendant ce temps, la Vienne est entré au fond avec le charretier et a pris des mains de ce dernier une petite caisse qu'il se disposait à apporter à Bernard.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, LA VIENNE.

LA VIENNE, entrant chez du Bourdet. Il paraît que voici le plus précieux, j'ai tenu à l'apporter moi-même ! (Il offre gracieusement la caisse.)

DU BOURDET. Ah !

LA VIENNE, de même. Oui, ce voiturier dit que cela aime la chaleur, mettons le pres du feu.

DU BOURDET. Qu'est-ce donc ?

BERNARD. Des amours de petites vipères rouges.

LA VIENNE, épouvanté. Eh ! ah ! (Il va pour jeter la caisse ; Bernard la lui prend des mains et la passe au Normand, qui rit à la porte, la Vienne se sauve ; du Bourdet s'enferme fiévreusement chez lui.)

DU BOURDET. Des vipères ! comme s'il n'y en avait pas assez ici !

BERNARD. Vous m'épouvantez ! quoi ! vos lettres me pressent de revenir ; j'arrive pour me marier, ne rêvant que joie, paix, concorde.

DU BOURDET. La France est perdue !

BERNARD. C'est donc la fin du monde ?

DU BOURDET, assis. Désolation !... guettez à la porte, Aubin.
(L'enfant obéit.)

BERNARD, s'asseyant. Conte-moi cela... désolons-nous ensemble.

DU BOURDET, se levant. Tenez, puisque je vous ai tous deux vivants, partons pour les Bordes, jetons vite entre nous et cet affreux Paris une douzaine de lieues. Au moins, sur le grand chemin on respire.

BERNARD. Pas déjà tant. Si vous saviez mon aventure !

AUBIN, rentrant. Une aventure ? (Il s'agenouille entre eux deux.)

DU BOURDET. A vous aussi ?

BERNARD. J'ai fait six mille lieues sans un caillou, sans une averse, sans une épine, et voilà que ce matin, à quatre lieues d'ici, en traversant ce bouquet de chênes ridicules que vous appelez une forêt...

DU BOURDET. La forêt de Saint-Germain ?

BERNARD. Oui.

DU BOURDET. Eh bien ?

BERNARD. Je sommeillais à demi sur ma monture, le chariot d'oiseaux à cent toises en avant, quand mon cheval s'arrête. Je m'éveille : un homme masqué le tenait à la bride ; un second homme, masqué aussi, appuyait sur ma chair une pointe aiguë.

DU BOURDET. Des voleurs ?...

BERNARD. « Nous ne sommes pas des voleurs, dit celui qui m'enfonçait sa dague dans les côtes, nous agissons pour le bien de l'humanité. »

DU BOURDET. Ah, oui ! Ne frissonne donc pas comme cela, Aubin.

BERNARD. « Eh ! messieurs, répondis-je, la vie vaut bien qu'on fasse quelque sacrifice, que voulez-vous de moi ? » Aussitôt ils me remirent une enveloppe scellée en me faisant jurer de ne l'ouvrir qu'à Paris et d'en remettre le contenu à son adresse, une heure après mon arrivée.

DU BOURDET. Vous avez promis ?

BERNARD. La dague piquait, j'ai juré !

DU BOURDET. Vous n'en ferez rien.

BERNARD. Le bienfaiteur de l'humanité m'a déclaré que si le paquet n'était pas remis à son adresse dans le temps prescrit, j'étais un homme mort.

AUBIN. Mon frère !

DU BOURDET. Voilà une mystification ! oh ! que nous allons rire ! (Il rit, on frappe à la porte du pavillon.)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LA VIENNE, puis CADENET, entré depuis un moment.

LA VIENNE, à Cadenet. Je vais dire que vous venez au nom du roi !

TOUS. Au nom du roi !

DU BOURDET. Ouvre, Aubin ! ouvre ! (Bernard s'élançe au dehors.)

CADENET. Pas au nom du roi, mon gros la Vienne ! de la part du roi ! (A Bernard.) M. du Bourdet, s'il vous plaît.

BERNARD. Eh ! mais, c'est Cadenet !

CADENET, le reconnaissant à son tour. Bernard de Preuil !

BERNARD. Cher père, voici un de mes meilleurs compagnons d'enfance, frère de M. de Luynes ; mon père, le baronde Preuil, était leur voisin de terres... Avons-nous joué, mon bon Cadenet !

CADENET. Nous sommes-nous battus !

BERNARD. Bon Cadenet !

DU BOURDET, inquiet, à Cadenet. Monsieur venait de la part du roi.

BERNARD. Il connaît le roi !

LA VIENNE. Ils sont ensemble toute la journée.

DU BOURDET, à Cadenet. Excusez Bernard... il arrive de chez les sauvages, c'est va Topinamboux.

CADENET. Mon frère Luynes est fauconnier du roi ; moi, majordome.

BERNARD. C'est joli.

LA VIENNE, goguenard. Oui ; mais comme le roi n'a ni fauconnerie, ni maison, ni argent, ils n'en sont pas plus avancés pour cela, ni les uns, ni les autres. (Il sort en riant.)

CADENET, mécontent. La Vienne !

BERNARD. Qu'est-ce à dire ?

DU BOURDET. Le fait est que le gentilhomme le moins avancé du royaume, s'appelle Louis treizième du nom. (Cadenet soupire.)

BERNARD. Vous osez !

DU BOURDET. Chut ! ne compromettons pas M. de Cadenet, il n'est pas libre et nous le sommes, nous ; nous sommes indépendants, nous ; nous osons tout, nous autres francs Gaulois !

BERNARD. Mais le roi est majeur, marié ! il est le maître...

DU BOURDET, à Bernard. Topinamboux, va !...

CADENET, souriant, à Bernard. Topinamboux !

BERNARD. Qui donc règne ?

CADENET, à son oreille. Monsieur Mangot.

DU BOURDET, à l'autre oreille. Monsieur Barbin.

CADENET, même jeu. Monsieur le maréchal...

DU BOURDET, même jeu. D'Ancre.

BERNARD. D'Ancre ?...

DU BOURDET. Et la reine-mère.

CADENET, sérieux. Il est vrai que...

DU BOURDET, de même. Elle s'en acquitte si bien! (Rire fou.)
Ah! ah! ah!

CADENET, éclatant. Ah! ah! ah!

DU BOURDET, éclatant. Ah! ah! ah! nous arrangeons bien le gouvernement! (Rire immodéré, Aubin rit comme les autres. Du Bourdet l'arrête tout à coup.)

BERNARD, ébahi. Mais la jeune reine, le ménage?...

CADENET. Oh! parfait! Le roi rêve, la reine aussi. Le roi ne parle jamais, la reine se tait toujours.

BERNARD. Eh bien, on doit joliment se divertir au Louvre!

CADENET. Voilà pourquoi l'on m'envoyait ici pour ces oiseaux merveilleux que la roi a vus et dont il raffole. Il les attend avec une impatience!...

BERNARD. Hélas! ils ne sont pas à moi!

CADENET. A qui donc?

BERNARD. Je les destine à ma fiancée.

CADENET. Ta...

DU BOURDET. Une charmante fille qui, dans huit jours, sera la femme de Bernard, s'il plaît à Bernard et à Dieu.

CADENET. Mon pauvre frère... il sera disgracié.

DU BOURDET. Vraiment?

BERNARD, à Cadenet. Ceci est autre chose! voilà une raison... Écoute, j'ai cent oiseaux, tous inconnus en France; prends-en cinquante, laisse-moi le reste, ma fiancée se contentera bien de cinquante oiseaux?...

DU BOURDET. J'espère que oui; sans compter que Bernard ne sera pas un mari qui rêve toujours... (Voyant Aubin qui rit aussi.) Hum! hum!

CADENET. Vrai? merci! Oh! le brave ami! quelle réception l'on va me faire! A propos! le prix? Ah! fais-nous payer comme pour le roi.

DU BOURDET, à Bernard. Il veut dire pas cher.

BERNARD. Très-bien! très-bien!

CADENET, leur serrant les mains. Mon ami! monsieur... messieurs, merci!... messieurs, ah! merci!... (Il sort en courant.)

SCÈNE XIV

LES MÊMES, moins CADENET.

DU BOURDET. Charmant garçon!

BERNARD, qui a reconduit Cadenet. Eh! malheureux que je suis j'ai oublié...

DU BOURDET. Quoi ?

BERNARD. Il y a plus d'une heure que je suis à Paris!

AUBIN. C'est vrai!

DU BOURDET. Ah! la mystification, vous y pensez encore ?

BERNARD. Sachons au moins à qui j'avais juré de remettre ce paquet. (Il tire de son pourpoint l'enveloppe scellée de trois cachets.)

DU BOURDET. Ouvrez! allez! ouvrez!

BERNARD, prêt à briser le premier sceau. Faut-il!

DU BOURDET. Parbleu!

BERNARD. Une fois! (Il rompt un cachet.)

DU BOURDET. Deux fois! (Il en rompt un second.)

BERNARD. Allons! (Il rompt le troisième, trois lettres s'échappent de l'enveloppe et tombent; chacun en ramasse une.)

DU BOURDET. Trois lettres!

AUBIN, lisant l'adresse de celle qu'il a ramassée. « A M. de Condé ou à M. de Vendôme, en ce moment révoltés contre la régence. »

DU BOURDET. Hein ?

BERNARD, lisant sur la sienne. A Sa Majesté la reine régente. »

DU BOURDET. Diantre! (Lisant sur la sienne.) « Au roi! » (Stupeur.)

BERNARD. On dirait que la mystification vous paraît moins divertissante ?

DU BOURDET. De la politique! c'est sérieux.

BERNARD. Voilà un mauvais pas; comment en sortir ?

DU BOURDET. Je ne connais qu'une personne capable de nous en tirer...

BERNARD. Précieuse connaissance!

DU BOURDET, rentrant dans son pavillon, à Aubin. Mon chapeau, ma cannel! Rentrez dans votre chambre, Aubin, et n'ér bougez pas avant mon retour... (A Bernard.) Ramassez précieusement vos lettres, Bernard, et venez avec moi... Oh! laissez votre épée, laissez; il n'entre jamais d'épées dans la maison ou je vous conduis!

BERNARD. Chez qui donc, monsieur ?

DU BOURDET. Chez le grand président, Achille de Harlay. (Ils sortent.)

DEUXIÈME TABLEAU

Le cabinet du président de Harlay, dans la grand'salle du palais de Justice, le cabinet dans les deux premiers plans. — Au fond, vaste baie ogivale donnant accès dans la grand'salle. — Porte à gauche, fenêtre au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

LE BAILLI, ARCHERS, HUISSIERS, PEUPLE, SOLDATS.

La foule envahit la salle et déborde jusque dans le cabinet du président.

LE BAILLI. Ils ne respecteront même pas le cabinet du président !

LA FOULE, dans la grand'salle. Mort à Concini ! à bas Florence, à bas les étrangers ! Vive le roi ! (Les soldats, lancés par leurs chefs, refoulent le peuple et l'expulsent en occupant eux-mêmes le cabinet ; il y a lutte.)

CRIS. A bas les hallebardes !

LE BAILLI, aux soldats. Hors d'ici !... (Rires ironiques des soldats. A un huissier.) Le président est là ?... Gardez sa porte et faites VOUS tuer sur le seuil. (Il entre chez le président.)

CRIS, dans la grand'salle. A bas les éperons ! Pas de soldats ici... hors d'ici !... (Lutte, confusion, les archers du bailli, repoussés par les soldats, se réfugient près des huissiers.)

SCÈNE II

LES MÊMES, D'ÉPERNON, OFFICIERS, GENTILSHOMMES, puis LE MARÉCHAL et SIETE-IGLESIAS.

D'ÉPERNON, à un officier. Avertissez M. le maréchal d'Ancre. Il est temps !

CRIS DES SOLDATS, à d'Épernon. Colonel ! qu'on nous rende notre camarade ! A bas les robes rouges !

CRIS DU PEUPLE. A bas les épées ! à bas les hallebardes !

D'ÉPERNON, aux soldats. Votre camarade, vous l'aurez, soyez tranquilles.

LE MARÉCHAL, entrant. Le président ? je ne le vois pas !... (La porte de gauche s'ouvre et on voit paraître les conseillers précédés des huissiers. Tous se rangent, M. de Harlay paraît à son tour.)

LA FOULE. Harlay ! Harlay ! Vive Harlay !

SIETE-IGLESIAS, au maréchal. De la vigueur !

LE MARÉCHAL, après avoir salué. Monsieur le président, une insulte m'a été faite. Des séditieux se sont permis d'arrêter un de mes officiers et de l'emprisonner au Palais.

LE PRÉSIDENT, au bailli. Parlez !

LE BAILLI. Monseigneur, ce ne sont pas des séditeux... c'est moi!

LE PRÉSIDENT, au maréchal. Vous entendez, monsieur!

LE MARÉCHAL. Oui, mais je ne comprends pas!

LE PRÉSIDENT. Pourquoi?

LE MARÉCHAL. Parce qu'un officier de robo n'a pas le droit d'arrêter un homme d'épée justiciable seulement d'un conseil de guerre. (Rumeurs dans la foule et approbation des soldats.)

LE PRÉSIDENT. Vous ignorez, monsieur, la coutume et le privilège de la ville, où toute justice se rend au nom et par le ministère du bailli. (Rumeurs diverses.) Oui, vous ignorez toutes nos coutumes, car il est sans exemple qu'on soit jamais venu dans ce palais avec une épée, des éperons et une telle foule de gens armés!... (Explosion de cris et applaudissements dans le peuple.)

LES HUISSIERS. Silence, messieurs!

SIETE-IGLESIAS, au maréchal. Il n'est plus permis de faiblir.

D'ÉPERNON, de même. Chargeons, monsieur!

LE MARÉCHAL, tremblant de colère. Ah! voilà comment on reçoit ma plainte. On nous provoque! on nous reproche nos éperons et nos épées... Eh bien, l'épée fera ce que ma voix n'a pas pu faire. Allez, vous autres!... allez délivrer votre camarade. (Bruits, menaces, imprécations. Les soldats courent; on entend briser une porte; Hugues reparait porté en triomphe par les soldats; morne stupeur du Parlement, fureur sourde de la foule.)

LE MARÉCHAL, ricanant, au président. Vous le voyez, à chacun ses privilèges.

SIETE-IGLESIAS, au parlement. Passez donc, messieurs!

LE PRÉSIDENT. Nous voilà revenus au temps où Bussy-Leclerc me conduisait à la Bastille!... (Le parlement défile lentement, insulté, hué par les soldats et les gentilshommes d'Ancre; le président marche le dernier, la tête baissée.)

SIETE-IGLESIAS, au président. Nous ne sommes plus au temps où le parlement était roi.

D'ÉPERNON. Plus roi que le roi.

LE MARÉCHAL. Ce roi là est mort, monsieur!

LE PRÉSIDENT, relevant la tête. Ah! vraiment! vous me parlez du feu roi, vous, monsieur le duc d'Épernon! vous, monsieur le marquis d'Ancre! vous, monsieur de Siete-Iglesias! Ah! vous me rappelez qu'il a été assassiné. Voilà pourtant sept longues années que je m'efforçais d'oublier, non la victime, mais les assassins! Prenez garde, à partir d'aujourd'hui, je vous jure que je me souviendrai!... (Mouvement, pâleur des trois hommes qui seuls ont entendu ces paroles. Ils reculent, le président les congédie d'un geste hautain. Ils sortent. Les huissiers, le bailli ont refermé tentures et portes. Le bailli s'approche du président qui l'éloigne. Il sort.)

SCÈNE III

LE PRÉSIDENT, PONTIS.

Pontis se dégage d'un angle où il s'était glissé derrière la tapisserie. Il s'avance brusquement.

PONTIS. Vous me cherchez, n'est-ce pas, monseigneur ?

LE PRÉSIDENT. Monsieur de Pontis !

PONTIS. Je crois que le jour est enfin venu !

LE PRÉSIDENT. Vous étiez là ?...

PONTIS. La main sur cette épée qui tarde bien à sortir du fourreau !

LE PRÉSIDENT. Vous avez quitté Grenoble, sans que je vous rappelle ?

PONTIS. Je traversais Paris pour me rendre à la campagne, chez mon beau-frère, qui marie l'aîné de mes neveux. Je traversais Paris ! J'ai vu un peuple au visage pâle, aux yeux de flammes, un océan irrité dont le grondement répétait ce que murmure incessamment mon cœur : Vengeance ! Vous avez besoin de moi ?

LE PRÉSIDENT. Pas encore !

PONTIS. Si, monseigneur, il est temps ! Vous voyez cet État perdu, ce peuple écrasé qui va s'abrutissant dans la misère et dans la honte... Ce roi effacé, avili, lui, pauvre enfant que vous avait recommandé son père ! La bande d'étrangers, de brigands qui convoitaient l'héritage de Henri IV et n'ont pas osé le ramasser dans son sang, ce Concini, ce Siete-Iglesias, ce d'Épernon, cette Verneuil, ma vieille ennemie, ne les voyez-vous pas, enhardis peu à peu, se baisser jusqu'à la couronne qu'ils touchent déjà de leurs mains rougies, et la reine-mère croyant qu'ils se courbent devant elle, leur sourit et les aide à dépouiller son fils !... Ah ! monseigneur, en 1610, au lendemain du meurtre de mon maître, je suis venu, moi, témoin, moi vengeur invisible, vous apporter la révélation et la preuve du crime !... D'un signe, d'un geste, je faisais tomber les plus criminelles, les plus hautes têtes de ce royaume !... vous m'avez commandé le secret et la patience... Je reviens, mais je n'ai plus de patience, monseigneur, je n'ai plus que ma voix, je n'ai plus que ma vie, prenez, et sauvons ce malheureux pays !... Il est temps, monseigneur, il est temps.

LE PRÉSIDENT. Le témoignage que vous m'apportez, Pontis, est si terrible, il touche si haut, que je recule devant l'usage qu'un fils de Henri IV serait forcé d'en faire !... Ce témoignage, c'est mon coup suprême, je le réserve pour le jour où tout sera désespéré.

PONTIS. Vous espérez encore ?

LE PRÉSIDENT. Oui, la régente cédera aux justes remontrances de M. de Vendôme, de M. de Condé, aux nôtres ; elle rendra l'autorité à son fils majeur, et nous aurons rétabli le droit, le calme et la prospérité publique sans scandale ni guerre civile !

PONTIS. Et vous croyez que les misérables lâcheront leur proie ; vous leur laissez l'impunité !...

LE PRÉSIDENT. Rassurez-vous, j'ai ce qu'il faut pour faire justice des assassins dorés, des coquins subalternes qui tout à l'heure insultaient ma toge, croyant que je n'ai rien gardé sous ses plis... Oh ! ceux-là, je ne salirai pas l'échafaud de leur sang, je tiendrai la vérité d'une main, le fouet de l'autre en leur offrant à choisir. Ils choisiront le fouet. Qu'ils partent, qu'ils disparaissent tremblants et nus, nous purifierons le sol, nous purifierons l'air !... Voilà ce que je vais faire pour ma patrie, et après ce dernier service, serviteur fatigué, j'aurai le droit de m'endormir.

PONTIS. Il est trop tard, vous dis-je ; est-ce que je vivrais, moi, si un seul de ces meurtriers eût pu soupçonner ce que je leur réserve ?... En m'exilant bien loin dans mes montagnes, en me faisant petit dans leur ombre, j'ai pu échapper, je vis, mais vous, monseigneur, votre indignation vient de vous trahir... Ils vous ont compris... Ils vous tueront...

LE PRÉSIDENT. C'est possible ; en ce cas vous serez là, dernier et invincible instrument de la Providence. Mais, qu'on ne vous surprenne pas avec moi !... Retournez !... Quittez Paris et ne donnez plus signe de vie avant qu'un message ne vienne vous dire que je vous appelle ou que je suis mort... Vous n'êtes pas à vous, monsieur de Pontis... Obéissez !

PONTIS. Veillez bien sur vous, monseigneur.

LE PRÉSIDENT. Au revoir.

PONTIS. Encore une fois condamné à vivre ?...

LE PRÉSIDENT, lui serrant la main. Oui... sortez par les caveaux de la Sainte-Chapelle... Allez, allez ! (Pontis sort.)

SCÈNE IV

LE PRÉSIDENT, seul. Cherchons mon autre témoin maintenant !... Ah ! ce n'est plus un Pontis !... (Il écrit.)

SCÈNE V

LE PRÉSIDENT, LE BAILLI, L'HUISSIER.

LE PRÉSIDENT, écrivant. Je suis prêt à ouvrir mon audience. (A l'Plaisier.) Annoncez... (Au bailli.) J'ai à vous confier une affaire urgente, secrète... Montez à cheval, et portez la lettre

que voici, dans les environs de Melun, aux Bordes, c'est une maison dont le maître s'appelle...

L'HUISSIER, annonçant. M. du Bourdet !

LE PRÉSIDENT. L'ancien avocat ?

L'HUISSIER. Oui, monseigneur, avec son fils...

LE PRÉSIDENT. Voilà une grâce du ciel !... (Au bailli.) Votre voyage devient inutile, on m'annonce celui chez qui je vous envoyais... (Il se lève, le bailli sort. A l'huissier.) Faites entrer M. du Bourdet !...

SCÈNE VI

LE PRÉSIDENT, DU BOURDET, BERNARD.

DU BOURDET. Quoi, monseigneur, vous avez daigné vous rappeler mon nom ?

LE PRÉSIDENT. Comme celui d'un homme habile et d'un homme honnête.

DU BOURDET, joyeux. Vous entendez, Bernard, répétez plus tard à vos enfants ce que le grand président a dit de votre père. Monseigneur, voici le fils de la femme que j'ai épousée grâce à vos bontés... Elle m'a laissé seul sur la terre, mais ses fils n'auront pas à me reprocher d'avoir été ingrat.

LE PRÉSIDENT. Vous venez... pourquoi ?...

DU BOURDET. Oh ! monseigneur, quelle affaire il nous arrive, au moment où l'on était si heureux !

LE PRÉSIDENT. Ah ! eh bien, parlez.

DU BOURDET. Monseigneur, mon beau-fils que voici a été ce matin arrêté par des gens qui lui ont fait jurer sous menace de mort, de remettre à leur adresse trois lettres. (Il les donne au président.)

LE PRÉSIDENT. Le feu roi reçut souvent de pareils messages dont il me chargeait de découvrir les auteurs.

DU BOURDET. Ce serait donc sérieux.

LE PRÉSIDENT. Je le crois.

DU BOURDET. C'est qu'alors si le message est sérieux, la menace l'est aussi, et ils ont menacé Bernard de le poignarder si ces lettres n'étaient pas remises. Il est vrai, monseigneur, que nous voilà sous votre protection.

LE PRÉSIDENT. Vous n'y serez plus en sortant d'ici.

DU BOURDET. Oh ! nous nous retirerons aux Bordes, bien cachés !

LE PRÉSIDENT. De la faiblesse ! vous engageriez ce jeune homme à trembler comme une femme. Ce n'est pas du Bourdet qui a parlé.

BERNARD, timidement. Mon beau-père n'a parlé ainsi que par bonté pour moi. Monseigneur, je suis tout prêt.

DU BOURDET. Oui, oui, Bernard est un brave cœur, et c'est

ce qui m'alarme ; les braves gens vont toujours et le malheur est pour eux.

LE PRÉSIDENT. Qu'il aille donc, je veillerai à lui épargner le malheur.

BERNARD. C'est plus qu'il n'en faudrait pour sauver dix existences, et la mienne après tout ne compte que pour une... Je pars !... (Il va pour sortir.)

DU BOURDET, à Bernard, l'arrêtant. Un moment, un moment, vous partez ! Comme c'est jeune, ce mot-là. Comptez-vous trouver tout ensemble la régente, les princes, et le roi ? Eh ! corbleu... pardon, monsieur le président, j'ai perdu à la campagne les bons usages du palais !

LE PRÉSIDENT. Je le vois, vous nommez le roi le dernier. C'est par lui cependant qu'il faut commencer et non par sa mère... (A Bernard.) Voulez-vous un mot d'introduction pour Sa Majesté ?

DU BOURDET. Acceptez ! acceptez !

BERNARD. Inutile. Laissons monseigneur en dehors de tout cela. Cadenet me fera entrer chez le roi, je lui ai donné tout à l'heure des oiseaux rares.

LE PRÉSIDENT, gravement. Si vous avez donné des oiseaux, vous n'avez besoin de personne pour vous protéger au Louvre... Allez, jeune homme, allez !

BERNARD, confus. Merci mille fois, monseigneur. (Il sort.)

SCÈNE VII

LE PRÉSIDENT, DU BOURDET.

LE PRÉSIDENT, à du Bourdet qui part aussi. Où allez-vous ?...

DU BOURDET. Mais avec Bernard.

LE PRÉSIDENT. Il ira bien seul, restons ensemble quelques instants, maître du Bourdet, causons comme de vieux amis... Huissier ! je ne reçois plus personne. (A du Bourdet.) Asseyez-vous, plus près...

DU BOURDET. Quel honneur !

LE PRÉSIDENT, à lui-même. Comme il a vieilli ! D'un pareil homme au but qu'il y a loin ! (Haut.) Vous êtes arrivé ici bien inquiet, avouez-le !...

DU BOURDET. Eh ! monseigneur, on serait inquiet à moins... Ce matin, on a voulu fouetter mon jeune fils dans mes bras, mon fils aîné a été arrêté sur le grand chemin ! Comment serais-je rassuré, moi atome ! Les malfaiteurs s'attaquent à M. de Harlay ! Ah ! monseigneur, si j'étais ce que vous êtes ?...

LE PRÉSIDENT. Que feriez-vous ?

DU BOURDET. Je sauverais la société.

LE PRÉSIDENT. Tout seul ? oui, j'entends dire des paroles hardies ; mais les actions, qui les fera ?

DU BOURDET. Il y a des gens de courage.

LE PRÉSIDENT. Certes, j'en connais... j'en ai vu : je vous ai vu, vous qui parlez !...

DU BOURDET. Moi ?

LE PRÉSIDENT. Oui, lorsqu'en 1610, vous fîtes cette déposition... (A lui-même.) Il a frissonné... (Haut.) Vous avez eu votre heure de courage, c'est beaucoup. Combien de gens pour qui cette heure n'a jamais sonné.

DU BOURDET. Il est vrai que je jouais gros jeu !

LE PRÉSIDENT. Je ne l'ai pas permis, j'ai voulu qu'il ne restât rien du crime ni des preuves, et mon silence ne vous a-t-il pas rendu bien heureux ?

DU BOURDET. Oh ! oui, bien heureux ! J'ai honte de l'avouer, monseigneur, la vie m'a paru bien douce à côté de ces agitations.

LE PRÉSIDENT, se levant. Même à côté du devoir, n'est-ce pas ? Vous voyez donc, monsieur du Bourdet, que les choses sont bien comme elles sont. Pour les changer, c'est-à-dire pour sauver notre société, ce sont vos expressions, il faudrait plus que du courage, plus que du dévouement, il faudrait l'audace, l'abnégation, le fanatisme du martyr... ces mots ne sont plus de notre âge ! Voilà pourquoi il est naturel que les enfants de douze ans soient battus dans les bras de leur père, les routes infestées de voleurs ou de rebelles et la cour peuplée de pillards et de meurtriers !

DU BOURDET. De meurtriers !...

LE PRÉSIDENT. Mais qu'importe, si les uns ont leurs champs et leurs prairies, d'autres le vin et les amours, d'autres l'argent et les honneurs ; si tout le monde a quelque chose, qu'importe qu'on n'ait pas de patrie !

DU BOURDET, à part. Où veut-il en venir ?

LE PRÉSIDENT. Nous n'avons plus rien à nous dire, monsieur du Bourdet... Adieu ! (il se rassied tristement.)

DU BOURDET. Monseigneur, pardonnez-moi... vous faisiez allusion à des moments critiques ; je ne suis pas brave, moi, j'ai craint que vous n'eussiez besoin de moi pour un de ces moments-là.

LE PRÉSIDENT. C'était vrai.

DU BOURDET, après un long silence. Eh bien mais, de quoi s'agit-il, de sacrifier une part de mon bonheur ? Mon bonheur est votre ouvrage et j'ai de la mémoire.

LE PRÉSIDENT. S'il ne s'agissait que du bonheur... mais c'est plus que cela qu'il faudrait exposer.

DU BOURDET, timidement. Ma fortune ?...

LE PRÉSIDENT. D'abord.

DU BOURDET. Ma liberté peut-être?...

LE PRÉSIDENT. Plus que la liberté!

DU BOURDET. Je comprends. (Il chancelle et s'assied un moment.)

LE PRÉSIDENT, à lui-même. Pauvre du Bourdet!

DU BOURDET, se levant. Monseigneur, cette déposition que j'ai
fis par-devant vous en 1640...

LE PRÉSIDENT. Je l'écrivis de ma main sous votre dictée.

DU BOURDET. L'avez-vous encore?

LE PRÉSIDENT. La voici. (Il la tire d'un portefeuille placé sur sa
table et la lui remet entre les mains.)

DU BOURDET, lisant. Oui, l'arrivée de Ravailac chez la mar-
quise de Verneuil, leurs conciliabules avec MM. d'Épernon,
Siete-Iglesias, treize jours avant l'assassinat!... (Il pose la feuille
sur la table.)

LE PRÉSIDENT. Il ne manquait que votre signature et je vous
défendis de signer... Que faites-vous?

DU BOURDET, qui a pris la plume. Je signe, monseigneur...

LE PRÉSIDENT, l'arrêtant et lui reprenant la plume. Non! non! vous
êtes un digne homme, d'autant plus courageux que le courage
peut vous coûter plus cher.

DU BOURDET. Vous refusez ma signature?...

LE PRÉSIDENT. Oui..... je ne veux compromettre inutile-
ment personne. (Du Bourdet s'essuie le front et respire.) Seulement,
quand le jour sera venu, m'autorisez-vous à vous demander
de signer cet acte?

DU BOURDET. Oui!

LE PRÉSIDENT. Le signerez-vous?...

DU BOURDET. Le sacrifice est fait.

LE PRÉSIDENT, se levant. Merci, au nom de Dieu et de la
patrie... Ah! vous m'avez fait peur un moment... vous
faiblissiez!

DU BOURDET. C'est que je n'avais pas encore réfléchi à une
chose, monseigneur.

LE PRÉSIDENT. Laquelle?

DU BOURDET. Que Bernard est revenu, et que mon petit
Aubin ne sera plus seul au monde. (Il pleure.)

LE PRÉSIDENT. Je serai son père, le vôtre! (Il l'embrasse.)
Allons, reprenez cette douce vie et jouissez-en sans remords.
Elle est utile désormais au salut de vingt millions d'hommes...
Adieu!

DU BOURDET. Oh! au revoir, monseigneur!

LE PRÉSIDENT, avec solennité. Ne dites pas au revoir! je ferai
tout au monde pour que vous ne me revoyiez jamais! adieu,
adieu! (Il rentre chez lui; du Bourdet sort.)

TROISIÈME TABLEAU

Le jardin des Tuileries. — La volière à droite, au premier plan. — A gauche, l'escalier plongeant vers le quai. — Au fond, le grand rempart. — A droite, au troisième plan, l'escalier de la terrasse.

SCÈNE PREMIÈRE

ANNE D'AUTRICHE, ESTEFANA, puis MARGUERITE.

ANNE. Est-ce qu'on n'ouvre pas la porte du bord de l'eau? Vois, Estefana, c'est elle! Marguerite.

MARGUERITE, montant précipitamment l'escalier du quai. Me voici, madame, me voici!

ANNE. Veille, Estefana. (Estefana se place sur le grand escalier.)

MARGUERITE. Vous m'attendiez bien impatiemment? ma reine; pardon!... j'étouffel... ai-je été suivie?... Non!

ANNE. Pauvre comtesse! chère amie, si pâle!...

MARGUERITE. J'ai eu tant de peine à traverser ces rues encombrées, à fendre cette multitude frémissante!

ANNE. Frémissante?...

MARGUERITE. Le peuple arbore partout les couleurs de M. de Vendôme et de M. de Condé, qui viennent de se déclarer pour le roi.

ANNE, après un mouvement de joie. Et ton embuscade de la forêt?

MARGUERITE. Elle a réussi.

ANNE. Les lettres sont remises?... en bonnes mains?

MARGUERITE. A un jeune homme qui passait tranquillement, ramenant du Havre toute une cargaison de cages pleines. Une loyale et souriante figure qui m'a paru, du coin où j'étais cachée, beaucoup plus inquiet pour ses oiseaux que pour sa vie, brave garçon, et qui a bien juré de rendre le message à son adresse.

ANNE. Il a juré, mais..

MARGUERITE. Il tiendra; un regard clair et droit, il tiendra.

ANNE. Dieu le veuille, car l'épreuve doit être décisive. Si le roi y résiste, Marguerite, s'il refuse de se laisser proclamer par les princes; maudit soit le jour où je mis le pied sur cette terre de France, maudit soit le Louvre et ses geôliers... Car je suis à bout de patience comme d'hypocrisie, et je ne serai plus jamais reine! alors, nous voilà bien perdues toi et moi.

MARGUERITE. Madame, nous avons été mariées le même jour, vous à un fils de roi, qui sera toujours, quoi qu'il arrive le premier gentilhomme du monde; tandis que mon mari...

ANNE. Tandis que celui à qui la reine mère et Concini t'ont livrée pour payer leurs dettes, ce Siete-Iglesias sera toujours le dernier des hommes, n'est-ce pas?... Eh bien, que notre complot réussisse, comtesse, et l'on verra ce que je ferai.

MARGUERITE. Oh! rien pour moi, madame, rien pour cette créature dont la foi est brisée comme l'avenir et qui déjà aurait cessé de vivre, si sa vie ne vous était bonne à quelque chose... N'êtes-vous pas la seule qui m'ayez devinée, qui m'ayez plainte, qui m'ayez aimée!...

ANNE. Nous nous sommes plaintes et aimées toutes deux, Marguerite.

MARGUERITE. Eh bien, vous possédiez déjà toute mon âme; qu'importe, au jour du succès, si ce malheureux corps disparaît broyé sous votre char de triomphe!... vous serez toute-puissante, vous serez heureuse, vous pouvez l'être, vous, je n'aurai donc rien à regretter! Mais je vous quitte; tremblant qu'on n'ait déjà remarqué mon absence chez la reine mère, tremblant qu'on ne me soupçonne d'être auprès de vous, de vous voir et de vous servir. Voilà un danger, madame, dont nulle puissance au monde, dont votre amitié même ne saurait pas me sauver... Adieu, adieu! (Revenant.) Dites-moi, on ne va pas faire de mal à ce jeune homme, n'est-ce pas? Il est si innocent de tout cela! Pauvre garçon, il y aurait conscience. Adieu, ma reine, adieu, adieu!... (Elle sort.)

ANNE. Derrière les volières, sous l'allée couverte, va!... Le roi! viens, Estefana, viens!... (Elles disparaissent toutes deux dans l'allée voisine.)

SCÈNE II

LE ROI, LUYNES, arrivant par le grand escalier.

LE ROI. Tu vois, Luynes, tu vois si j'ai du malheur! oh! Cadenet ne les aura pas!

LUYNES. J'en ferai une maladie...

LE ROI. Te rappelles-tu ces espèces de bouvreuils bleus, semés de poudre vert et or, et ce noir piqué de jaune... oh!

LUYNES. Et ce blanc rayé noir, avec une queue gris cendré sale!

LE ROI. Cendré sale? ah! mon Dieu! je ne les aurai pas. C'est fait pour moi ces malheurs-là!

LUYNES. Le fait est que les autres, lorsqu'ils désirent quelque chose, savent se le faire donner...

LE ROI. Les autres, oui! (Soupir.) Que font-ils là-haut les autres?...

LUYNES. Ils sont au conseil, je pense.

LE ROI. Ah! (Long soupir.)

LUYNES. Mais voyez donc, sire, c'est Cadenet !

LE ROI. Qui saute les haies et les fossés !

LUYNES. Ah ! mon Dieu, mais il va renverser cette dame. La reine, maladroit !

SCÈNE III

LES MÊMES, CADENET.

CADENET, de loin. Je les ai ! je les ai !...

LE ROI. Les oiseaux ?...

CADENET. Cinquante... Bernard de Preuil me les a cédés.

(A Luynes.) Notre ami de Preuil, vous savez. J'en ai cinquante !

LE ROI. Brave Cadenet !

CADENET. Et l'on apporte les cages derrière moi !

LE ROI. Oui ?

CADENET. Faut-il les faire entrer dans la volière ?

LE ROI. Fais ouvrir, nous les placerons nous-mêmes.

LUYNES. Sire !

LE ROI. Qu'y a-t-il ?

LUYNES. La reine, sire ! (Entre Anne d'Autriche riant.)

LE ROI. Si matin, déjà levée, madame ?...

SCÈNE IV

LES MÊMES, ANNE, ESTEFANA, puis BERNARD.

ANNE. Oui ! sire, bonjour ; savez-vous que M. de Cadenet a failli me franchir à la course ; j'en suis encore toute étourdie !...

LE ROI. Il m'apportait... vous allez voir, tenez. (Il la conduit à la volière.)

CADENET, à Luynes. La reine qui exècre les oiseaux !...

ANNE, frappant ses mains. Viens donc, Estefana. Oh ! les merveilles, les merveilles !...

LE ROI. N'est-ce pas ?...

LUYNES, surpris. Tiens !

ANNE. On voudrait baiser ces petites pelottes de soie !

CADENET. Bah ! ce n'est pas naturel ! (Un officier appelle Cadenet et lui parle bas. La reine le voit du coin de l'œil.)

ANNE. Que je vous aide, sire.

LUYNES, bas à Cadenet. Quoi donc ?...

CADENET, de même. Bernard, qui me demande à voir le roi.

LUYNES, bas. Mais c'est impossible.

CADENET, bas à Luynes. Oh ! monsieur, il a été si gracieux !

ANNE, à Luynes. Vous dites ?...

LUYNES. Madame...

ANNE. Je croyais avoir entendu...

LE ROI. Entendu, quoi ?...

CADENET. Le maître des oiseaux, sire, il est là, et demande...

LE ROI. Qu'on le paye?... c'est trop juste.

LUYNES. Non pas, sire, tout au contraire, il dit avoir quelque chose à remettre au roi. (Mouvement d'Anne.)

LE ROI. Qu'il vienne. (A Anne.) C'est peut-être quelque rare é

ANNE. Peut-être; où donc est-il?...

CADENET, amenant Bernard avec lequel il a causé tout bas. Le voici, madame, mais il ne s'agit plus d'oiseaux...

LE ROI. Ce qu'il m'apporte, qu'est-ce donc?...

CADENET. Une lettre que des gens inconnus l'ont forcé, l'épée sur la gorge, de venir rendre à Votre Majesté.

LE ROI, inquiet. Oh! si on le renvoyait...

ANNE. Qu'il s'explique, au moins.

LE ROI, à Bernard, embarrassé. Que voulez-vous?... qu'est-ce que tout cela?

BERNARD. N'en parlons plus, sire. (A Cadenet.) On ne me tuera qu'une fois, n'est-ce pas?...

LE ROI. Qu'entend-il par là?

CADENET. Il paraîtrait qu'on l'a menacé de le tuer, s'il n'avait pas rendu son message sous deux heures.

ANNE, avec une feinte compassion. Ah! pauvre homme.

CADENET, bas à Bernard. La reine!

LE ROI. Pour une simple lettre?...

BERNARD. Pardon, sire, il y en a trois...

LE ROI. Trois! pour moi seul!...

BERNARD. Non, sire, les autres sont pour la reine mère et les princes.

LE ROI. Pourquoi venez-vous à moi d'abord?...

BERNARD. Parce que le roi est le maître et le seigneur ..

ANNE. Il est très-bien, ce jeune homme...

CADENET. Un de Preuil, madame; sa mère était Pontis.

LE ROI. Deux noms rassurants; donnez-moi la lettre qui est pour moi.

ANNE, à part. Enfin!

LE ROI. Ouvrez, Luynes, et lisez... (La reine, près de la volière, agace les oiseaux avec Estefana.)

LUYNES, qui a parcouru. Ah! cela va être difficile à lire... (Geste impératif du roi, Luynes s'incline, il lit.) « Sire, vous avez dix-sept ans, vous êtes homme; c'est un peuple que Dieu vous a donné à nourrir et non des chiens et des gerlants. » (S'interrompant.) Sire!

LE ROI. La leçon est sévère; va!

LUYNES, lisant. « Ce royaume conquis par le héros, votre père, est chaque jour écorne par des traîtres et des larrons qui s'abritent derrière le manteau royal, qu'en France, vous seul avez le droit de porter.

LE ROI. Va!...

LUYNES. « Voilà des princes, vos amis, vos frères qui s'arment pour votre querelle... Les abandonnerez-vous? Régnerez, Louis, les ambitieux vous disent qu'il n'est pas temps encore, bientôt la France vous dira qu'il ne l'est plus!... »

LE ROI, atterré. Oh! oh!

ANNE, avec joie. Il a pâli!... (Accourant.) Quoi donc, sire?...

LE ROI, l'écartant doucement. Ainsi, voilà la pensée du peuple, voilà la vérité?... Il faut que les autres la sachent aussi. (A Bernard.) Avancez!

CADENET, à Bernard. Tiens-toi bien.

LE ROI. Vous ne savez ni le contenu de ces lettres, ni de quelle part elles viennent?

BERNARD. Oh! je le jure!

LE ROI. Faites auprès de la reine régente ce que vous avez fait auprès de moi. Portez-lui la dépêche qui lui est destinée. Cadenet vous introduira. Merci, monsieur!... allez!...

ANNE, ravie. Voilà qu'on sort du conseil, sire, et la reine mère descend dans le jardin, l'attendez-vous ici?

LE ROI. Je rentre chez moi, madame... J'ai affaire... Luynes! qu'on m'amène M. de Vendôme et M. de Condé aussitôt qu'ils paraîtront au Louvre!... (Il sort avec Luynes.)

ANNE. Je serai reine aujourd'hui... Vous avez entendu, M. de Cadenet, présentez ce jeune homme à la régente!... (Elle sort de son côté avec Estefana.)

SCÈNE V

CADENET, BERNARD, LA REINE MÈRE, LE MARÉCHAL, MARGUERITE, SIETE-IGLESIAS, D'ÉPERNON, COURTISANS, DAMES, OFFICIERS.

CADENET. Oh! mon pauvre Bernard, comme cela sent l'orage. (Ils se retirent à l'écart pendant l'entrée de la cour.)

LA REINE MÈRE, au maréchal. Non, Concini, non, pas aujourd'hui, c'est un mauvais jour.

LE MARÉCHAL. L'occasion commande, madame; les deux princes sont en chemin, chaque pas qu'ils font grossit l'émeute.

D'ÉPERNON. Et le parlement conspire avec eux.

LE MARÉCHAL. Si vous ne les faites arrêter, nous sommes débordés, dépouillés!

LA REINE MÈRE. Pas aujourd'hui, te dis-je! il m'arriverait malheur!

LE MARÉCHAL. Comment?...

LA REINE MÈRE, bas, mystérieusement. Je l'ai revu!... tu sais, la vision sombre qui m'apparut le soir même de la mort du roi,

cette figure de soldat qui sortait de dessous mes rideaux et qui m'est restée là, comme une éternelle menace!

LE MARÉCHAL. Un rêve!

LA REINE MÈRE. Ce matin j'étais assoupie après une nuit sans sommeil, je te dis que je l'ai revu... N'entreprenons rien aujourd'hui...

SIETE-IGLESIAS. On se passe de moi, à ce qu'il paraît. (S'approchant de Marguerite.) Savez-vous ce qu'on vient de me dire, madame?...

MARGUERITE. Voyons, monsieur.

SIETE-IGLESIAS. On m'assurait que cette robe bleue a été vue, ce matin, chevauchant aux portes de Paris.

MARGUERITE, émue. Qui vous a si bien renseigné, monsieur... madame de Verneuil ou sa fille?...

SIETE-IGLESIAS. Qu'importe!...

MARGUERITE. C'est vrai, il importe peu : l'essentiel, c'est qu'il vous déplaît que je sorte à cheval; désormais, j'irai me promener à pied.

SIETE-IGLESIAS. Vous promener!...

MARGUERITE. Il vous déplaît que je me promène?... je resterai chez moi... Obtenez de la reine mère qu'elle me relève de mon service auprès d'elle! (Elle s'éloigne.)

SIETE-IGLESIAS. Tout cela n'est pas répondre. (Un officier vient le chercher. Il se hâte.) On revient à moi.

LE MARÉCHAL. Arrivez, comte, la reine se refuse à tout.

SIETE-IGLESIAS, bas. Lui avez-vous rapporté ce que le président nous a dit ce matin? (Mouvement d'effroi du maréchal.) Elle hésiterait moins!...

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE CAPITAINE DES GARDES.

LE CAPITAINE, à la reine mère. M. de Condé approche du petit guichet, M. de Vendôme débouche par la rue Saint-Honoré...

LA REINE MÈRE. Accompagnés?...

LE CAPITAINE. Quinze à vingt gentilshommes.

LE MARÉCHAL. J'ai deux cents épées pour les conduire à la Bastille...

D'ÉPERNON. J'ai mon régiment des gardes.

SIETE-IGLESIAS. Ne laissez pas arriver les princes jusqu'au roi!

LE MARÉCHAL. Faites-nous libres une bonne fois.

LA REINE MÈRE. Pas aujourd'hui!... (Apercevant Cadenet. Elle se dirige vers lui.) N'est-ce pas quelqu'un à mon fils? Cadenet?... Que veut-il?...

LE MARECHAL, à Siete-Iglésias. Elle a peur, elle nous échappe.

SIETE-IGLESIAS. Elle y viendra!

CADENET, présentant Bernard à la régente. Ce jeune gentilhomme de la part du roi.

LA REINE MÈRE. De mon fils tout est bien venu; une dépêche, donnez. (Bernard lui remet la lettre.)

CADENET, s'écartant. Gare!...

BERNARD, bas à Cadenet. Si tu instruisais Sa Majesté de la façon dont cette lettre est tombée dans mes mains?

CADENET. Tu as raison. (Il cause avec le maréchal, d'Épernon, Siete-Iglesias, il leur explique tout. La reine mère lit et froisse le papier avec rage.)

BERNARD. Est-ce que j'ai oublié une de mes petites vipères dans l'enveloppe?

LA REINE MÈRE, l'œil enflammé. C'est vous qui m'apportez ceci?...

MARGUERITE, à elle-même. Le malheureux!...

BERNARD, gracieux. Oui, madame.

LA REINE MÈRE. Voilà un homme hardi... (Elle passe la lettre au maréchal qui lit et passe à d'Épernon.)

BERNARD. Voilà une mauvaise affaire.

LE MARÉCHAL. Une sommation de quitter la régence, à vous.

D'ÉPERNON. Et de nous chasser!

SIETE-IGLESIAS, à Bernard. Oui dâ! savez-vous bien ce que vous avez apporté là, mon maître?

BERNARD. Pas plus que je ne le savais en remettant une lettre pareille au roi!...

LA REINE MÈRE. Il en a porté une au roi!...

BERNARD. J'en ai même une pour les princes. (Siete-Iglesias lui arrache la lettre.)

CADENET, bas. Tais-toi donc!

LA REINE MÈRE. Il a des complices!

LE MARÉCHAL. Les princes, madame!

SIETE-IGLESIAS. Et le parlement!

SCÈNE VII

LES MÊMES, D'ÉPERNON.

D'ÉPERNON, accourant, à la reine mère. M. de Vendôme monte au cabinet du roi.

LE MARÉCHAL, à la reine mère. Voyez-vous!

SIETE-IGLESIAS. Et vous hésitez, madame!...

LA REINE MÈRE. Je n'hésite plus, faites! (Le capitaine, d'Épernon et plusieurs officiers se précipitent vers le Louvre. Grand mouvement de ce côté.)

BERNARD, à Cadenet. Cours prévenir le roi!

CADENET. Oui! oui!... (Il sort.)

LA REINE MÈRE, revenant à Bernard. Celui-ci, on le fera s'expliquer.

LE MARÉCHAL. La prison d'abord!

SIETE-IGLESIAS. La question ensuite, pour lui et les siens.

BERNARD. Je vous défie bien de faire parler même Aubin, mon petit frère! (Il s'arrête. Marguerite en face de lui, lui fait signe de se taire, un doigt sur ses lèvres. Étonné.) Ce signe, c'est pour moi?... (Cris, tumulte au fond. Grande prise d'armes, l'attention de tous est appelée de ce côté. Une double haie de gardes vient occuper le jardin et sépare Bernard du groupe de la cour.)

LA REINE MÈRE, aux gentilshommes qui reviennent. Est-ce fini?...

D'ÉPERNON, accourant. Ils sont arrêtés!

LE MARÉCHAL. Nous sommes les maîtres!

SIETE-IGLESIAS. Deux sur trois!...

BERNARD, à lui-même. C'est fait de toi, mon pauvre Bernard!
(Il sent une main toucher son épaule.)

MARGUERITE, à Bernard. Ne vous retournez pas; derrière vous, il y a une porte... celle des fossés du bord de l'eau! Fuyez, ne perdez pas une seconde; voici la clef, allez!... (Elle glisse une clef dans sa main.)

BERNARD, se retournant. Elle encore!... (Il reste stupéfait.)

MARGUERITE. Mais partez donc, voulez-vous me perdre avec vous?... (Il s'enfuit et disparaît par le petit escalier plongeant. — Les deux princes traversent la terrasse, prisonniers; leurs épées dans la main du capitaine, entre la double haie de soldats, d'officiers et de gentilshommes.)

CRIS DES COURTISANS. Vive la reine régente!... (Au fond, des cris de l'émeute derrière le mur de la terrasse.) Vive Vendôme!... vive le parlement!... vive le roi!...

D'ÉPERNON, saluant la reine mère dont il baise la main. Régente et maîtresse à toujours!

LE MARÉCHAL. Plus rien sur notre route, enfin!...

SIETE-IGLESIAS. Si! le président! (Acclamations de toute la cour, des officiers, des soldats.)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

La maison de du Bourdet aux Bordes. — A droite, au premier plan, petite porte du parc masquée sous les lierres et les clématites. Bancs de jardin, chaises, allées, vieux arbres. — A gauche, au premier plan, porte d'un escalier en tourrelle conduisant au premier étage. — Au deuxième plan, la maison, dont le premier étage est formé d'une galerie avec rampe en face du spectateur. — Au milieu de cette galerie la porte de la chambre où du Bourdet cache Marguerite. — La galerie fait un retour d'équerre comme la maison, vers le fond du théâtre, et l'entrée de la maison est au troisième plan à gauche. — Au fond, terrasse conduisant aux communs, et au parc dont les ombrages s'étendent à perte de vue. — Ciel bleu. Soleil. Riante journée d'automne. Feuillages et fleurs grimpantes sur la maison et la galerie.

SCÈNE PREMIÈRE

DU BOURDET, BERNARD, AUBIN.

DU BOURDET. Eh bien, Bernard, comment vous trouvez-vous de votre promenade ? Quelle fraîcheur ! quel matin parfumé ! Respiré-t-on bien aux Bordes ? vit-on bien ?... (A Aubin.) Vous avez répandu de la crème sur votre manche.

AUBIN. Ce n'est pas moi, c'est mademoiselle Sylvie en servant mon frère !

DU BOURDET. Le parc a maintenant quatre cents arpents d'un seul gazon, je vous ai arrondi, hein ?

BERNARD. Oh ! vous m'avez fait bien riche !

DU BOURDET. Comme il dit cela ! le prendrait-on pour un homme échappé miraculeusement au plus terrible danger... A propos, nous parlons toujours de cette petite porte libératrice qu'on vous a ouverte aux Tuileries... Mais vous ne nous dites pas qui vous l'a ouverte ! Quel Dieu ? quelle déesse ?

BERNARD. Je ne sais pas... je n'ai pas vu...

DU BOURDET. Ah ! Bernard, j'ai plus de sang-froid dans le péril... *robur et æs triplex* ! Ainsi quand Aubin épouvanté par

cet affreux prévôt tomba évanoui dans les bras de cette dame, la parente de Lafougeraie, d'autres eussent perdu la tête... Eh bien, voulez-vous que je vous dépeigne... Je n'ai pas pu voir son visage... mais voulez-vous que je vous dise la couleur de sa robe, de sa mante, de ses gants?...

AUBIN. Je ne l'ai pas vue, moi, mais elle m'a laissé un souvenir... oh! un charme qui m'attache à elle malgré moi.

BERNARD. Quoi donc?

AUBIN. Un parfum... celui de ses habits, sans doute lorsqu'elle me portait dans ses bras... Tenez, je le retrouve encore. (Il flaire son pourpoint.)

DU BOURDET. Petit sensuel!

AUBIN, à Bernard. Respirez un peu, mon frère.

BERNARD, l'embrassant. C'est étrange... oh! ce parfum!

DU BOURDET. Voyez le petit câlin, pour qu'on l'embrasse! oh! tant mieux! que le petit se fasse aimer du grand! que le grand protège le petit!

AUBIN. Eh bien, voilà que vous vous attristez!

DU BOURDET. Moi! jamais la vie ne m'a paru si belle!... et à vous, Bernard?...

BERNARD. Certes...

DU BOURDET. Et vous allez avoir une femmel... voyons, vous ai-je trompé? est-elle assez mignonne, cette Sylvie?

BERNARD. C'est la vérité!

DU BOURDET. Et des qualités!... bonne famille, ces des Noyers, noblesse d'épée par les hommes, de robe, par...

AUBIN. Par les femmes...

DU BOURDET. Moins d'esprit, monsieur le goguenard, je n'aime pas les coq-à-l'âne, moi. L'Ancre à la potence! et le capitaine Hugues... Rappelez-vous donc un peu, monsieur le drôle! (Aubin s'écarte assombri par ce souvenir.) Oui, bonne alliance, Bernard, dix mille pistoles, je les ai vues... et pas de famille! précieuse condition.

BERNARD. Oui, monsieur... quel père vaudrait celui que j'ai... Quant au nom de mère, on ne peut plus le donner à personne, quand on a perdu la mère que nous avons, n'est-ce pas, cher Aubin?

DU BOURDET. Il y a donc la tante, un peu roide, un peu prude, mais c'est une garantie, et le frère toujours absent. Officier, inconnu, peu gênant. Enfin, répondez, concluez.

BERNARD. Eh! monsieur, la femme, la dot, les convenances, tout est parfait! vous avez découvert...

DU BOURDET. Un trésor, vous vous en apercevrez en faisant votre cour.

BERNARD. Ma cour? et pourquoi?...

DU BOURDET. Mais pour connaître Sylvie.

BERNARD. Abrégeons; trouverai-je jamais mieux?

DU BOURDET. Oh! si jamais fleur candide, ingénue, s'ignorant elle-même... aux Feuillantines à huit ans! sortie à dix-huit!... pas une mauvaise note... La supérieure l'a renvoyée l'année dernière.

BERNARD. Renvoyée?

DU BOURDET. Parce qu'elle n'avait plus rien à apprendre.

BERNARD. Voyons! vous êtes satisfait que je me marie, n'est-ce pas?

DU BOURDET. Je l'avoue.

BERNARD. Tout de suite alors, tout de suite; c'est fait, conclu, paraphé!...

DU BOURDET. Sans rien regretter ailleurs?...

BERNARD. Oh! cher père, vous finirez par trop exiger. Que diable, si l'on demandait au soldat qui escalade un bastion et fait contre fortune bon cœur: « Dis-moi, gaillard, est-ce que tu ne regrettes pas ce bon vin clair du dimanche, et les minois qui t'agaçaient, et le ciel qui vermillonnait si doux? » Peste! le moyen serait mauvais pour encourager ce malheureux à s'aller faire casser la tête.

DU BOURDET. Voilà votre opinion sur le mariage?

BERNARD. Non! mais vous parlez de regrets, de rêves, quel homme à mon âge n'a pas les siens? Vite, combattons-les par quelque réalité salubre, un coup de canon dans ces vapeurs, le mariage, le mariage!...

DU BOURDET. A la bonne heure, ces dames vont venir nous rendre la visite du matin, donnons-leur parole, hein?...

BERNARD. Donnons.

DU BOURDET. En sorte que l'oncle Pontis, à son arrivée, trouvera la plume toute prête pour signer au contrat, et les violons tout accordés pour la noce.

BERNARD. Vous croyez qu'il arriverait?

DU BOURDET. Voilà un mois que je lui ai écrit nos projets, il n'a pas répondu, c'est qu'il vient.

BERNARD. Savez-vous que je ne l'ai pas vu depuis douze ans.

DU BOURDET. Il est lieutenant de roi, à Grenoble.

BERNARD. Soit, mais il s'y enterre. Lui, le chevalier de Pontis! un nom connu dans le monde entier.

DU BOURDET. Le fait est qu'il devrait tenir son bâton de maréchal.

AUBIN. Je veux lui demander moi, pourquoi il ne l'a pas!

DU BOURDET. Prenez garde, Aubin, il y a là un grand secret, nous avons dû le cacher à des enfants.

AUBIN. Oh! traitez-moi en homme, dites-le-moi.

DU BOURDET. Ne fût-ce que pour vous empêcher de réveiller imprudemment chez votre oncle des souvenirs cruels.

BERNARD. Mon pauvre oncle!

DU BOURDET. Il a tué dans sa jeunesse, un homme, son meilleur ami! et ce sombre événement a jeté sur sa vie un deuil ineffaçable... Vous le verrez à trente-cinq ans, vieux, blanchi, éteint. Jamais on ne l'a vu rire. Evitez, Bernard, évitez, Aubin, de prononcer devant lui ce mot : Espérance! Espérance était le nom du compagnon chéri qu'il a tué.

BERNARD. Oh!

DU BOURDET. Pontis, retenu malgré lui au service par le feu roi, quitta la cour le lendemain même de l'assassinat de son maître... nous ne l'avons plus revu... On ne l'eût revu jamais sans votre mariage. Vous voilà instruits... Montrez-nous, Aubin, que vous n'êtes plus un enfant!...

AUBIN. Oui, mon père.

DU BOURDET. Et secouons tout cela. (A Aubin.) Vous, courez faire avertir pour le contrat maître Bordinier... Toi, Marcelle, expédie les laquais chez nos amis du voisinage, et envoie le garde-chasse à la recherche du rôti. (Cris au loin, aboiements.) Voilà que cet Aubin a fait encore des siennes. L'entendez-vous? Entendez-vous les chiens? (Aboiement des chiens.) Veux-tu bien te taire, garnement!

AUBIN, de loin. Mon oncle!

DU BOURDET. Eh bien, après?

AUBIN. Mon oncle Pontis!

BERNARD. Au château? (Il court vers la terrasse.)

DU BOURDET. Quand je vous disais, Bernard; ah! voilà une journée complète!

SCÈNE II

LES MÊMES, PONTIS, AUBIN.

PONTIS, les embrassant. Mes amis! mes amis!...

DU BOURDET, radieux. Mon frère! chers enfants!

PONTIS. Que m'a dit ce petit, on signe le contrat aujourd'hui?...

DU BOURDET. Aujourd'hui même.

PONTIS. Si tôt! Êtes-vous si pressé, Bernard? (silence général.)

DU BOURDET, à lui-même. Ah ça! mais, il n'y a donc que moi de pressé ici. (Haut.) Vous avez vu du nouveau, hein, beau-frère, en traversant la propriété, cherchez bien, de la lisière du bois ici?... (Pendant ce temps Aubin a monté sur une chaise et détache le manteau de Pontis qui s'assied.)

PONTIS. Je n'ai vu que trois choses, qui ne sont pas tout à fait nouvelles et que l'on voit partout où l'on va... un enfant

qui volait des pommes, un homme ivre qui achevait de s'enivrer et une jeune fille qui recevait un billet doux.

BERNARD. Une fille qui recevait un billet doux; en effet, ce n'est pas rare.

DU BOURDET. Partout ailleurs... mais ici... dans un désert!

PONTIS. Bah! Est-ce qu'il n'y a pas des filles, même dans les déserts?

DU BOURDET. Je parie que l'on n'en compterait pas ici quatre en âge de recevoir des billets.

PONTIS. Ce sera une de ces quatre-là.

BERNARD. Où l'avez-vous surprise?...

PONTIS. Surprise est bien le mot... car en arrivant, comme je voulais aller revoir une petite rotonde où ma sœur et moi nous nous étions dit adieu à mon dernier départ, j'entrai sous bois avec mon cheval. La bête broutait, moi je rêvais; lorsque, sans songer à guetter, je vis à travers les feuillages, cette fille arriver et prendre son billet doux dans la main du cavalier, et voilà!...

BERNARD. Quelle espèce de fille?...

PONTIS. Jolie, mignonne, comme elles sont toutes.

BERNARD. Plus ou moins.

DU BOURDET. Mais de tournure, d'habits... Demoiselle ou paysanne?...

PONTIS. Demoiselle. Mais en vérité comme vous me questionnez tous?...

DU BOURDET. Ecoutez donc... je vous accordais tout à l'heure un chiffre rond de quatre filles à billets doux; mais si vous parlez de demoiselles!...

BERNARD. Je n'en vois pas quatre!...

AUBIN. Je n'en vois même qu'une.

DU BOURDET, se repoussant. J'aime à croire que vous allez vous taire. (Se retournant.) Ces dames.

PONTIS. Ah! ah! ces dames.

SCÈNE III

LES MÊMES, SYLVIE, MADAME DES NOYERS.

MADAME DES NOYERS. Délicieuse habitation, cher voisin délicieuse.

DU BOURDET. Enrichie depuis quelques moments, Madame; permettez-moi de vous présenter mon beau-frère, le chevalier de Pontis, lieutenant de roi à Grenoble.

MADAME DES NOYERS. A qui j'ai le plaisir de présenter mademoiselle Sylvie des Noyers, ma nièce. (Révérence de Sylvie, Pontis recule stupéfait.)

BERNARD. Elle est jolie, n'est-ce pas mon oncle ?

DU BOURDET, à Pontis. Vous avez quelque chose ?

PONTIS, bas. Moi ?...

DU BOURDET, bas. Vous ! et soyez sincère, mon ami.

PONTIS. Ouï ouï je connais ces façons-là... Soyez sincère, et si vous l'êtes, foin de vous.

DU BOURDET. Vous, l'oncle de Bernard, vous nous devez la vérité.

PONTIS. La vraie ? êtes-vous homme à l'entendre ?

DU BOURDET. Et à en profiter. Vous connaissez Sylvie ?

PONTIS. Je la reconnais.

DU BOURDET. Vous l'avez vue ?

PONTIS. Tout à l'heure dans le bois, recevant du cavalier un billet qu'elle a déchiré en mille millions de morceaux.

DU BOURDET. Ah ! par exemple ! (Droit à Sylvie.) Savez-vous ce que dit le chevalier, chère demoiselle ?

SYLVIE. Je voudrais le deviner, monsieur, si ce n'est pas trop désagréable pour moi !

DU BOURDET. Il prétend vous avoir déjà vue.

MADAME DES NOYERS. Quand donc ?...

DU BOURDET. Il y a une heure, dans le bois, avec un cavalier.

SYLVIE, troublée. Croyez-vous ?

PONTIS. J'en suis sûr.

SYLVIE. J'étais allée au-devant du courrier, de mon frère que nous attendions aujourd'hui.

MADAME DES NOYERS. C'est vrai que nous l'attendions, ce courrier, et il est venu... Eh bien, après ?

SYLVIE. Eh bien ! dans le bois, je lui ai demandé s'il avait une lettre pour nous. C'est alors que monsieur le chevalier m'aura vue.

DU BOURDET. Lisant et déchirant la lettre ?

MADAME DES NOYERS. Comment, déchirant ?... la voici. (Elle tire une lettre de son sac.)

SYLVIE. Je ne me souviens pas d'avoir déchiré quelque chose. (Mouvement de Pontis.) Ou bien ce sera quelque papillote insignifiante que j'aurai mise en pièces sans savoir...

DU BOURDET. C'est vraisemblable.

BERNARD. Tout à fait vraisemblable, n'est-ce pas ?

PONTIS, sérieux. Tout à fait vraisemblable.

MADAME DES NOYERS. Oui, mon neveu nous annonçait qu'il arrive aujourd'hui.

DU BOURDET. Vous voyez, beau-frère.

PONTIS. Certainement. (A lui-même.) Il y avait deux lettres... une pour la tante, une pour elle... qu'elle a déchirée, et quand on déchire une lettre, c'est pour qu'elle ne soit pas vue. (Pendant

ce temps la vieille dame a fouillé dans ses poches pour en tirer une liasse de papiers et du Bourdet cause avec elle.)

DU BOURDET, à madame des Noyers. Cela vous convient-il ainsi? Oui! Eh bien, voilà! qui est arrangé. Touchez là...

MADAME DES NOYERS. Tope, cher voisin... et voici tous les titres et papiers de famille que je vous ai promis.

DU BOURDET. Merci, et à table. Bernard, la main à madame. (A Sylvie.) Votre main, belle Sylvie... (A Pontis.) Cher chevalier...

AUBIN. Votre main, mon oncle. Oh! la meilleure de toutes! (Il lui baise la main.)

DU BOURDET. A table!

SCÈNE IV

LES MÊMES, CADENET.

CADENET. J'arrive bien!

DU BOURDET, BERNARD. Cadenet!

DU BOURDET, saisi. Ah! mon Dieu! qu'y a-t-il encore?... Permettez, mesdames.

CADENET. Rassurez-vous, monsieur, rien qu'une bonne nouvelle. Le roi qui a su de moi le danger où s'était trouvé Bernard en présence de la reine mère et votre fuite si rapide de Paris, le roi a dit à mon frère: « Luynes, fais assurer ce gentilhomme de ma protection! qu'il vive en paix, et puisqu'il se marie, en retour du plaisir qu'il m'a fait avec ses oiseaux, porte-lui mon présent de noces. » (il offre un petit écrin à Bernard.)

DU BOURDET. L'admirable agrafe! (A Sylvie.) Voyez donc, mademoiselle.

BERNARD. Émeraudes, diamants! si je ne savais à qui l'offrir, je trouverais le présent trop riche.

CADENET. J'ai eu assez peur en route avec ces diamants-là. Traverser tous ces fourrageurs, tous ces batteurs d'estrade dont vos environs sont remplis.

DU BOURDET. Remplis! des cavaliers! pourquoi faire?...

CADENET. Vous ne savez pas?...

TOUS. Non!...

CADENET. Pour rattraper M. de Vendôme!...

PONTIS, s'approchant. M. de Vendôme s'est enfui?...

CADENET, saluant. Parfaitement.

PONTIS. Comment cela s'est-il fait, monsieur?...

CADENET. On ne sait pas! Génie, fée, diable, quelqu'un a ouvert la cage, et M. de Vendôme s'est envolé.

TOUS, excepté Pontis. Ah! (Ils applaudissent bruyamment.)

CADENET. De là, poursuites, arrestations, cavalerie, visites domiciliaires et terreur partout. Le rattrapera-t-on? ne le rattrapera-t-on pas?...

DU BOURDET. Rattrapons notre diner, nous autres; n'est-ce pas, mesdames?

CADENET. Bien dit!... (Ils se dirigent vers le fond.)

DU BOURDET. Ah! serrons d'abord les papiers; Bernard, passez devant, passez! une minute!... Je suis à vous, passez! (Il entre chez lui, la compagnie s'éloigne au fond, la petite porte à droite s'ouvre et Lafougeraie paraît.)

SCÈNE V

DU BOURDET, dans la maison, **LAFOUGERAIE,**

LAFOUGERAIE. Du Bourdet est rentré seul. (Il s'avance.) Plus personne! (Il avance encore.)

DU BOURDET, chantant. Ne laissons pas refroidir... (Apercevant Lafougeraie.) Hein!

LAFOUGERAIE. Chut!

DU BOURDET. Toi!

LAFOUGERAIE. Et elle!

DU BOURDET. Qui, elle?

LAFOUGERAIE. Celle qui a sauvé ton petit Aubin!... (Il fait signe à Marguerite, restée en dehors.)

DU BOURDET. Bah!

SCÈNE VI

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE. Et qui vient vous confier à son tour sa vie et son honneur!...

DU BOURDET. Qui donc les menace?

MARGUERITE. Ceux qui poursuivent M. de Vendôme que j'ai fait échapper cette nuit, et à qui j'ai servi de guide!

DU BOURDET. Vous?

MARGUERITE. Nous nous sommes égarés... Lafougeraie a reconnu votre maison... On nous cherche, on peut retrouver nos traces!...

DU BOURDET. Me voilà bien!

LAFOUGERAIE. Tu hésites?

DU BOURDET. Moi!

MARGUERITE. Monsieur a raison, il risque trop si on nous trouvait chez lui, partons!...

DU BOURDET. Allons donc, madame, hésiter! le premier moment peut-être... (Cris d'Aubin qui appelle son père.)

MARGUERITE. J'entends des voix!

DU BOURDET. On me cherche...

LAFOUGERAIE. On t'appelle! (Mêmes cris.)

MARGUERITE. On vient!

DU BOURDET. Ce petit sacripant d'Aubin!... (A Lafougeraie.) Toi,

tu connais le parc, file par le taillis, passe dans l'île, et cache-toi dans la cabane de mon pêcheur ! (Lafougeraie sort à droite.)

MARGUERITE. Et moi?...

DU BOURDET. Vous, madame, suivez-moi, vite! vite! montons... j'entends Aubin! (Ils sortent et montent l'escalier à gauche.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, dans l'escalier dont DU BOURDET ferme la porte, AUBIN.

AUBIN. Eh bien, mon papa, vous ne venez donc pas ?

DU BOURDET, en haut à Marguerite, dans la galerie. Chut! (Ils se baissent derrière le balustre.)

AUBIN. On vous attend! Bah! tout est fermé; il n'y est plus, il a passé par la grande allée! (Il court et disparaît.)

DU BOURDET, ouvrant la porte du premier étage. Madame, voici la chambre qu'habitait ma femme. Nul n'y entre jamais, c'est un lieu sacré!...

MARGUERITE, lui serrant les mains. Oh! monsieur!

DU BOURDET. Que comptez-vous faire?...

MARGUERITE. Me reposer quelques heures des fatigues de cette nuit, et ce soir reprendre nos chevaux que Lafougeraie a laissés dans le bois. (Le voyant inquiet.) Ah! je vous cause bien des embarras!

DU BOURDET. Mon Dieu, non, madame, seulement cela tombe mal, je marie aujourd'hui mon beau-fils.

MARGUERITE. Votre?...

DU BOURDET. Bernard de Preuil...

MARGUERITE. Ah! vous le... Eh bien! allez, monsieur, allez!

DU BOURDET. A bientôt... je reviendrai par ma chambre qui est ici, tenez, contiguë à la vôtre... n'ayez pas peur!

MARGUERITE. Oui! oui!

DU BOURDET. Quelles mains froides... pourvu qu'elle n'aille pas tomber malade ici. (Il part.)

SCÈNE VIII

MARGUERITE, seule. De l'air, des fleurs, le ciel, les champs! Ne suis-je pas trop heureuse d'avoir trouvé une prison si sûre et si charmante... je respire ici le bonheur des autres! (Elle s'assied près de la rampe.) L'étrange aventure, après tout, retrouver ici ce jeune homme, ce Bernard, dont j'ai sauvé la liberté, la vie, et qui ne me connaît pas, et ne se souvient pas même de moi... Il va se marier! (Éclats de rire au loin, elle se lève; même rire.) Je connais cette voix... (Rires.) Mais oui... Si je pouvais voir sans être vue, derrière ce pilier, sous ces feuilles... Cadenet! (Elle se retire avec frayeur, Bernard et Cadenet s'approchent et viennent s'asseoir sous la fenêtre de Marguerite.)

SCÈNE IX

MARGUERITE, en haut, CADENET, BERNARD.

CADENET. Ta future est ravissante... je comprends que tu sois pressé. (Il rit.)

MARGUERITE. Si je rentre... je fais crier la porte... je me boucherai les oreilles quand il faudra. (Elle reste debout derrière le pilier.)

CADENET. Hein ! ces yeux ! ce pied ! ces fossettes ! as-tu vu ?

BERNARD, rêvant. Ah !

CADENET. Tu n'as pas vu ses fossettes?...

BERNARD. Non !

CADENET. Voilà un singulier amoureux !

BERNARD. Qui te dit que je le sois?...

CADENET. Bah ! Eh bien, alors pourquoi te marier ?

BERNARD. Parce qu'il le faut, Cadenet ; parce qu'il faut que je me hâte de couper court à certaines chimères qui m'envahiraient si je les laissais pousser dans le jardin de ma pensée, comme on dit chez les Topinamboux.

MARGUERITE. Ah ! (Elle se penche collée au balcon de pierre.)

CADENET. Quelles chimères ?

BERNARD. Assez !

CADENET. Tu vois bien que tu es amoureux.

BERNARD. Eh bien, soit. Mais de qui ?

CADENET. Oui, de qui ?

BERNARD. Vois-tu, il y a des rêves qui demeurent admirables, merveilleux, tant qu'ils sont enfermés là, et qui ne se traduisent que mesquins, absurdes, ridicules... parce qu'ils sont impossibles à réaliser.

CADENET. Enfin ! voyons ; ton rêve, ce n'est pas la reine, après tout ?

BERNARD. Ce n'en est peut-être pas si loin ! (Marguerite se relève précipitamment.)

CADENET. Comment, scélérat, tu aimes à la cour, et tu n'as fait qu'y montrer le nez !...

BERNARD. Oh ! comme il faut que je me marie vite ! Si tu savais ! quand la flamme de ces yeux-là vient brûler dans mon souvenir !... Vois-tu bien ! je deviendrais ambitieux... j'irais faire la belle jambe au Louvre, comme vous autres ; je vendrais mes terres pour acheter le droit de couper le pain ou de remplir le gobelet de la régente ; je serais commun, bête et malheureux comme vous tous, rien que pour revoir cette figure, rien que pour sentir encore cette main sur mon épaule, rien que pour entendre cette voix me dire : Mais partez donc ! (Marguerite s'adosse pâle et les yeux fermés au pilier garni de lierres.)

SCÈNE X

LES MÊMES, DU BOURDET, ouvrant doucement la porte tout au fond, celle de sa chambre ; il apporte des fruits, un flacon qu'il dépose sur une console.

DU BOURDET. C'est moi, du Bourdet ! (Marguerite court à lui toute troublée.) Ah ! comme vous êtes pâle !...

MARGUERITE. Cher monsieur du Bourdet, que vous êtes bon de songer ainsi à moi !...

DU BOURDET, voyant la porte de la terrasse ouverte. Elle a la fièvre... Ah ! vous avez eu trop chaud !

MARGUERITE. Parce que je suis sortie sur la terrasse ? j'avais besoin d'air !...

DU BOURDET. Je ferais peut-être bien de confier à mon fils Bernard que vous êtes ici !...

MARGUERITE. Oh ! monsieur, jurez-moi que vous n'en ferez rien avant mon départ !

DU BOURDET. Bien ! bien ! ce sera d'ailleurs plus sage... Ne frappe-t-on pas à ma porte ? (On frappe.) Enfant maudit !

AUBIN, de la maison. Mon oncle vous appelle !

DU BOURDET. J'y vais, petite harpie !

MARGUERITE. Quittez-moi, je trouble tout dans cette maison.

DU BOURDET. Je remonterai vous chercher sitôt que j'aurai pu éloigner tout le monde. A propos... Lafougeraie est très-bien, j'ai de ses nouvelles... Ce soir, je vous conduirai au bateau dans lequel il vous attendra. J'ai déjà envoyé vos chevaux de l'autre côté de la rivière.

MARGUERITE. Merci, à ce soir !...

DU BOURDET. Prenez garde, en face de cette porte, sur le palier, est la chambre de Bernard. (Il sort.)

SCÈNE XI

MARGUERITE, seule. Voilà donc ce que fait de moi la destinée !... Quelque jour, cet Espagnol avide et méchant, mon mari, me tuera, pour épouser mademoiselle de Verneuil qui est si riche !... Et cependant, je pouvais, si Dieu l'eût permis, rencontrer sur ma route ces riantes figures, reflets purs des cœurs les plus généreux. Ce petit domaine eût été à moi !... Ce digne du Bourdet qui me plaît au point que je l'embrasserais toujours, ce serait mon père... j'appellerais frère cet enfant blond qui a dormi sur mon sein... Ce soir, Bernard, mon mari, se promènerait avec moi le long de ces fontaines où baignent les nénuphars, les asphodèles... Oh ! ce soir je serai partie, et jamais je ne reviendrai !... (Elle pleure.)

SCÈNE XII

DU BOURDET, CADENET, AUBIN, MARGUERITE, en haut,
BERNARD.

DU BOURDET, en bas. Le frère est arrivé... bon. Nous signons tout de suite... Passez au moins votre habit neuf, Bernard, c'est de rigueur!

BERNARD. Vous croyez ?

DU BOURDET. Parbleu ! (Bernard va sortir.)

CADENET, accourant. Un moment, sa femme veut lui parler.

MARGUERITE. Sa femme!...

CADENET. J'en raffole, moi, elle est divine.

MARGUERITE. Voyons-la donc, cette divine... voyons-la, sa femme. (Regardant Sylvie qui s'approche souriante de Bernard.) Sylvie des Noyers, ma compagne de couvent! La fugitive de Boissise. Quoi! cette fille deviendrait la femme de Bernard!... Non, non! je ne laisserai pas s'accomplir le malheur de ce jeune homme, Je ne souffrirai pas cette honte dans la maison qui me donne l'hospitalité! (Présentation de Sylvie aux convives et salutations réciproques.) Il faut que je prévienne M. du Bourdet! mais comment? où? que faire? Ah! mon Dieu! Bernard va monter à sa chambre... une fois redescendu, il signe et ce sera fini! (Elle arrache une feuille de ses tablettes et écrit, puis elle ouvre la porte qui donne sur l'escalier, va glisser le billet sous la porte de Bernard, rentre, s'enferme et disparaît dans sa chambre; Bernard pendant ce temps monte l'escalier.)

SCÈNE XIII

PONTIS, MADAME DES NOYERS, SYLVIE, AUBIN, MARCELLE, CADENET, DU BOURDET, NOTAIRES, INVITÉS,
puis BERNARD.

MADAME DES NOYERS, à Pontis. Mon neveu ne demande qu'un moment pour aller quitter son habit de voyage. Vous allez voir un brave garçon, un peu soudard, mais, à tout péché miséricorde, n'est-ce pas ?

PONTIS. Certainement.

DU BOURDET, entre les deux notaires. Il y a cinquante-six à cinquante-sept arpents!...

CADENET, à Sylvie. Bernard vous manque, belle Sylvie! Ah! le voici.

BERNARD, troublé, roulant dans ses doigts le billet de Marguerite, traverse les groupes sans rien chercher ni voir que du Bourdet; il le trouve entre les deux notaires, et l'appelle bas. Monsieur!

DU BOURDET. Eh! vous êtes tout singulier?...

BERNARD. Regardez un peu ceci, s'il vous plaît.

DU BOURDET. Regardons! (Lisant.) « Au nom de votre mère irréprochable, n'épousez pas Sylvie, sans montrer ceci à votre père! » Ah! mon Dieu!...

BERNARD. On nous regarde beaucoup.

DU BOURDET. D'où cela vous est-il tombé?

BERNARD. Je l'ai trouvé dans ma chambre, à terre.

SYLVIE, à part. Bernard est bien ému!

PONTIS, à part. Il se passe quelque chose!

DU BOURDET, se frappant le front. Ce ne peut être qu'elle!

BERNARD. Plait-il?

DU BOURDET. Rien! demeurez.

BERNARD. Et vous?

DU BOURDET. Moi, je monte là-haut, j'ai à consulter quelques lettres dont l'écriture me rappelle celle-ci... Attendez-moi, pas un mot.

BERNARD. Soyez tranquille!... (Du Bourdet sort en chantonnant avec affectation.)

PONTIS, à Bernard. Vous avez fait une entrée lugubre, mon neveu. Auriez-vous de mauvaises nouvelles?...

BERNARD, souriant. Mon père vous contera cela! (Pontis s'éloigne.)

AUBIN. Qui vous inquiète, mon frère?

BERNARD. Ce qui pourrait m'inquiéter, c'est ta figure?...

AUBIN, bas. C'est qu'il se passe d'étranges choses dans la maison!...

BERNARD. Quoi donc?

AUBIN. On dit que chaque fois qu'une ombre revient sur terre, c'est pour annoncer un malheur à ceux qu'elle aimait de son vivant, et une ombre est revenue ici.

BERNARD. Es-tu fou!

AUBIN, mystérieux. J'ai vu l'ombre de notre mère, sous la porte de sa chambre. Oh! que j'ai peur!...

BERNARD, l'embrassant. Comme je te gronderais, si je ne t'aimais pas tant. Une mère ne revient pas pour effrayer son fils... et puis, il n'y a pas d'ombres!

MADAME DES NOYERS. Mon neveu! Enfin, arrivez donc!

SCÈNE XIV

LES MÊMES, HUGUES.

MADAME DES NOYERS, à Bernard. Mon neveu, le baron des Noyers!

BERNARD, gracieusement. Monsieur...

AUBIN. Mon oncle, c'est le capitaine Hugues! (Il court se réfugier dans les bras de Pontis.)

HUGUES. Oui !

AUBIN. Le prévôt qui a blessé ce pauvre homme, et qui a voulu me battre !

HUGUES. Diantre !

AUBIN. Au secours !

MADAME DES NOYERS. Quoi donc ?...

SYLVIE. Mon frère !

HUGUES. Rien ! c'est l'enfant qu'on avait accusé d'insulter le maréchal...

PONTIS. Et c'est vous qui vouliez fouetter l'enfant ?

SYLVIE. Oh ! mon frère est incapable...

MADAME DES NOYERS. Assurément !

HUGUES. Quelle folie !

BERNARD. En effet, mon petit Aubin...

SCÈNE XV

LES MÊMES, DU BOURDET,

DU BOURDET, effaré. Oh ! comment en finir avec ces gens-là... (Apercevant Hugues qui s'avance en souriant.) Lui ! vous ! (A madame des Noyers.) C'est votre neveu ! Eh bien ! voilà qui m'achève... *Finis coronat opus !*

HUGUES. Oh ! c'est une misère.

MADAME DES NOYERS. Il me semble que mon neveu répare suffisamment ses torts.

DU BOURDET. Vous appelez cela des torts ! vous êtes modeste.. Être fouetté ! je voudrais bien savoir comment vous auriez pris la chose, si mademoiselle Sylvie eût été à la place d'Aubin ?...

MADAME DES NOYERS. Monsieur, c'est inconvenant.

DU BOURDET. Inconvenant ? vous n'êtes pas polie !

MADAME DES NOYERS. Je défends mon neveu.

DU BOURDET. Et moi mon fils... Votre neveu est assez grand pour se défendre !...

SYLVIE. La, la, mon frère !

HUGUES. Je suis calme.

SYLVIE. Ma tante !

MADAME DES NOYERS. Taisez-vous, petite sotte.

BERNARD, à Pontis. Mon beau-père est comme je ne l'ai jamais vu.

PONTIS, bas à du Bourdet. Je vous avertis que si vous tenez à ce mariage, vous allez le faire manquer.

DU BOURDET. Je veux parbleu bien qu'il manque !

PONTIS, bas. Il fallait donc le dire... Eh bien, attendez ! (Haut, et s'approchant des des Noyers.) Le fait est que marier deux jeunes gens dont les familles s'exècrent.

SYLVIE. Comment, personne ne s'exècre...

HUGUES, souriant. Moi, j'aime tout le monde.

PONTIS, à part. Celui-là y tient.

DU BOURDET. Jamais Aubin ne pourra vous voir.

SYLVIE. Nous le convertirons.

DU BOURDET. Et moi, j'ai involontairement une mauvaise disposition...

HUGUES. Cela passera !

MADAME DES NOYERS. Mon neveu, vous manquez de dignité.

SYLVIE. M. du Bourdet ne parle pas comme il pense.

HUGUES. Ou plutôt il pense quelque chose qu'il ne nous dit pas.

DU BOURDET, s'avançant. Peut-être.

MADAME DES NOYERS, furieuse. Et que pensez-vous ?

PONTIS, arrêtant du Bourdet par un signe. Mais en vérité, nous avons l'air de nous quereller au lieu de nous expliquer à l'amiable.

SYLVIE. Oui, monsieur ; oui, ma tante ; oui ! Laissons ces messieurs s'expliquer.

MADAME DES NOYERS. Viens, Sylvie ! parlons !... (Elle sort.)

SYLVIE. M. Bernard nous accompagnera ?

PONTIS. Permettez !

CADENET, à du Bourdet. Ce sera moi, je vais arranger l'affaire.

DU BOURDET, bas. Je vous le défends.

CADENET, à qui Pontis et Bernard ont fait même signe et même défense. Il y a autre chose sous jeu ! (Il sort avec les dames.)

PONTIS, à Bernard, qui marche droit à Hugues. Vous, par ici avec Aubin. (Bernard résiste.) Allez, allez !... (Bernard sort à gauche derrière la maison.)

SCÈNE XVI

PONTIS, DU BOURDET, HUGUES.

HUGUES. Et vous laissez partir le seui qui devrait me répondre ?

DU BOURDET. Je suffirai.

HUGUES. Vous reculez devant ce mariage.

DU BOURDET. C'est vrai !

HUGUES. Et vous cherchez des défaites, parce que vous n'avez pas de bonnes raisons !

DU BOURDET. Je n'en ai qu'une... la voici... votre sœur a été élevée aux Feuillantines de...

HUGUES. Après ?

DU BOURDET. Ne savez-vous pas ce qui est arrivé à une pensionnaire de ce couvent ?

PONTIS, à lui-même. Tiens, tiens, tiens ! comme toujours.

HUGUES. Dites ?

DU BOURDET. Cette pensionnaire a disparu trois jours de son couvent... Ne sauriez-vous nous dire ce qu'elle est devenue pendant ces trois jours ?

HUGUES. Voilà une question...

DU BOURDET. Le comte de Siete-Iglesias passe pour en savoir plus que personne à cet égard.

HUGUES. Je prouverai...

DU BOURDET. Vous ne prouverez rien du tout.

HUGUES. L'honneur de ma sœur sera vengé dans le sang de ceux qui la calomnient.

PONTIS, s'approchant. Un moment... Vous en dites trop long, monsieur, et tout ce que vous dites sent trop son matamore... Je suis soldat et n'aime pas les menaces. S'il vous faut absolument du sang, comme vous dites, me voici; on m'appelle Pontis!...

HUGUES, reculant. Le chevalier de Pontis!...

DU BOURDET, à lui-même. Une main malheureuse.

PONTIS. Faites une retraite honorable, nous ne dirons rien à votre tante, rien à mademoiselle Sylvie... Mettons cette rupture sur votre compte.

HUGUES. Mais poursuivrez-vous l'avenir de Sylvie pour cette faute?...

DU BOURDET. Bernard ne saura jamais la vérité, ni Cadenet, ni personne.

HUGUES. Le nom du dénonciateur ?

PONTIS. Oh! ces choses-là ne s'avouent jamais... on est trop heureux de savoir! Allez donc, monsieur, et arrangez toutes vos petites affaires en famille. (Hugues sort.)

SCÈNE XVII

PONTIS, DU BOURDET.

DU BOURDET. Hélas! hélas !

PONTIS. Les femmes sont-elles scélérates! où diable avez-vous appris toutes ces belles choses ? tout à l'heure, vous ne les saviez pas ?

DU BOURDET, montrant le premier étage. Là !

PONTIS. De qui ?

DU BOURDET. D'une ancienne feillantine, compagne de Sylvie. La comtesse de Siete-Iglesias.

PONTIS. Elle est ici ?

DU BOURDET. Oui.

PONTIS. Cachée ?

DU BOURDET. C'est elle qui a fait évader M. de Vendôme.

PONTIS, incrédule. Elle est à la reine mère.

DU BOURDET. C'est elle, vous dis-je! avec Lafougeraie que j'ai envoyé dans l'île jusqu'à ce soir.

PONTIS. Et vous ne me dites pas cela ?

DU BOURDET. Vous m'effrayez !...

PONTIS. Si par malheur on découvrait que vous avez trempé dans l'évasion du prince, si l'on rapprochait de cette évasion ma présence ici, ce serait fait de moi, voyez-vous.

DU BOURDET. Vous perdriez votre lieutenance, c'est vrai....

PONTIS. Mon frère, il ne s'agit ici ni de ma lieutenance, ni d'aucun autre misérable intérêt. Sachez seulement que je ne m'appartiens pas... sachez qu'une imprudence de ma part serait pire qu'une trahison! Ma destinée, mon frère, est liée à de grands événements... Commandez mes chevaux, dans une heure je serai loin d'ici!...

DU BOURDET, à part. Lui aussi a un secret.

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, BERNARD.

BERNARD, empressé. Voilà tout le monde parti, vous allez me dire...

PONTIS. Rassurez-vous... votre mariage est aussi manqué que possible.

DU BOURDET. Aussi manqué que possible ! (Ils sortent.)

SCÈNE XIX

BERNARD seul, puis MARGUERITE.

BERNARD. Je sais bien qu'il est manqué, mais qui l'a fait manquer? c'est ce que je vais savoir. (Il court vers la maison; pendant ce temps Marguerite a rouvert sa chambre et s'est approchée du balcon.)

MARGUERITE Pauvre Sylvie! ils se sont tous dispersés. Étais-je donc destinée à n'apporter ici que la confusion et le malheur!... (Bernard, qui est entré par la porte de du Bourdet, s'arrête sur le seuil en apercevant Marguerite.)

BERNARD. Une femme! (Marguerite se retourne au bruit.)

MARGUERITE. Lui! Monsieur, voilà une action indigne d'un honnête homme. Vous violez mon secret, vous violez l'hospitalité!...

BERNARD, en extase. Madame, c'était donc vous?

MARGUERITE. Suis-je assez malheureuse! je n'ai pas même le droit de lui dire: Sortez!...

BERNARD. Oh! je vous en supplie, acceptez le serment que je vous fais. J'ignorais que vous fussiez ici... Oui, c'est un crime d'avoir pénétré dans cette chambre... mais, s'il fallait ma vie pour l'expier, je vous la donnerais à l'instant.

MARGUERITE. Je n'ai besoin que de votre silence! Partez!...

BERNARD. Inviolable! éternel... Pardonnez-moi!...
MARGUERITE. Oh! monsieur, par grâce!...
BERNARD. Oui, madame, oui, je pars! mais en remerciant Dieu de m'envoyer tant de joie dans cette chambre où j'avais tant pleuré ma mère! Adieu! adieu! (Il s'enfuit.)
MARGUERITE. Adieu!... (Elle referme précipitamment la porte et rentre.)

SCÈNE XX

AUBIN, PONTIS, DU BOURDET.

AUBIN, appelant. Mon frère! voilà mon oncle qui part.
BERNARD, entrant. Mon oncle part, dis-tu?
DU BOURDET, entrant avec Pontis. Hélas, ouï!...
BERNARD. Si tôt!
PONTIS. Il m'arrive des dépêches qui me rappellent.
BERNARD. Ah!
DU BOURDET, bas. Débarrassez-nous d'eux une heure! le temps de faire évader ma prisonnière.
PONTIS. Très-bien! (Haut.) Ne me fait-on pas la conduite?...
BERNARD. Je cours seller mon cheval.
AUBIN. J'en suis.
DU BOURDET, à Aubin. Les soirées sont trop fraîches, vous resterez avec moi.
AUBIN. Jamais ce que j'aime!... (Il sort en boudant.)
PONTIS. Il faut donc nous dire adieu... Comme vous voilà défait et triste!...
DU BOURDET. C'est qu'il y a ici un pauvre cœur tout gros de douleurs, de misères, et qu'il me semblait, en m'appuyant sur votre bras, que je n'avais plus rien à redouter au monde.
PONTIS. Voilà un langage qui m'inquiète, expliquez-vous... fraternellement.
DU BOURDET, étouffant. Non, non, je n'ai rien que le chagrin de vous voir partir.

SCÈNE XXI

LES MÊMES, BERNARD, AUBIN.

BERNARD. Tout est prêt, à vos ordres, mon oncle. (Il regarde avidement le premier étage de la maison.)
PONTIS, embrassant Aubin. A bientôt, mon enfant... (à part) Du Bourdet a quelque chose. (Il quitte Aubin qui pleure.)
DU BOURDET. Eh bien donc, adieu!...
PONTIS, l'embrassant. Au revoir.
DU BOURDET. Adieu! adieu!... (Pontis, très-attendri, très-perplexe, fait quelques pas pour revenir à du Bourdet. Tout à coup, il s'arrête, retourne et part avec Bernard, qu'il a, d'un geste arraché à sa rêverie. La nuit est venue.)

SCÈNE XXII

DU BOURDET, AUBIN, LE BAILLI.

DU BOURDET. Je ne serai pas tranquille que la comtesse ne soit sortie d'ici!... (Un homme s'est approché, conduit par Marcelle qui lui indique du Bourdet.)

LE BAILLI, bas. Monsieur du Bourdet.

DU BOURDET. C'est moi, que me voulez-vous?

LE BAILLI. Vous ne me reconnaissez pas?...

DU BOURDET. Le bailli du palais!...

LE BAILLI. Oui.

DU BOURDET. Marcelle, conduis cet enfant à sa chambre. Va, mon enfant, va. (Aubin sort, le bailli tire de la coiffe de son chapeau un billet qu'il donne à du Bourdet.) Du président? (Signe du bailli; il lit.) « Mon ami, l'heure est venue plus tôt que je ne croyais... l'heure de la punition des coupables. Je réclame votre témoignage... Dieu vous soutienne... je vous attends! » — L'épreuve est douloureuse!

LE BAILLI. Que répondrai-je à monseigneur?

DU BOURDET. J'ai promis... j'irai... Mais le premier moment est dur... J'étais très-heureux ici... Est-ce qu'il faut partir sur-le-champ?...

LE BAILLI. Non, monsieur, non... à nous deux nous ne passerions pas... la campagne est trop bien gardée... Ne vous mettez en route qu'au point du jour. Seulement, indiquez-moi le plus court chemin pour regagner Verneau, où j'ai laissé mon cheval.

DU BOURDET. Je vais vous montrer la route!... (Il la lui indique au fond.)

LE BAILLI. Cette nuit, veillez bien sur vous! (Il sort.)

CINQUIÈME TABLEAU

La chambre de du Bourdet aux Bordes. — Porte-fenêtre au fond; cheminée, porte à droite; porte à gauche. — A droite, grand mur qui descend à pic et coupe en deux la moitié du théâtre. — Au fond, paysage de la campagne des Bordes; bois, prairie, rivière, éclairée par une lune obscurcie.

SCÈNE PREMIÈRE

AUBIN, endormi sur un fauteuil, DU BOURDET, entrant un flambeau à la main, MARGUERITE, puis L'INCONNU, SOLDATS.

DU BOURDET. Attends pour te coucher, Marcelle, que M. Bernard et M. de Cadenet soient rentrés. (Il pose sa bougie sur la cheminée et s'approche de la fenêtre.) Le bailli doit être déjà loin..

(Il relit la lettre du président avec un soupir et la jette dans la cheminée où elle se consume.) Ceci ne pouvait rester entre mes mains. J'ai des enfants, moi, pour lesquels il faut que je me conserve... (Se retournant vers Aubin endormi.) Il dort!... heureux, souriant... il n'aura pas voulu se coucher sans m'avoir revu.. Qu'il est beau!... qu'il est doux!... oh! si Dieu me condamnait jamais à quitter tous les biens qu'il m'a prodigués dans ce monde, je ne lui reprocherais qu'une chose, c'est de m'avoir montré un tel trésor de joie, pour m'en séparer sans pitié!... (Après un silence.) Je partirai demain. Combien va durer ce voyage?.. Je ne puis emmener Aubin... que deviendra-t-il ici pendant mon absence!... Je sais bien que Bernard veillera sur lui, mais Bernard ne sera-t-il pas lui-même attiré, englouti avec moi dans le tourbillon!... Où vais-je!... où m'arrêterai-je?... misérable ver de terre qu'on envoie combattre ces géants, un duc, un maréchal, une reine!... (Avec déchirement.) Ah! j'étais trop heureux! (Silence.) Il est temps d'aller délivrer la comtesse et Lafougeraie... allons!... (Au moment où il se dirige vers la chambre de la comtesse, il s'arrête tout à coup.) Qu'ai-je entendu?... voilà un bruit bizarre... vient-il de la fenêtre ou de l'escalier, ou du jardin?... (Une vitre de la fenêtre éclate; une main passe au travers, ouvre l'espagnolette et du Bourdet recule devant un homme qui pénètre silencieusement dans la chambre et va ouvrir la porte du fond par laquelle entrent aussi trois hommes qui occupent le seuil et le vestibule. On entend dans l'escalier un bruit de pas et d'armes.)

DU BOURDET. Je fais un rêve affreux.

AUBIN, réveillé. Quoi donc!...

DU BOURDET. Rien... (Il lui applique une main sur la bouche et souffle la bougie. La porte de la chambre de Marguerite s'ouvre. On voit sa tête effrayée s'avancer dans l'ombre.)

MARGUERITE. Entendez-vous, monsieur? la maison est envahie... sommes-nous découverts?... (Un bruit plus accentué éclate. Du Bourdet, plein de terreur, saisit Aubin et le jette dans la chambre de la comtesse.)

DU BOURDET. Sitôt qu'il y aura danger pour vous, réfugiez-vous à l'étage supérieur...

MARGUERITE. Oui!... (Du Bourdet s'adosse à la porte qu'il ferme de son corps. Pendant ce temps est entré un homme couvert d'une cuirasse qu'on devine sous son manteau, la visière de son casque est grillée.)

L'INCONNU, à ses gens. Allumez un flambeau!... (L'un d'eux découvre une lanterne sourde à laquelle le flambeau est allumé.)

DU BOURDET. Que me veut-on? (Sur le signe de l'inconnu, l'un de ses soldats s'approche de du Bourdet.)

LE SOLDAT. Nous sommes délégués par le roi pour chercher le duc de Vendôme.

DU BOURDET. Il n'est pas ici... je jure qu'il n'y est pas entré.

L'INCONNU. C'est possible... (Il fait signe à ses gens qui s'éloignent un peu.) Je vais achever d'interroger monsieur... (Tout le monde sort. Du Bourdet, resté seul avec cet inconnu bienveillant, respire.)

SCÈNE II

DU BOURDET, L'INCONNU.

L'INCONNU, à demi-voix. Il ne s'agit pas de M. de Vendôme. Où est l'homme qui est venu tout à l'heure?...

DU BOURDET. Mais...

L'INCONNU. De la part du président !

DU BOURDET. Monsieur...

L'INCONNU. Il vous apportait une lettre, donnez-la-moi...

DU BOURDET. Je l'ai brûlée... en voici les débris dans la cheminée...

L'INCONNU. Cette lettre vous appelait à Paris; avez-vous le projet d'y aller?...

DU BOURDET. Je ne sais pas...

L'INCONNU. Prenez garde de mentir...

DU BOURDET. Mais enfin!... qui êtes-vous donc pour me questionner ainsi?...

L'INCONNU. Je suis un homme qui veut que vous n'alliez pas à Paris... que vous ne rendiez pas le témoignage qu'on vous demande et qui vous récompensera si vous cédez, ou vous punira, si vous entrez en lutte.

DU BOURDET. Je ne dois compte à personne de ma conscience.

L'INCONNU. Il est une puissance avec laquelle on compte toujours... C'est la mort!... vous êtes un homme mort, si vous allez retrouver M. de Harlay!... M'obéirez-vous?...

DU BOURDET. Dieu me le défend!...

L'INCONNU, élevant la voix. Il vous commande donc de mourir!... (Un cri part de la chambre voisine.) On nous écoutait!... il y avait là quelqu'un.

DU BOURDET. Mon fils, monsieur, un enfant!...

L'INCONNU. Voyons!...

DU BOURDET, entrant dans la chambre. Viens, mon ami, viens!... (Reentrant.) Ils sont partis...

L'INCONNU, entrant et ressortant à son tour. Mais il n'y a personne... je comprends!... Ceux qui se cachaient là, ont entendu, et fuient... Malheur!...

DU BOURDET, s'opposant à son passage. Vous n'allez pas faire de mal à une femme et à un enfant!

L'INCONNU, appelant par la fenêtre. A moi!... les complices de M. de Vendôme sont dans cette maison! rébellion... rébellion au roi!... (Les soldats accourent.)

DU BOURDET. Monsieur...

L'INCONNU. Tout ce qui résistera... tout ce qui essaiera de fuir... tuez... brûlez... (Les soldats se précipitent par toutes les issues dans la maison.)

DU BOURDET, à l'inconnu. Bourreau!... tu mens à la face du ciel!... Est-ce mon pauvre enfant de douze ans qui se révolte contre le roi?...

L'INCONNU, levant un pistolet à la hauteur du cœur de du Bourdet. Iras-tu à Paris?... oui, ou non!...

DU BOURDET. Je répondrais, si je voyais mon fils!... (Explosion de coups de feu dehors.) On nous le tue!... Marcelle!... au meurtre!... on l'a tué!...

L'INCONNU. Parle!

DU BOURDET. Tue-moi donc aussi!... lâche! au lieu de me faire souffrir!...

L'INCONNU. Veux-tu répondre?...

DU BOURDET. Je ne répondrai qu'à Dieu!...

L'INCONNU. Eh bien, réponds-lui... (Il fait feu sur du Bourdet qui chancelle et tombe; on voit, à droite, Marguerite suspendue par les mains à ses rideaux dont elle a fait un câble, glisser le long du mur dans le vide, avec Aubin blessé. Ils disparaissent tous deux.)

DU BOURDET, se relevant par degrés. Oh! un enfant innocent!... un vieillard sans défense... tu n'es pas un soldat!... Je comprends, tu avais peur de mon témoignage... tu es l'un des assassins du roi!... Eh bien, je meurs!... Mais Dieu t'a vu et te reconnaît sous ton masque!... nous serons vengés, mon petit Aubin!... (Il retombe et meurt.)

L'INCONNU, se penchant sur le cadavre. Mort... Harlay!... appelle ton témoin!... (Il sort, le feu commence à dévorer la maison, les meurtriers s'enfuient dans toutes les directions.)

SCÈNE III

BERNARD, CADENET.

BERNARD, dans l'escalier à gauche. Mon père... me voici... courage!... où êtes-vous?... (Il pénètre dans la chambre embrasée et vient se heurter au cadavre de du Bourdet.) Mort!... (Appelant en délire.) Aubin!... mon frère!...

CADENET, qui a voulu monter, mais que l'incendie arrête. Rien!... rien!...

BERNARD. Lui aussi!... et elle?... ah!... (étouffant) ah!... (Il veut s'élançer dans la flamme, Cadenet l'arrête et le retient dans ses bras; l'incendie éclate dans la maison.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

SIXIÈME TABLEAU

Une salle basse dans la maison de la Vienne. — Table de quatre couverts richement servie. — Portes à gauche, au fond, et à droite ; celle de droite, masquée par d'épaisses tapisseries.

SCÈNE PREMIÈRE

LA VIENNE, SES GENS, puis CADENET.

LA VIENNE. Qu'on se distingue aux fourneaux ! qu'on se distingue à l'office ! je soupe chez moi.

CADENET, entrant. Lucullus chez Lucullus.

LA VIENNE. Eh ! bonsoir, cher monsieur Cadenet.

CADENET. Bonsoir, mon gros la Vienne, j'ai reçu ton invitation, hier ; je voulais te remercier, mais tu n'y étais pas depuis huit jours, impossible de te rencontrer ; où étais-tu donc ?

LA VIENNE. J'ai fait une petite absence.

CADENET. Comme te voilà mystérieux ? Est-ce que c'est notre couvert qu'on met ici, dans cette salle ? je ne la connaissais pas... Pourquoi nous fais-tu diner ici ?

LA VIENNE. Je vous fais diner ici, parce que telle est la volonté de la personne avec qui je vous fais diner...

CADENET. Il y a une personne ?

LA VIENNE, se frottant les mains. Il y a ma femme.

CADENET. Tu es marié ?

LA VIENNE. Parfaitement.

CADENET. Depuis quand ?

LA VIENNE. Depuis huit jours, chut !

CADENET. Tu caches ta femme ?

LA VIENNE. Cache-t-on jamais assez les diamants, les topazes et les perles ?

CADENET. Voilà une femme précieuse ; où as-tu trouvé cela ?

LA VIENNE, se frottant les mains. Aux Feuillantines de Boissise.

CADENET, bondissant. Hein ?

LA VIENNE. Là quand on a nommé mademoiselle Sylvie...

CADENET. Sylvie !

LA VIENNE. On a tout dit.

UN GARÇON, entrant. Monsieur, voilà madame.

LA VIENNE, à Cadenet. Vous permettez, (il sort.)

SCÈNE II

CADENET, seul. Sylvie mariée en un mois! Eh bien, elle n'a pas perdu de temps.

SCÈNE III

CADENET, LA VIENNE, HUGUES, SYLVIE.

LA VIENNE, dans le vestibule. Cher beau-frère, passez donc.

CADENET. Le frère aussi, rien n'y manque.

HUGUES. Je me sens en appétit.

LA VIENNE, amenant Sylvie. Entrez, ma perle.

CADENET, s'adossant à la muraille. Si la muraille était en terre glaise et que je pusse la traverser d'un coup d'épaule!

HUGUES, qui a pris une olive et la savoure. Voilà des olives farcies!... (Il se retourne, aperçoit Cadenet sans le reconnaître; gracieusement.) Monsieur... (le reconnaissant) ah!...

CADENET, bas. Me prenez-vous pour un croquant? prévenez-la.

LA VIENNE, à Sylvie qu'il a aidée à se débarrasser de son capuchon et de sa mante. Une surprise! il faut que je vous présente...

HUGUES, à Sylvie, bas. Attention!

LA VIENNE. M. de Cadenet.

SYLVIE, saisie. Ah!

LA VIENNE. La fleur de la courtoisie française, qui me fait l'honneur d'être de mes amis. (Cadenet salue jusqu'à terre.) Est-elle rouge! Trouvez-moi donc des Parisiennes qui rougissent comme cette mariée-là.

HUGUES, vivement. Placez-nous, beau-frère, placez-nous. (Cadenet est placé à table à côté de Sylvie; on a servi; ils se placent: Hugues, la Vienne, Sylvie, Cadenet.)

CADENET. Savez-vous, mon cher la Vienne, que vous êtes un mortel fortuné, comme dit M. Malherbe; femme adorable, frère cha mant.

LA VIENNE. Oui; mais nous perdons une tante trop rigide que ma profession de baigneur a effarouchée... Heureusement que le capitaine a tout pris sur lui... il m'avait jugé... C'est un trésor, m'a-t-il dit, je vous le donne. (Attendri.) Ah! mon frère. (Il embrasse Hugues.)

CADENET. Mon Dieu! que je suis mal à mon aise.

LA VIENNE. C'est qu'il me fallait une femme exprès pour moi... quelque chose d'inconnu, de vaporeux sans être fade, la candeur provinciale comme fond avec des broderies parisiennes dessus.

SYLVIE, au supplice. Monsieur!

HUGUES. Ah! beau-frère.

LA VIENNE, à Sylvia. Et modeste!... oui, oui... (A Cadenet.)
Parlons un peu, cher monsieur de Cadenet, de votre malade,
du blessé...

CADENET, à part. Allons, bien!...

SYLVIE. Un malade!

HUGUES. Un blessé!

LA VIENNE, mystérieux. Coup d'épée. (A Cadenet qui lui fait signe.)
Quoi!... que je me taise; est-ce que nous ne sommes pas en
famille? Ce n'est pas ma femme ni mon beau-frère qui iront
trahir votre ami.

SYLVIE, à elle-même. Son ami!

HUGUES. Blessé en duel... les édits sont rigoureux! Est-il bien
caché?

LA VIENNE. Parbleu, il est ici.

CADENET. Bon!

SYLVIE. Ici?

LA VIENNE. A l'entre-sol (montrant Cadenet), dans sa chambre,
il l'a amené de la campagne voilà un mois. Oh! personne ne
s'en doute; c'est ici la maison de... aidez-moi donc.

CADENET. C'est votre maison.

LA VIENNE. Non... le silence... le Dieu du silence... un
Grec... madame la Vienne?...

SYLVIE. Harpocrate, monsieur.

LA VIENNE, à Cadenet. Hein, les Feuillantines! (Sylvie se lève
brusquement.)

CADENET, à lui-même. Diantre soit du bavard!

LA VIENNE. Que cherchez-vous, mignonne?

HUGUES. Qu'avez-vous, petite sœur?

SYLVIE. Ces lumières, ce feu... j'étouffe ici.

LA VIENNE. Souhaitez-vous que je vous reconduise à votre
appartement?...

SYLVIE. Merci... Au revoir, messieurs. (Elle sort reconduite par
la Vienne.)

SCÈNE IV

HUGUES, CADENET, puis LA VIENNE.

HUGUES. Vous comprenez, monsieur, après l'affront des
Bordes, il fallait réhabiliter ma sœur... la Vienne s'est trouvé
là...

CADENET. Comme l'occasion.

HUGUES. Mon Dieu, oui; nous l'avons saisi.

CADENET, lui serrant la main. Pourquoi se trouvait-il là?

LA VIENNE, entrant. A la bonne heure, voilà la connaissance
faite.

CADENET. Je m'en félicite. (A lui-même.) Quel guépier!

HUGUES. Vous demeurez ici, comme moi. Nous ne nous quitterons plus.

CADENET. Certes... (A part.) Je déménage ce soir.

LA VIENNE. Est-ce bon de vivre pour soi... entre soi!... Nous prendrons le vin chaud ici, et, ensuite, quand Sylvie sera revenue, nous profiterons de ce que nous sommes seuls pour aller ma femme dans la maison et lui en montrer toutes les curiosités... Il y en a. (Coup frappé à la porte en bas.)

HUGUES. Quelqu'un?

LA VIENNE. Ne faites pas attention. (Deuxième coup.)

CADENET. Un coup de maître.

LA VIENNE. Il n'y a de maître ici que nous. Fût-ce pour la reine régente, je ne me dérangerais pas. (Coups précipités.)

CADENET. Mais on querelle vos gens, il me semble.

HUGUES. Voilà qui est divertissant!

SCÈNE V

LES MÊMES, SYLVIE, agitée, émue.

SYLVIE. N'entendez-vous pas ces bruits, ces voix?

LA VIENNE. Je voudrais bien voir!...

SYLVIE, bas à Hugues. M. de Siete-Iglesias!

HUGUES, de même. Ah!

CADENET, regardant. Ou accourt.

LA VIENNE. Nous sommes chez nous, je suppose.

SYLVIE, à la Vienne. Faites respecter mon appartement. (La Vienne court vers la porte.)

CADENET. Il est trop tard.

SCÈNE VI

LES MÊMES, SIETE-IGLESIAS, écartant les gens de la Vienne.

SIETE-IGLESIAS. Comment! la Vienne n'est pas au logis? le voilà.

LA VIENNE. Monsieur le comte!...

SIETE-IGLESIAS. Quoi! tu fais la sourde oreille, quand madame la maréchale d'Ancre t'attend pour lui préparer à souper?...

LA VIENNE. Je...

SIETE-IGLESIAS. Tu faisais la débauche, je crois. (Mouvement de Hugues et de Sylvie.)

LA VIENNE. Monsieur je soupais avec ma femme.

SIETE-IGLESIAS. Ta femme!... Voyons-la donc cette belle pour qui on fait attendre une maréchale de France... présente-nous-la... (Sylvie se retourne seule.) C'est... Ah! par exemple! (Il sourit ironiquement, Sylvie regarde le comte avec une telle expression, que celui-ci se trouble et cesse de sourire. Il rencontre aussi le regard de

Hugues au bras duquel s'est appuyée Sylvie; il compose alors ses traits et sort en réfléchissant.)

LA VIENNE, un flambeau à la main. **AUX ordres de madame la maréchale.** Je vous suis, monsieur le comte!

CADENET, qui a observé Sylvie. Quel regard!...

HUGUES, entre ses dents, au comte qui s'éloigne. Je saurai te faire taire, misérable!...

SYLVIE, à Hugues. Pas vous! c'est moi que cela regarde... Oui, ta lâche séduction, ma honte, mes remords, le malheur de toute ma vie, voilà ce que j'ai à te faire expier, comte de Siete-Iglesias! Quelque chose me dit que je ne suis venue ici que pour cela! (Elle sort avec Hugues, les valets desservent et emportent la table.)

CADENET. C'est un antre, cette maison! et moi qui y ai amené mon pauvre Bernard comme dans un asile impénétrable!... Le voilà chez Sylvie... chez Hugues, ses mortels ennemis... Allons, allons, il ne faut pas qu'il passe la nuit ici... Dussé-je l'emporter sur mes épaules! (Il va sortir; Sylvie, au fond, paraît sur le seuil de la porte.)

SCÈNE VII

CADENET, SYLVIE.

SYLVIE. Où allez-vous?

CADENET. Je rentrais.

SYLVIE. Chez votre ami Bernard.

CADENET. Je vous assure...

SYLVIE. Je viens de le voir... je ne vous dirai pas comment j'ai fait, mais je l'ai vu.

CADENET. Bernard est perdu...

SYLVIE. Ainsi vous avez peur de moi... vous me jugez assez misérable pour ne pas oser me dire : Madame, vous voilà maîtresse de la maison où je cache votre ennemi... je le confie à votre loyauté!...

CADENET. Votre ennemi, vous l'avouez vous-même.

SYLVIE. M. de Preuil m'a fait une offense que les femmes ne pardonnent guère... Mais je suis mariée aujourd'hui... un peu vite... c'est votre pensée... j'avais hâte de m'ôter à moi-même toute aigreur, tout prétexte de haïr, tout besoin de me venger... Sur qui, d'ailleurs, me vengerais-je ici? Sur un pauvre homme blessé, poursuivi? Oh! vous m'estimez peu sans doute, mais du moins, ne m'outragez pas!...

CADENET. Apprenez donc la vérité tout entière : Bernard n'est ni poursuivi, ni blessé!

SYLVIE. Je viens de l'apercevoir dans sa chambre, debout, marchant, ou plutôt glissant comme un spectre!

CADENET. Oui, c'est en effet le spectre de Bernard que vous avez aperçu du malheureux Bernard si vivant, si riant, si florissant, il y a un mois à peine, et qui, maintenant, se débat, non pas contre la mort, ce serait trop heureux... mais contre la folie, contre le délire, contre un tel ouragan de malheurs que mille fois je me suis demandé si la charité ne me commandait pas de le laisser mourir.

SYLVIE. Qu'est-il donc arrivé?

CADENET. Vous refuseriez de me croire! c'est ce matin seulement que Bernard s'est réveillé du sommeil effrayant dans lequel il a vécu un mois enseveli... Le médecin du roi, qui vient chaque soir pour me visiter, je me dis malade, m'a annoncé pour aujourd'hui une crise dans laquelle s'engloutira sans doute cette raison noyée par tant de souvenirs affreux!...

SYLVIE. Je l'ai entendu gémir et murmurer: Ouvrez-moi!...

CADENET. Il heurte à la porte, ce semble!

SYLVIE. Oui!...

CADENET. On va l'entendre!

SYLVIE. Qu'importe, maintenant!

CADENET. Si Bernard était deviné, reconnu par quelque espion de la reine mère, il disparaîtrait pour jamais, dans un cachot de la Bastille.

SYLVIE. Quoi! proscrit?...

CADENET. Proscrit, ruiné, orphelin!

SYLVIE. Ah! mon Dieu!

CADENET. Venez! venez avec moi, venez écouter, apprendre...

SYLVIE. Allons! mais il a ouvert!...

CADENET. Il descend!...

SYLVIE. Allez vite, monsieur, allez, allez, cachons-le ici, chez moi! Oh! l'on a forcé une fois l'entrée de cette chambre, mais je jure qu'on la respectera désormais. (Elle ferme les verrous à gauche, la tenture à droite et s'efface pour le moment où Bernard entre avec Cadenet.)

SCÈNE VIII

CADENET, BERNARD, SYLVIE.

BERNARD, il entre chancelant, étonné, pâle. Voilà une maison étrangère, des meubles que je ne connais pas... je ne suis pas aux Bordes! où suis-je donc?

CADENET. A Paris, chez moi.

BERNARD. Tu m'aimais, Cadenet... tu ne me tromperais pas... je suis plus fort que tu ne penses... (Il s'appuie au dos d'un fauteuil; Cadenet l'assied doucement.) Depuis quand suis-je ici?...

CADENET. Depuis trente-trois jours...

BERNARD. J'étais tombé dans le sang, là-bas; c'est toi qui m'as relevé?

CADENET. Oui!...

BERNARD. Apporté ici?...

CADENET. Oui!...

BERNARD. Mon père est mort, n'est-ce pas?... (Silence.) Bien! et la bonne Marcelle? aussi... Ceux-là je les ai tenus dans mes bras... je les ai bien appelés, bien embrassés!... mais les autres?...

CADENET. De qui veux-tu parler?...

BERNARD. Aubin.. celui-là, je n'ai pas touché son corps. Il eût pu se faire que Dieu me l'eût conservé. (Il dévore des yeux Cadenet qui ne répond pas.) Non! je vois que non, pas même celui-là! (Il baisse la tête, sanglotant, Cadenet cache son visage.)

SYLVIE, à part, glacée d'horreur. Affreux!

BERNARD. Où s-t-on trouvé le corps de la pauvre femme?

CADENET. Quelle femme, mon ami?

BERNARD. C'est vrai, tu ne sais pas... il y avait aux Bordes ce jour-là une femme cachée près de mon père, une femme très-belle, charmante, que j'aimais!...

CADENET. Je ne comprends pas?...

BERNARD. Plus tard je t'expliquerai... j'aurais voulu savoir seulement si on avait retrouvé l'enfant et cette femme?...

CADENET. Rien...

SYLVIE, sanglotant. Oh!...

BERNARD, se levant. Eh bien, fais-moi la grâce de m'accompagner aux Bordes, chez moi... c'est chez moi, à présent... j'y ferai donner la sépulture aux amis adorés que j'ai perdus... j'y pleurerai, tandis qu'ici je ne peux pas et je meurs!...

CADENET. Arrête...

BERNARD. J'irai seul!...

CADENET. Ni toi, ni moi, nous n'irons aux Bordes. D'abord, le château n'existe plus!...

BERNARD. L'incendie! c'est vrai... Quoi!... détruit en entier!... n'importe, il y a les débris, il y a la place!...

CADENET. La place où fut ta maison ne t'appartient plus.

BERNARD. Ne...

CADENET. Un jugement vient d'être rendu aujourd'hui même, par ordre de la régente, qui condamne la mémoire de tes amis, convaincus de haute trahison.

BERNARD. Eux?...

CADENET. Un jugement qui prononce la confiscation de tes biens et te condamne, si on te trouve... (Sylvie tombe à genoux.)

BERNARD. Aide-moi un peu!..

CADENET. A quoi ?...
 BERNARD. A partir !...
 CADENET. Je t'en empêcherai...
 BERNARD. M'empêcheras-tu, cette nuit, demain, de me jeter par une fenêtre ou de me passer une épée au travers du cœur ?
 SYLVIE, éplorée. Bernard... monsieur Bernard !...
 BERNARD. Sylvie !... (Il recule devant elle.)
 SYLVIE, s'agenouillant. Une amie qui pleure ! une sœur qui ne vous abandonnera pas et vous supplie de vivre...
 CADENET, ému. Corbleu, vous êtes une bonne femme !
 SYLVIE. Il pâlit !.
 CADENET. Il s'éteint !... (Bernard tombe dans le fauteuil.)
 SYLVIE. Attendez... (Elle sort.)
 CADENET. Bernard !... Bernard !...
 BERNARD, évanoui. Que c'est bon de mourir !...

SCÈNE IX

LES MÊMES, SYLVIE, rentrant avec un cordial.

SYLVIE, à Cadenet. Voilà le médecin... il vous cherche, amenez-le !...
 CADENET, sur la porte. Venez, docteur, par ici ! (Reconnaissant le président.) Monseigneur !...
 SYLVIE. Qu'y a-t-il ?
 CADENET, au président. Vous pouvez entrer, monseigneur !...
 SYLVIE. Ce n'est pas le médecin ?...
 CADENET, bas à Sylvie. M. de Harlay !... (Il sort au fond.)
 SYLVIE, avec saisissement. Monseigneur !... (Elle sort avec Cadenet.)

SCÈNE X

LE PRÉSIDENT, BERNARD, renversé sur son fauteuil, le président le considère un moment avec intérêt, puis lui touche l'épaule.

BERNARD, ouvrant les yeux. Monseigneur !... (Il veut se lever.)
 LE PRÉSIDENT. Restez !
 BERNARD. Pour moi !...
 LE PRÉSIDENT. J'ai eu chaque jour de vos nouvelles par votre médecin, qui est mon ami... Dieu soit loué, vous voilà vivant !
 BERNARD. Ai-je quelque chose à attendre de la vie ?
 LE PRÉSIDENT. Vous avez des amis, moi, d'abord, qui vous dois protection en mémoire de votre loyal, de votre courageux père... Ma maison vous est ouverte, venez chez moi, mon enfant ; partout ailleurs vous ne seriez point à l'abri : vos ennemis sont en ce moment les plus forts...
 BERNARD. Vous les connaissez, monseigneur, nommez-les-moi... qu'au moins je les haisse, si je n'ai plus rien à aimer.

LE PRÉSIDENT. Vos biens confisqués ont été donnés à quelqu'un...

BERNARD. Le nom de celui-là ?...

LE PRÉSIDENT. On me l'a caché jusqu'à présent; il révélerait trop de choses... je le saurai !

BERNARD. En attendant, monseigneur, moi, traqué, affamé, meurtri, je saurai, comme les loups, aiguïser mes dents, non pour la défense, mais pour l'attaque. J'ai un parent dans le métier des armes, il me prendra comme soldat, il me montrera comment on venge, comment on tue...

LE PRÉSIDENT. De qui parlez-vous ?

BERNARD. D'un homme qui, s'il fût resté une heure de plus sous notre toit, eût mis en fuite à lui seul les brigands et les meurtriers ; d'un vaillant capitaine qui n'eût pas laissé égorger son neveu et son beau-frère... je vais en appeler à mon oncle, le chevalier de Pontis !

LE PRÉSIDENT. Pontis ! oh ! ne prononcez jamais ce nom ! n'allez pas compromettre l'unique défenseur d'une des plus illustres causes qui jamais aient ému le monde... Oh ! Bernard de Preuil ! oubliez ce nom de Pontis, que Dieu, demain peut être, fera jaillir de l'ombre, flamboyant comme une épée...

BERNARD. Mais, monseigneur !...

LE PRÉSIDENT. Ne m'ôtez pas ma seule joie, touchez pas à la plus grande œuvre de ma vie !... Au nom de votre père dont le sang aurait coulé en vain, promettez-le-moi !

BERNARD. Promettez-moi donc, vous, monseigneur, que mes amis seront vengés ?...

LE PRÉSIDENT. Ils le seront d'une façon si effrayante que leurs cendres s'agiteront de joie dans leur cercueil... Mais, en voilà trop... reposez-vous... avant quelques heures, vous aurez entendu parler de moi...

BERNARD. J'obéirai...

LE PRÉSIDENT, sur le seuil. Je vous le jure encore... tout sera payé à la fois !... (Il sort, on voit son bailli qui l'attend dans le vestibule.)

SCÈNE XI

BERNARD, CADENET.

CADENET. As-tu du nouveau ? j'en apporte...

BERNARD. Ah !

CADENET. Mon frère Luynes m'attendait, nous avons causé...

BERNARD. Eh bien ?...

CADENET. Tu parlais tout à l'heure d'une femme cachée aux Bordes.

BERNARD. Oui !...

CADENET. Cachée, n'est-ce pas ?
 BERNARD. Elle m'a recommandé le silence!...
 CADENET. Bien!... qui est cette femme ? tu hésites!...
 BERNARD. Parce que j'ignore son nom... c'est celle qui
 avait protégé ma fuite, chez la reine mère, tu sais...
 CADENET. Chez la reine mère... nous y voilà...
 BERNARD. Comment ?
 CADENET. Que venait faire chez toi cette femme à la reine
 mère, au moment où les égorgeurs de la reine mère épiaient
 l'heure de massacrer toute ta famille?...
 BERNARD. Tu l'accuses ! elle qui a péri, avec mon frère !...
 CADENET. Allons donc!... Si elle eût péri est-ce que l'on ne
 le saurait pas à la cour!...
 BERNARD. C'est vrai!...
 CADENET. Donc, après avoir fait chez toi ce qu'on l'avait
 envoyée y faire, elle vit paisiblement dans l'oubli et l'impunité.
 BERNARD. Oh ! mais je roule d'horreurs en horreurs !
 CADENET. Veux-tu la connaître ? cette femme !
 BERNARD. Si je veux ?
 CADENET. Ce soir, la régente reçoit toute la cour au Louvre,
 toute la cour, entends-tu ? ton inconnue y viendra.
 BERNARD. Est-ce que j'entre au Louvre, moi ?...
 CADENET. Je t'y mènerai, dans un endroit d'où tu verras, d'où
 je te ferai voir tout le monde...
 BERNARD. O Cadenet... tu viens de réveiller mon cœur !

SCÈNE XII

LES MÊMES, SYLVIE.

SYLVIE, précipitamment. De la part du président. (Elle lui donne
 une bourse, un billet.)

BERNARD, lisant. « Un père partage sa bourse avec son fils,
 acceptez ! la confiscation de vos biens est donnée au comte
 Siete-Iglesias !... »

SYLVIE, à elle-même. Toujours lui !

CADENET. Le comte...

BERNARD. Au Louvre, Cadenet!... tu me montreras aussi
 celui-là ! (Ils sortent.)

SCÈNE XIII

LA VIENNE, SYLVIE.

LA VIENNE, frappant à la porte. Sylvie ! mignonne... me voilà
 libre... tu t'es enfermée?...

SYLVIE. Me voici... me voici... (Elle ferme la porte du fond et
 court ouvrir à son mari.)

SEPTIÈME TABLEAU

Grande salle au Louvre. — A droite, au premier plan, entrée. — Au troisième plan, vaste perron à double escalier qui, de la galerie du bord de l'eau, descend à la salle de bal. — A gauche, au premier plan entrée de l'appartement du roi. — Aux plans suivants, issues de la salle. — Au fond, la grande galerie au premier étage. — Salle et galerie richement ornées, splendidement éclairées. — Au lever du rideau, la consigne donnée aux gardes suisses et aux gardes françaises de service.

SCÈNE PREMIÈRE

LUYNES, CADENET.

LUYNES. Suivez, partout où ils iront ce soir, M. d'Ancre, madame de Verneuil, M. de Siete-Iglesias et M. le duc d'Épernon.

CADENET. Bien, monsieur.

LUYNES. Ne fût-ce qu'un mot, ne fût-ce qu'une syllabe, ne fût-ce qu'un coup d'œil qu'ils échangeront, ne le perdez pas.

CADENET. Soyez tranquille.

LUYNES. Où courez-vous ?

CADENET. Je vais d'abord placer notre pauvre Bernard pour qu'il puisse me désigner la femme en question.

LUYNES. Dans la petite antichambre vitrée, et recommandez-lui la prudence. Eux, déjà ! Quittez-moi sans affectation... allez ! (Cadenet sort.)

SCÈNE II

LUYNES au fond, SIETE-IGLESIAS, LA MARQUISE DE VERNEUIL, D'ÉPERNON, OFFICIERS et PROMENEURS dans la galerie et la salle.

D'ÉPERNON. Voici mes rapports de la journée. Il y a un beau-fils de ce du Bourdet qui s'est échappé des Bordes.

LA MARQUISE. Voici mes rapports à moi... Ce jeune homme s'appelle Bernard de Preuil... Cadenet, son ami, l'a caché chez la Vienne.

SIETE-IGLESIAS, à qui un inconnu est venu parler bas. J'ai mieux que vous tous ! Ce soir, ce jeune homme a reçu la visite de M. de Harlay !

LA MARQUISE. Du président ?

D'ÉPERNON. Le fils de du Bourdet ?

SIETE-IGLESIAS. J'ai mieux encore ! En sortant de chez ce jeune homme, le président a reçu une visite à son tour.

D'ÉPERNON et LA MARQUISE. Qui donc ?

SIETE-IGLESIAS. Inutile de chercher... vous ne devineriez pas... La jeune reine !

LA MARQUISE et D'ÉPERNON. La jeune reine ?

SIETE-IGLESIAS. Accompagnée d'une femme !

LA MARQUISE. Estéfana ?

SIETE-IGLESIAS. Non ! pas Estefana... Toujours ce Cadenet, on dirait qu'il nous écoute. (D'Épernon se détache du groupe pour aller observer Cadenet, et gagne le fond près de l'escalier.)

LA MARQUISE. Le président compterait-il remp'acer du Bourdet par son fils ?

SIETE-IGLESIAS. Je le surveillerai. (Bruit, voix, mouvement.)

LA MARQUISE. Qu'y a-t-il ?...

SCÈNE III

LES MÊMES, D'ÉPERNON, LE CAPITAINE DES GARDES, puis LE MARÉCHAL.

D'ÉPERNON, au capitaine. Le président ici ! M. de Harlay !... (Siete-Iglesias, la marquise se rapprochent.)

LE CAPITAINE. Il s'est présenté à la porte du cabinet du roi.

LE MARÉCHAL, entrant. Vous avez ordre de ne laisser entrer personne chez Sa Majesté le roi.

LE CAPITAINE. Je l'ai dit à M. de Harlay.

SIETE-IGLESIAS. Eh bien ?

LE CAPITAINE. Il s'obstine.

LE MARÉCHAL. Congédiez-le.

SIETE-IGLESIAS. Faites exécuter vos ordres. (Au moment où le capitaine des gardes va remonter, M. de Harlay paraît.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE PRÉSIDENT, DEUX CONSEILLERS.

LE PRÉSIDENT. J'attendrai ici.

LE CAPITAINE. Impossible, monseigneur, ce salon est réservé pour Leurs Majestés.

SIETE-IGLESIAS, au maréchal, bas. Prévenez la reine..... Il faut éloigner d'ici ce maudit vieillard. (Le maréchal sort.)

D'ÉPERNON, au capitaine. Ne savez-vous pas vous faire obéir ?

LE CAPITAINE. J'ai arrêté messieurs les princes, mais cette fois-ci le cœur me manque. (Au président, respectueusement.) Monseigneur, puisqu'il est défendu d'entrer chez le roi !

LE PRÉSIDENT. Tant que le roi lui-même ne me l'aura pas dit, je refuserai de le croire.

SCÈNE V

LES MÊMES, LA REINE MÈRE, LE MARÉCHAL, OFFICIERS, GENTILSHOMMES.

LA REINE MÈRE, paraissant. Et si c'est moi qui vous le dis !

LE PRÉSIDENT. J'aurai bien du regret de voir traiter ainsi le premier magistrat du royaume, un fidèle serviteur qui a si peu de temps à attendre sur la terre.

LA REINE MÈRE. Le roi commande... obéissez !... (Le président s'incline et va sortir, une porte s'ouvre à gauche, le roi paraît.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE ROI, LUYNES, ANNE, qui se glisse derrière le roi.

LE ROI. Vous voulez me parler, monsieur le président ? me voici. (Mouvements divers.)

LA REINE MÈRE. C'est moi, mon fils, qui éloignais de vous M. le président pour épargner à Votre Majesté un scandale, et à nous des discussions inutiles.

LE ROI. Merci, madame. Parlez, monsieur.

LE PRÉSIDENT. Il y a un mois, un homme, soupçonné d'avoir assisté M. de Vendôme dans sa fuite, a été assassiné dans sa maison avec son fils et l'un de ses serviteurs. Les meurtriers se disent vos gens, sire, s'appuient de votre nom et demandent au parlement de déclarer ce meurtre légitime.

LE ROI. Sont-ce mes gens qui ont fait cela ?

LE PRÉSIDENT. Moi, je le nie.

LA REINE MÈRE. S'ils ont eu à se défendre !

LE PRÉSIDENT. Je voudrais qu'on le prouvât.

SIETE-IGLESIAS. N'est-ce pas au procès-verbal ?

LE PRÉSIDENT. Qui l'a rédigé ? les meurtriers.

LE MARÉCHAL. On dirait que vous faites le procès aux gens de Sa Majesté ?

LE PRÉSIDENT. Je le fais à tout le monde, c'est pour cela que les rois m'ont assis sur leurs fleurs de lis.

LA REINE MÈRE. Enfin, que prétendez-vous ?

LE PRÉSIDENT. Que le sieur du Bourdet assassiné...

D'ÉPERNON, l'interrompant. Sire, ce mot assassiné s'appliquant à vos soldats, à vos officiers !...

LE PRÉSIDENT. Il n'y avait là ni officiers, ni soldats. Oui, je sais que des noms d'officiers figuraient sur l'ordre ; mais personne de ces officiers n'a assisté au massacre.

LE MARÉCHAL, furieux. Massacre !...

LA REINE MÈRE, au président. Vous abusez de la patience du roi.

LE PRÉSIDENT. Le roi m'en avertira, madame ; je poursuis. Les gens qui faisaient partie de cette expédition, affirment tous avoir été commandés par un homme, masqué d'une visière grillée, qu'ils ont cru être un de leurs chefs et qui, s'il a ordonné les meurtres de l'enfant et de la nourrice, a dû tuer de sa main le père de famille, attendu qu'il est demeuré seul enfermé avec ce malheureux jusqu'à sa mort. Voici les dépositions de ces soldats, signées de leurs croix ou signatures. (La reine s'empare de cette pièce que le président offrait au roi. Mouvement.) Quel était l'homme masqué ? Déclarez-le... Fournissez-moi un nom, un seul ; n'importe lequel, si vous voulez que je ratifie la sentence... (Le maréchal parle bas à la reine mère.)

LA REINE MÈRE. Cette prétendue victime était complice de l'évasion de M. de Vendôme.

LE MARÉCHAL. C'est prouvé.

SIETE-IGLESIAS. Qu'on prouve au moins le contraire.

LE PRÉSIDENT. J'apporte cette preuve au roi. (Il donne une lettre, cette fois au roi.)

SIETE-IGLESIAS. Monsieur de Harlay, vous êtes grand ami de ce rebelle

LE PRÉSIDENT. Je l'étais, et je défendrai sa mémoire.

LE ROI. De M. de Vendôme ? (Il lit.) « L'homme qu'on accuse de m'avoir aidé dans mon évasion, je ne l'ai jamais vu, jamais connu ; j'affirme son innocence devant Dieu et devant le roi. »

LA REINE MÈRE. La belle caution d'un conspirateur à un traître !

LE ROI. Je crois à la parole d'un fils de Henri IV.

LE PRÉSIDENT. Eh bien, sire, si M. de Vendôme dit vrai, du Bourdet n'était pas coupable, sa mort est un crime, sa condamnation une iniquité et le parlement, en s'abstenant de la ratifier, n'a jamais mieux servi le roi.

LE MARÉCHAL. Il faut en finir avec ces calomnies.

SIETE-IGLESIAS. Avec ces sourdes accusations !

D'ÉPERNON. C'est de la rébellion contre vous, madame.

LA REINE MÈRE. Moi, je me ferai obéir par mes gens à moi, contre ceux qui me désobéissent, et ne laisserai point périr l'État, pour sauver la mémoire d'un rebelle que défendent des imprudents et des fous !

LE PRÉSIDENT. Il n'y a d'imprudents que ceux qui tentent la patience de Dieu ; j'attends les ordres de Sa Majesté le roi.

LA REINE MÈRE avec emportement. Le roi, vous l'oubliez trop, a délégué son autorité à sa mère... Je vous enverrai ses ordres... Retirez-vous. (Le roi et Anne, humiliés, baissent les yeux.)

LE PRÉSIDENT, qui les observe avec tristesse. J'ai fait mon devoir de juge; à vous, sire, de faire votre devoir de roi!... Adieu. (Il sort.)

LUYNES, à l'oreille du roi. Dites un mot, sire; Paris n'attend qu'un signal!

ANNE, bas au roi. Pas encore! (Elle lui serre la main et sort.)

LA REINE MÈRE, qui a observé. Laisse-moi, Concini; monsieur d'Épernon, venez! (Elle sort après avoir vu partir le président, et rentrer le roi et Anne.)

SCÈNE VII

LE MARÉCHAL, LA MARQUISE, SIETE-IGLESIAS, CADENET.

LE MARÉCHAL. Encore un coup manqué pour M. de Harlay.

SIETE-IGLESIAS. Prenez garde qu'il n'en réserve un autre. Avez-vous vu comme le roi était pâle!...

LA MARQUISE. Avez-vous vu le sourire de la jeune reine?

SIETE-IGLESIAS. Ce n'est pas elle qui m'inquiète.

LE MARÉCHAL. Et qui donc?

SIETE-IGLESIAS. C'est l'auxiliaire mystérieux, la femme que je sens toujours auprès d'elle... Il y avait une femme déjà dans l'évasion de M. de Vendôme, une encore aux Bordes... C'est là, oui, c'est là, dans la complicité de cette femme, qu'est le secret de nos dangers toujours évités, toujours renaissants. (Se retournant et voyant Cadenet près de lui dans un groupe.) Décidément, on nous épie...

LA MARQUISE, bas. Oui, il n'y a plus de sûreté pour nous à nous entretenir ici. Ne nous voyons plus qu'à mon pavillon. (Ils se dispersent.)

SCÈNE VIII

COURTISANS, OFFICIERS, PAGES, DAMES, CADENET, BERNARD.

Peu à peu la foule envahit le salon et les galeries.

CADENET, à Bernard qu'il amène à gauche dans l'enfoncement qui sert de vestibule à l'appartement du roi. Mets-toi ici... Le divertissement va tout à l'heure attirer la cour dans la galerie du bord de l'eau. Ne bouge pas, ouvre les yeux et surtout...

BERNARD. Tu as ma parole; seulement comme je ne connais pas ce Siete-Iglesias qui s'est fait donner mon bien, je prends pour la sienne toutes les figures qui se présentent... Indique-le moi, je t'en prie.

CADENET. Il était là, il n'y a qu'un moment... Attends donc... non, celui-là, c'est le duc de Féria... Tiens! je crois que le voilà... Non... c'est M. d'Ancre... Eh! par Jupiter! le voilà, ton

Espagnol... il conduit la fille de la marquise de Verneuil. (A ce moment Siete-Iglesias et la jeune fille descendent le grand escalier venant de la galerie.)

BERNARD. Cette charmante jeune fille !

CADENET. Oui ; tu as bien supporté cela... A la bonne heure ; sois toujours aussi fort, aussi sage, au cas où nous verrions apparaître la personne que nous cherchons.

BERNARD. Je ne la vois pas... je ne la vois pas!...

CADENET. Patience, ne bouge pas ; mon frère me fait signe ; je vais revenir. (Il sort.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, BERNARD, à son poste, SIETE-IGLESIAS, puis LA MARQUISE, puis MARGUERITE.

SIETE-IGLESIAS, rencontrant la marquise. Que votre fille est brillante ce soir !

LA MARQUISE. Où est donc votre comtesse ?

SIETE-IGLESIAS. Je ne sais.

LA MARQUISE. Elle est très-belle aussi...

SIETE-IGLESIAS. C'est une femme qui n'a pas de santé.

LA MARQUISE. Oui, ma fille embellit chaque jour... Heureux le prince à qui je la donnerai !

SIETE-IGLESIAS. Quiconque la voit, madame, se promet de devenir prince et prince régnant pour lui offrir une couronne.

LA MARQUISE. Voici la reine. (On voit entrer la reine mère et sa suite. Siete-Iglesias quitte la marquise et va auprès de la reine mère qui l'appelle.)

CADENET, à Bernard. Eh bien ?

BERNARD. Rien ; je suis tout ébloui, tout fatigué... désespéré... Ah ! Cadenet, la voilà !

CADENET. Où ? (Marguerite paraît au seuil de la galerie sur le perron.)

BERNARD. Nœuds de diamants, corsage brodé d'argent.

CADENET. Tu te trompes.

BERNARD. Causant avec ce Siete-Iglesias.

CADENET. C'est sa femme.

BERNARD. Sa femme?...

CADENET. Sans doute, tu te trompes... Mais non... Tu ne te trompes pas... Elle est bien à la reine mère... Elle est bien la femme de celui à qui l'on a donné la confiscation de ton bien.

BERNARD. Oh !

CADENET. Qu'est-ce que je te disais ?

BERNARD. C'est impossible ! ce visage est pâle, ces yeux sont humides de larmes... Elle regarde cet homme avec dégoût, avec horreur... C'est impossible ! Cadenet, c'est impossible...

CADENET. De la raison ! rappelle-toi ce que tu m'as promis !
SIETE-IGLESIAS, à Marguerite. Pourquoi apporter ici ce visage funèbre ? (Elle le regarde fixement et passe, il l'arrête.) Pardon ; chez vous, que vous vous en ermiez... que nous ne nous apercevions plus, c'est votre caprice... je ne vous demande pas de me l'expliquer ; mais en public, je veux qu'on me réponde... Remarquez que je vous parle, et parlez-moi... remarquez que je vous souris et souriez-moi... Allons... bien vite...

MARGUERITE, tremblant. Oui, monsieur ; oui, monsieur. (Elle ébauche un sourire. Siete-Iglesias toujours souriant, lui baise la main et s'éloigne avec la cour qui insensiblement a passé dans la galerie voisine.)

BERNARD, à Cadenet. Elle rit, je te crois ! (Il s'élançe au-devant de Marguerite malgré tous les efforts de Cadenet.)

CADENET. Je t'en supplie ! ta promesse !

MARGUERITE, qui l'a vu. Bernard de Preuil ! (Elle recule.)

BERNARD. Moi.

CADENET. Tais-toi !

MARGUERITE. Emmenez-le, monsieur !... emmenez-le...

BERNARD. Qu'est devenu le corps de mon frère ?

MARGUERITE. Silence !

BERNARD. Oui ! silence... c'est votre habitude de recommander le silence.

MARGUERITE, apercevant Siete-Iglesias qui s'est retourné au bruit et revient. Le comte ! (A Bernard.) Ah ! monsieur, retirez-vous... laissez-moi !

BERNARD. Pourquoi donc vous montrer dans ces flambeaux et ces lumières, si vous ne voulez pas qu'on vous reconnaisse ?

SIETE-IGLESIAS, à Marguerite qu'il saisit par la main. Que veut cet homme ? Est-ce à vous qu'il parle ainsi ?

MARGUERITE. Je ne le connais pas.

BERNARD. Non ! Qu'êtes-vous venue faire alors dans ma maison ?

SIETE-IGLESIAS. Dans sa maison ?

BERNARD. Vous y êtes entrée, et avec vous le meurtre, l'incendie, la ruine... Pourquoi êtes-vous vivante quand tous mes amis sont morts ?

SIETE-IGLESIAS, à Bernard. Mais qui êtes-vous donc ?

BERNARD. Est-ce que je vous demande à vous qui vous êtes ? Est-ce que, en voyant la femme, je ne reconnais pas le mari?... La femme désigne les victimes et le mari les dépouille.

VOIX AU FOND. La reine ! la reine !

SIETE-IGLESIAS. Je te retrouverai, mort ou vif !

BERNARD. Sans courir bien loin, car je te suivrai pas à pas jusqu'au jour où, sans arme, sans poignard, moi, avec mes

ongles, j'en jure le Dieu vivant! Je t'arracherai le cœur. (Cadenet et quelques amis se précipitent sur Bernard qu'ils entraînent.)

SIETE-IGLESIAS, à Marguerite. C'est bien, c'est bien. (Il sort.)

SCÈNE X

ANNE, MARGUERITE, CADENET, BERNARD, OFFICIERS,
DAMES, PAGES, COURTISANS, FOULE.

MARGUERITE, court auprès de la reine à qui Luynes vient de parler bas et d'expliquer le danger. Ah! madame, ayez pitié de lui, sauvez-le!

ANNE, la relevant, bas. Tais-toi! sois sans crainte... (Haut.) Ah! c'est le fils de ce du Bourdet, dont M. du Harlay a tout à l'heure démontré l'innocence au roi! Son père mort, ses biens confisqués et donnés à M. de Siete-Iglesias! voilà un homme bien malheureux! Quel cœur assez barbare pour ne point excuser sa folie! Qu'on le laisse libre, messieurs, qu'on ne lui fasse aucun mal. (Cadenet emmène Bernard à travers les groupes. Celui-ci échange de loin avec Siete-Iglesias une dernière menace. A Marguerite.) C'est charitable à vous, comtesse, de demander grâce pour ce pauvre fou!

MARGUERITE, à Anne. Madame, je remercie humblement Votre Majesté. (Anne passe avec sa suite.)

SCÈNE XI

SIETE-IGLESIAS, MARGUERITE.

MARGUERITE, à elle-même. Il ne s'agit plus que de moi...

SIETE-IGLESIAS. Je ne suis plus dupe... l'accusation de ce jeune homme est vraie.

MARGUERITE. Laquelle? celle qu'il dirigeait contre vous?

SIETE-IGLESIAS. Oui, Bernard de Preuil est fou! c'est ingénieusement trouvé par votre amie la reine... Il est fou! jamais vous n'avez été dans sa maison, n'est-ce pas?

MARGUERITE. Priez-moi de ne pas répondre.

SIETE-IGLESIAS. Je le connais donc enfin, cet agent mystérieux d'Anne d'Autriche... Je la connais cette main perfide qui me portait tant de coups du fond d'une ombre impénétrable... Eh bien, vous verrez demain ce que, sorti du piège, le lion que vous croyez tenir, fera de votre allié le président, de votre alliée la reine, de votre allié Bernard de Preuil.

MARGUERITE. Vous m'honorez de votre confiance, à ce que je vois... nous jouons à jeu découvert.

SIETE-IGLESIAS. Raillez! mais hâtez-vous... Raillez... je vous donne jusqu'à demain. Demain, à pareille heure, j'en aurai fini avec les secrets, avec les traitres, avec les ombres!

MARGUERITE, s'approchant. Moi je vous dis que demain,

vous serez le plus humble, le plus muet, le plus tremblant des vingt millions d'hommes qui vivent dans ce pays... Je vous dis que, dans un instant, vous adorerez à deux genoux, le roi, la reine, mes maîtres et les vôtres, et moi-même, si je vous le demande... Je vous dis que demain, M. de Preuil ne sera pas une ombre et qu'il vivra beaucoup plus tranquille qu'aujourd'hui et surtout plus riche, car vous allez lui restituer ses biens confisqués à votre profit ; car vous allez jurer, non pas à moi, mais à vous-même, de ne pas toucher un cheveu de la tête de ce jeune homme, sinon, dans cinq minutes... oh ! vous ne m'aurez pas tuée dans cinq minutes... tout ce qu'il y a ici de gentilshommes, de grands, de princes et de rois, vos amis et vos ennemis, toute cette foule qui vous croit un homme, et ne sait pas que vous êtes un monstre, apprendra de moi quel était l'homme à la visière grillée, qui, la nuit, aux Bordes, a lâchement assassiné l'avocat au parlement, du Bourdet !

SIETE-IGLESIAS, reculant épouvanté. C'était donc toi, démon, qui s'enfuyais dans les ténèbres !

MARGUERITE. Oui !... et j'avais tout entendu...

SIETE-IGLESIAS, froidement. Au revoir !

MARGUERITE. J'attends la restitution.

SIETE-IGLESIAS. Au revoir ! (il sort.)

SCÈNE XII

MARGUERITE, ANNE, LA REINE MÈRE, TOUTE LA COUR,
puis SIETE-IGLESIAS.

MARGUERITE, à Anne. C'est fait de moi. Il sait tout... cette nuit, il me tuera... Mais vous allez régner, vous me vengerez, je meurs heureuse... Recevez mes adieux, ma reine.

ANNE, à Marguerite. Reste ici. (A la reine mère qui s'approche.) Êtes-vous belle ce soir, madame. Oh ! véritable reine par la puissance et par la beauté... Les magnifiques joyaux ! Je n'en ai pas, moi...

LA REINE MÈRE. Vous font-ils envie ?

ANNE. Un seul.

LA REINE MÈRE. Prenez.

ANNE. Je suis très-exigeante... je prendrai le plus beau.

LA REINE MÈRE. Soit, il est à vous.

SIETE-IGLESIAS, à Marguerite, lui apportant la restitution. A VOS ordres, pour partir, madame.

ANNE. Je prends madame de Siete-Iglesias.

LA REINE MÈRE. La comtesse !

ANNE. Elle est à moi ! (Au comte qui s'approche.) Je l'emmenè. (A Marguerite.) Tu ne me quitteras plus jamais. (A Luynes.) Partons, M. de Luynes, le roi m'attend de bonne heure. (Elle sort avec sa cour, emmenant Marguerite.)

SCÈNE XIII

LA REINE MÈRE, SIETE-IGLESIAS, LE MARÉCHAL.

SIETE-IGLESIAS. J'espère qu'elle ne se contraint plus !

LE MARÉCHAL. C'est une bonne déclaration de guerre !

SIETE-IGLESIAS. J'aime mieux cela...

LA REINE MÈRE. Eh bien, on fera la guerre !

SIETE-IGLESIAS. Oui, et malheur aux vaincus !

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

HUITIÈME TABLEAU

Une salle chez la reine Anne, au Louvre. — Portes à droite, à gauche et au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

BERNARD, UN EXEMPT, au fond.

BERNARD. Monsieur l'exempt, sommes-nous arrivés à ma destination ?...

L'EXEMPT. Oui !...

BERNARD. Je sais que je suis votre prisonnier, puisque vous m'avez arrêté au sortir du Louvre. Mais puis-je vous demander où nous sommes. (Silence de l'exempt.) Non ? Et ce qu'on a décidé de moi ? (Silence.) Non plus ? Pardon, une dernière question, celle-là vous pourrez y répondre... Qu'ai-je à faire ici ?...

L'EXEMPT. Attendez ! (Il sort.)

SCÈNE II

BERNARD, seul. C'est ici que va venir me prendre quelque geôlier qui m'emmènera dans sa forteresse, quelque officier des galères peut-être, et je disparaîtrai sans bruit, victime, à mon tour, de cette ténébreuse intrigue ; broyé, à mon tour, dans l'inférial engrenage, et adieu, bon Cadenet, au revoir là-haut !... C'est égal, j'ai bien châtié cette femme, son digne mari était livide... Oh ! comme je les ai flagellés, mordus, elle surtout, la plus infâme des deux ! Oui, si j'ai bien exprimé ce qui bouillonnait en moi, je suis assez vengé ; elle a dû bien souffrir !... (La porte s'ouvre précipitamment à gauche.)

SCÈNE III

BERNARD, MARGUERITE.

BERNARD. Elle !

MARGUERITE. Monsieur ! c'est moi qui vous ai fait garder à vue et conduire ici. Je n'avais que ce moyen de vous soustraire aux représailles que vous avez provoquées, de répondre aux questions que vous m'avez posées hier. Hier, lorsque vous m'avez

assailie, l'œil en feu, l'outrage à la bouche, je ne pouvais que trembler, vous supplier, reculer devant vous. Tout autre qu'un furieux eût compris mes larmes... Tout autre que vous, eût reconnu l'ennemi mortel qui guettait mon regard, mon silence... Vous, avec une joie sauvage, vous m'avez foulée aux pieds! Mes secrets, le secret d'une reine, votre ange tutélaire, vous avez tout jeté aux vents, tout trahi, tout livré, en haine de moi! Peut-être eussiez-vous pu vous demander pourquoi cette femme, sitôt transformée en démon, vous avait sauvé la vie chez la reine mère, vous avait sauvé l'honneur aux Bordes. Car enfin, c'est la même femme qu'aux Bordes vous honoriez des protestations passionnées de votre reconnaissance... de votre amour... Oui, je les ai entendues, moi, insensée, qui devais si cruellement expier ma crédulité d'un jour... Mais en voilà trop, j'avais soif de vous voir, je vous vois. Réglons nos comptes. Hier, en plein Louvre, vous m'avez reproché d'avoir partagé vos dépouilles... vos biens vous sont rendus... voici l'acte... Prenez! prenez donc! J'ai volé, mais je restitue!... Reparation, s'il vous plaît. (Bernard baisse la tête.) Quant à l'autre accusation, quant au meurtre de cet enfant, désigné par moi aux assassins... Ah! vous ne m'avez jamais regardée! et pour effacer cette parole, pour laver la honte de ce soupçon, allez, monsieur, vous n'aurez jamais assez de larmes. (Elle sort, Bernard ébranlé fait un pas vers la porte par laquelle Marguerite a disparu. Au même instant la tenture se soulève à gauche. On entend la voix d'Aubin qui paraît sur le seuil de la chambre.)

SCÈNE IV

BERNARD, AUBIN, LAFOUGERAIE.

AUBIN, soutenu par Lafougeraie. Mon frère, ne venez-vous pas m'embrasser?... (Il va chancelant s'asseoir dans un fauteuil.)

BERNARD, foudroyé. Aubin, vivant!...

AUBIN. Oui! mon frère! (Bernard vient se courber devant l'enfant qui étend ses bras autour de son cou.)

LAFOUGERAIE. Prenez garde de rouvrir sa blessure!

BERNARD. Ta blessure!

AUBIN. Oui! j'ai été blessé comme mon pauvre papa. Comment vat-il? toujours de mieux en mieux, n'est-ce pas?

BERNARD, à lui-même. On ne lui a rien dit! (Haut.) Oui, cher enfant, il va mieux; mais toi?...

AUBIN. Oh! moi, je vais bien; M. de Lafougeraie est si bon!...

BERNARD. C'est Lafougeraie qui t'a sauvé?...

AUBIN. Mais non, c'est... Vous savez bien?...

BERNARD. Non! je ne sais pas... j'ai besoin que tu me discs tout?... Je n'étais pas là, moi, quand le malheur est arrivé...

AUBIN. Oh ! je serais mort, sans sa bonté, son courage !...

BERNARD. Le courage de qui ?...

AUBIN. De ma bonne amie !...

BERNARD. De ta...

AUBIN. Celle que je prenais pour un fantôme et que j'avais aperçue dans la chambre de notre mère !...

BERNARD. Cette femme t'a sauvé la vie ?

AUBIN. Elle a déchiré les rideaux, les a noués au balcon, et, m'attachant autour de son corps, elle a glissé jusqu'en bas. Ses pauvres mains étaient toutes saignantes !...

BERNARD, haletant. Ah !

AUBIN. Une balle d'arquebuse m'avait déchiré le côté... je ne pouvais plus me tenir. Elle m'emporta, poursuivie par des hommes, jusqu'à la rivière... Oh ! comme elle courait ! je perdis connaissance dans le bateau de Lafougeraie, et ne me réveillai qu'ici. En ouvrant les yeux, je cherchais le ciel ; ce sont les yeux de ma bonne amie que j'ai rencontrés... Elle était là encore, veillant près de mon lit... me parlant de mon père blessé, de vous qui étiez malade, et elle pleurait. Aujourd'hui, on m'a guéri et il paraît que je ne mourrai pas...

BERNARD, écrasé de douleur. Oh ! oh !

LAFOUGERAIE, à Aubin. Embrassez votre frère, assez de fatigue pour une première fois.

AUBIN. Et à présent que vous savez ce que nous devons à ma bonne amie, aimez-la bien !...

BERNARD, à Lafougeraie. Je n'y tiens plus ! emmène-le !

AUBIN. Adieu !... (Il sort avec Lafougeraie.)

SCÈNE V

BERNARD, seul, puis **MARGUERITE,** puis **SYLVIE.**

BERNARD, égaré. C'est là qu'elle a posé le pied pour la dernière fois. (Il s'agenouille et baise la place.) C'est vrai ! je n'aurai pas assez de larmes, il faut encore tout mon sang ! (Il se relève.) Je ne serai pas longtemps à me punir !... (Il court vers la porte, Marguerite s'y trouve, attendrie, émue.)

MARGUERITE. Où allez-vous ?...

BERNARD. Vous délivrer d'un malheureux qui se fait horreur à lui-même.

MARGUERITE. En vous voyant embrasser cet enfant, je viens d'oublier tout, je vous pardonne !...

BERNARD. Moi, je ne me pardonne pas !...

MARGUERITE. Oh ! ne détruisez pas l'édifice qui m'a coûté si cher à élever ! vous retrouvez votre frère, la liberté, la fortune ! rien ne vous manquera désormais pour être heureux !...

BERNARD. Je pouvais l'être aux Bords, lorsque, vous ayant

vue une seule fois, et vous adorant sans vous connaître, je m'enivrais de ce souvenir. Alors j'étais une âme égale à la vôtre, je m'élevais jusqu'à vous par ma reconnaissance, par mon idolâtrie ; aujourd'hui je vous vois parfaite comme un des anges de Dieu, vous me voyez honteux et vil... l'infini nous sépare... tout ce que je puis espérer de vous, c'est de la pitié, c'est l'oubli ; votre pitié... une blessure ! votre oubli... la mort !... voilà comment je serai heureux !...

MARGUERITE. Donnez-moi votre main, vous êtes un homme de cœur.

BERNARD. Vous me souriez !...

MARGUERITE. J'ai tant de joie, je suis si fière d'avoir payé dignement à votre père sa généreuse hospitalité, si heureuse d'avoir, au prix d'un peu de souffrance, acquis une famille, des amis, Aubin et vous, qui connaissez maintenant mon cœur et bénirez ma mémoire.

BERNARD. Et moi ! je ne puis rien ! rien pour vous !...

MARGUERITE. Le temps viendra où j'aurai besoin de votre dévouement, et je ne douterai pas, moi ! Mais pour me garder la défense, mettez en sûreté le défenseur. Vous savez qu'un pas fait imprudemment hors d'ici, vous livre aux mains d'un ennemi implacable.

BERNARD. Le vôtre ! n'est-ce pas ?... celui qui m'a promis de me retrouver mort ou vif, et à qui j'ai juré d'aller à sa rencontre... J'irai !...

MARGUERITE. Croyez-vous donc, insensé, rencontrer devant vous, au grand jour, une poitrine défendue par une loyale épée ?... jamais !... Ce n'est pas ainsi que se vengent les gens qui vous ont menacé... Comprenez-moi donc, monsieur de Preuil ! et obéissez-moi !..

BERNARD. Non ! non ! malgré la haine, malgré la trahison, je vivrai !... (Il s'agenouille.) Je vivrai au travers des embûches, je vivrai sous le poignard !... Vous m'avez pardonné, vous m'avez tendu la main. Je vivrai ! je vivrai !...

MARGUERITE. Obéissez, vous dis-je ! n'ajoutez pas vos dangers à mes tourments... nous touchons à une lutte décisive ; avant peu, nous serons triomphants ou précipités. Profitez de la nuit qui tombe, sortez par les fossés, vous vous rendrez chez M. de Harlay, dans sa maison inviolable, vous attendrez là l'événement. Vous y aiderez peut-être... Quant à votre frère, il ne peut plus rester ici, et l'éclat d'hier, en décourageant la reine qui l'a caché chez elle, comme vous voyez, eût enlevé tout protecteur à notre cher enfant, si, par miracle, je n'eusse trouvé pour veiller sur lui une auxiliaire imprévue, une ancienne amie à moi et à vous.

BERNARD. A moi !...

MARGUERITE. Une âme tendre et hardie, plus estimable dans sa fragilité que tant d'autres restées sans tâche !...

BERNARD. Sylvie !

MARGUERITE. Elle avait appris par Cadenet la scène du Louvre, elle en comprit les conséquences, et, toute tremblante, est accourue près de moi, je lui avouai humblement ma présence aux Bordes et mon indiscretion qui lui avait coûté si cher... Pauvre Sylvie, elle m'en a louée, elle m'en a remerciée, elle m'a suppliée de la faire servir à votre salut... Oh ! comme je lui ai ouvert mes bras ! comme nous avons mêlé nos baisers et nos larmes. Je l'ai conduite auprès d'Aubin. Il est convenu qu'elle s'en charge et le fera sortir d'ici, elle, dont personne ne se défie... et me voilà sans crainte pour mes deux protégés... bien forte de ce que Dieu m'a donné, de ce qu'il me promet, et de l'assurance où je suis qu'il n'y a plus de malheur possible que pour moi !...

BERNARD. Pour vous, et par ma faute !...

MARGUERITE. Allez, et abandonnez mes mains que je n'ai pas la force de détacher des vôtres. Tenez, voilà Sylvie qui guette mon signal... Viens, viens donc !...

SYLVIE, entrant. Est-il temps, madame, puis-je partir ?...

MARGUERITE. Pas avant qu'il t'ait remerciée !...

SYLVIE. Monsieur Bernard !...

BERNARD, lui serrant les mains, l'embrassant. Bonne Sylvie, que je vous aime !...

MARGUERITE, l'embrassant. Et moi !...

SYLVIE. Jusqu'à Aubin, qui m'adore depuis que je suis mariée ! Ai-je bien fait d'épouser la Viennaise !... (Sylvie sort.)

L'ALFOUGERAIE. La reine !...

MARGUERITE. Conduis-le, Lafougeraie !...

BERNARD. Adieu. (Il sort.)

MARGUERITE. Adieu !...

SCÈNE VI

ANNE, MARGUERITE.

ANNE, à Marguerite. Es-tu seule ?...

MARGUERITE. Oui, madame.

ANNE. Nos deux protégés !...

MARGUERITE. Ils sont partis.

ANNE. C'est bien, ne laissons aucun prétexte à l'ennemi !...

MARGUERITE. Hélas ! madame, ce qui est arrivé au Louvre à cause de moi, c'est un souffle contraire qui accélère la tempête.

ANNE. Qu'elle soit la bienvenue ! assez longtemps j'ai courbé le front ! je suis lasse de me défendre... je veux attaquer.

MARGUERITE. Il faut être bien sûr de vaincre!...

ANNE. Je le suis ; j'avais, cette nuit, envoyé Luynes consulter le président, sur le danger de notre situation nouvelle... « Qu'on m'appelle au Louvre a répondu M. de Harlay, et quand j'aurai dit un mot, le roi sera le maitre ! j'ai trop tardé à parler!... »

MARGUERITE. Dieu soit loué, madame... Mais écoutez donc.

ANNE, désignant l'escalier à droite. Là, n'est-ce pas?...

MARGUERITE. M. de Cadenet...

SCÈNE VII

LES MÊMES, CADENET.

CADENET. Où est la reine?... (Apercevant Anne.) Madame, un courrier mystérieux est arrivé à M. de Siete-Iglesias, dont la figure est devenue rayonnante et qui est entré immédiatement chez la reine mère!...

ANNE. Un courrier, de quelle part?...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LUYNES, entrant à gauche.

LUYNES. C'est un de ces espions que le comte entretient autour du logis de M. de Harlay. Après avoir entendu cet homme, la reine mère est sortie de chez elle avec le comte et le maréchal, ils sont allés prendre le roi dans son cabinet!...

CADENET. Et ils vous cherchent, madame!...

MARGUERITE, au fond. Ils questionnent vos huissiers, ils viennent par ici!...

ANNE. Qu'ils viennent!...

MARGUERITE. Prudence ! prudence !

LUYNES. Vous n'arrêterez pas le torrent ! le voilà qui roule !...

ANNE, à Luynes. Courez chez le président ! dites-lui que je vais engager la bataille, que je l'attends et amenez-le par le petit degré ; allez !

LUYNES. Dans un moment. (A Cadenet.) Veillez bien au dehors ! (Il sort, Cadenet aussi.)

ANNE, à Marguerite. Tiens-toi là et ne perds pas une minute pour m'annoncer Luynes quand il amènera le président ! (Marguerite sort.)

L'HUISSIER. Leurs Majestés!..

SCÈNE IX

ANNE, LA REINE MÈRE, LE ROI, LE MARÉCHAL,
SIETE-IGLESIAS.

LA REINE MÈRE. La voici, mon fils, la voici!...

LE ROI. La reine mère veut nous parler, à vous et à moi, à tous les deux, n'est-ce pas?...

LA REINE MÈRE. C'est-à-dire mon fils, que je parlerai à vous, en présence de madame.

ANNE, à la reine mère. De choses qui concernent le roi, vous et moi?...

LA REINE MÈRE. Précisément.

ANNE, désignant Siete-Iglesias et le maréchal. Alors, je vois ici deux personnes qui ne sont pas à leur place.

LE MARÉCHAL. Moi, madame, étant fort attaqué, j'aurai sans doute à me défendre.

LA REINE MÈRE. C'est pourquoi j'ai amené M. le maréchal.

ANNE, désignant Siete-Iglesias. Mais monsieur!...

SIETE-IGLESIAS. Moi! j'ai à réclamer auprès de Votre Majesté...

ANNE. Votre femme?... vous me demanderez audience pour cela... rien que pour cela...

SIETE-IGLESIAS. On dirait que Votre Majesté me chasse!...

ANNE. Je vous congédie.

SIETE-IGLESIAS. Les hommes de mon rang sont habitués à entrer au conseil des rois.

ANNE. Les femmes du mien ne sont pas habituées à répéter leurs ordres! (Elle passe près du roi.)

LE ROI, doucement. Sortez, monsieur le comte. (Le comte, avant de faire un mouvement, consulte du regard la reine mère.)

LA REINE MÈRE, au comte. Pardon, comte, je ne suis pas chez moi, mais j'y serai tout à l'heure, et je vous promets satisfaction!... (Le comte la salue et sort. Au roi.) Voilà qui m'épargne bien des précautions de langage, mon fils, vous voyez comment l'on traite mes serviteurs! qu'ont-ils fait? qu'ai-je fait moi-même? De la franchise, j'en exige, j'en aurai!...

LE ROI. Mais, madame, je ne me plains pas!

ANNE. Je me plains, moi!

LA REINE MÈRE. De ma persévérance à retenir l'autorité! Savez-vous pourquoi je la garde?...

LE ROI. Je ne me le suis jamais demandé!...

ANNE. Moi, je me le suis demandé souvent, et je ne l'ai jamais compris!...

LA REINE MÈRE. Vous allez le savoir ! c'est que je connais les conseils funestes dont on entoure mon fils. C'est que l'État est mis en danger chaque jour, par des complots contre mes amis, contre moi-même... On trame de criminelles intrigues, on se ligue avec les conspirateurs.

LE ROI. Qui donc ?...

LA REINE MÈRE. Voulez-vous connaître la main qui a ouvert la prison de M. de Vendôme, noué la conspiration de du Bourdet, allumé la révolte dans la ville et le parlement; voulez-vous que je vous signale le brandon qui alimente incessamment la haine entre une mère et son fils !...

LE ROI. Je ne veux pas le connaître.

ANNE. Moi, je vous somme de le nommer.

LA REINE MÈRE, à Anne. C'est vous !...

LE ROI. Elle !...

LA REINE MÈRE. Vous qui êtes venue ici distiller les poisons de votre pays !...

ANNE. Pour les poisons de tout genre, mon pays est bien stérile auprès du vôtre !

LE MARÉCHAL. Madame !

LA REINE MÈRE. Sire ! on insulte votre mère.

ANNE. Le roi voit bien qu'on insulte aussi sa femme !...

LA REINE MÈRE. Alors entre sa femme et sa mère, il choisira.

LE ROI. Plus de modération.

ANNE. Et si c'est vous qu'on choisit, ne consultera-t-on pas le roi, mon père ?

LA REINE MÈRE. Nous lui répondrons !

LE ROI. La guerre avec un allié ?...

LE MARÉCHAL. Sire, j'ai dix mille hommes levés et équipés à mes frais, en cas de guerre, je les offre à Votre Majesté.

LE ROI, indigné, à lui-même. Insolent !...

ANNE, au roi. Vous n'avez pas d'armée, vous, mais monsieur vous prêtera la sienne, et au besoin il la commandera ; madame l'a fait maréchal de France.

LE ROI, grinçant des dents. Oh ! celui-là !...

LA REINE MÈRE. Assez d'insultes, concluons.

LE ROI. Je ne répondrai rien, avant d'avoir consulté mes conseillers.

LA REINE MÈRE, ironique. M. de Harlay ?

LE ROI. N'est-ce pas lui que mon père me recommanda d'appeler dans les occasions difficiles ? La recommandation de mon père m'est sacrée comme sa mémoire !...

LA REINE MÈRE. Eh bien, consultez-le.

ANNE. Sire, j'ai prévenu votre volonté, M. de Harlay va venir. (Apercevant Luynes.) Ah ! M. de Luynes, c'est bien ! introduisez le président.

SCÈNE XI

LES MÊMES, LUYNES, troublé.

LUYNES. Madame!...

ANNE. Eh bien, M. de Harlay?

LE ROI. Qu'il entre!...

LUYNES. Ne l'attendez pas, sire; M. de Harlay, il y a une heure, est tombé frappé d'apoplexie au seuil de sa maison!

ANNE. Sans espoir... sans une parole?

LE ROI. Pour moi?

ANNE. Ou pour moi?

LUYNES. M. le président est mort. (Il sort.)

LA REINE MÈRE. Eh bien, mes conseillers à moi, m'engagent à rétablir la paix dans l'État. Demain, j'aurai accompli ce devoir... demain, madame se retirera au château d'Amboise, où Dieu lui inspirera de meilleures pensées. Au point du jour, vous serez partie! Quant à vos complices, M. de Luynes et ses frères, la Bastille! La plus coupable de tous, c'est madame de Siete-Iglesias. Malgré sa trahison envers moi, j'userai d'indulgence... elle sera rendue à son mari.

ANNE. La prison pour moi, le bourreau pour elle! Mais si le roi refusait!

LA REINE MÈRE. Si mon fils préférerait des traîtres à sa mère, s'il poussait l'ingratitude et l'aveuglement jusqu'à contester l'autorité que je tiens de Dieu et de feu mon époux qui me nomma régente, j'aurais la douleur de défendre l'État même contre mon fils... J'ai dit... Venez, M. le maréchal. (Elle sort avec le maréchal.)

ANNE. Et vous, sire, vous ne défendez pas votre droit?

LE ROI. Par la guerre civile... non!

ANNE. Et votre femme?

LE ROI. Contre ma mère, jamais!

ANNE. Vous êtes trop bon fils... sire.

LE ROI. Soyez meilleure épouse... meilleure amie! Ma mère et ses serviteurs prouvent les intrigues et les complots des vôtres, prouvez-moi leur fidélité... Alors, si je vous abandonne, il sera temps de m'accuser, mais non, l'on se contente de me dire : Défie-toi, prends garde, nous sommes entourés de pillards, de meurtriers. Où sont-ils! montrez-les-moi! nommez-les-moi! prouvez leur crime! prouvez, madame, prouvez!

ANNE. Ils savent bien que je n'ai pas de preuves, ceux qui m'éloignent de Votre Majesté. Ils savent bien qu'ils les ont détruites jusqu'à la dernière. Oh! M. Harlay! vous m'aviez promis de parler!

SCÈNE XII

LES MÊMES, LUYNES.

LUYNES. Il a parlé, madame !

LE ROI. Tu dis?...

LUYNES. Tout à l'heure, devant la reine mère, et le maréchal, j'ai dû réserver ce que j'avais à vous dire.

ANNE. Parlez !

LE ROI. Va.

LUYNES. J'entrais chez le président au moment où, sur son escalier même, des agents de la régente arrêtaient le malheureux Bernard de Preuil.

LE ROI. Arrêté !

ANNE. Encore celui-là !

LUYNES. Oui, madame. Le président gisait foudroyé sur son fauteuil, plus de mouvement, plus de voix ; son regard seul vivait encore... Je me jette à ses pieds... Un mot, monsieur, un mot, lui dis-je, un seul mot qui sauve notre cause... qui sauve la reine et le roi ! il regardait sa plume. Je la glisse entre ses doigts, que je soutiens, que je réchauffe, il trace à peine quelques lettres... sa main s'ouvre, la plume lui échappe... mais il avait écrit un nom ! (Il donne un papier au roi.)

ANNE. Un nom !

LE ROI, lisant. Pontis !

ANNE. Un des bons soldats de votre père !

LE ROI. N'est-il pas mon lieutenant à Grenoble ?

ANNE. Envoyez vers lui !

LUYNES. J'irai !

LE ROI. Que de malheurs ici, avant que tu sois arrivé !

LUYNES. Ne désespérons pas.

ANNE. Essayons toujours.

LE ROI. Je verrai... je chercherai.

ANNE. Le temps qui passe, c'est notre sang qui coule !

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LE CAPITAINE DES GARDES, puis MARGUERITE.

LE CAPITAINE. Un officier de province insiste pour voir Sa Majesté.

LE ROI. Qu'on me laisse !

MARGUERITE, accourant, à la reine. M. de Pontis, madame !

ANNE. M. de Pontis !

LE ROI. Êtes-vous sûre !

MARGUERITE. Je le connais ! je l'ai vu !

LE ROI. Qu'on l'amène !

ANNE. Par mon appartement!

LUYNES. On dirait que la chance tourne! (Il sort.)

SCÈNE XIV

LE ROI, ANNE, PONTIS.

MARGUERITE, à Pontis. Ici! monsieur, ici! (Elle sort.)

LE ROI, à Pontis. D'où venez-vous?

PONTIS. De Rambouillet, où je me tenais à la disposition du président. Il m'a mandé ce matin. Je l'ai trouvé mort, et me voici.

LE ROI. Que voulez-vous?

PONTIS. Je veux dire à Votre Majesté ce que lui dirait en ce moment M. de Harlay si on l'eût laissé vivre.

LE ROI. J'écoute.

PONTIS. Je viens dire pourquoi mon beau-frère du Bourdet a été mis à mort, l'un de ses fils blessé, l'autre emprisonné.

LE ROI. Pourquoi?

PONTIS. Parce que du Bourdet avait connaissance d'un crime dont les coupables ont voulu prévenir la révélation.

LE ROI. Vous affirmez bien hardiment!

PONTIS. Parce que je sais.

LE ROI. Eh bien, qui sont les coupables?

PONTIS. Demandez-moi d'abord quel était le crime.

ANNE. J'ai peur.

LE ROI, après un silence. Soit... Je vous le demande.

PONTIS. Réfléchissez encore... sire! vous pouvez vous arrêter.

LE ROI. Pourquoi m'arrêterai-je, quand vous ne vous arrêtez pas... Quel était ce crime?

PONTIS. Le meurtre d'un roi.

LE ROI. Quel est le meurtre de ce genre qui n'a pas été puni?

PONTIS. Celui du roi votre père.

LE ROI. N'a-t-on pas condamné son assassin?

PONTIS. L'un de ses assassins.

LE ROI. Il y en a d'autres?

PONTIS. Oui.

LE ROI. Vous oseriez les nommer?

PONTIS. Je ne suis venu que pour cela.

ANNE. Enfin!

LE ROI, à Anne. Voilà un homme qui s'avance! il joue gros jeu!

PONTIS. Moins que vous, mon maître... Je joue ma tête, vous jouez votre honneur... Oui, ceux que je viens accuser... ce sont... faites bien attention, sire... ce sont des grands, des

princes ! plus que cela ! Leur tête en tombant ferait tant de bruit que vous aimerez mieux vous contenter de la mienne !

LE ROI. Tu mourras demain comme un sacrilège, si tu ne m'as pas désigné un à un tous les meurtriers !

PONTIS. J'y compte bien... mais si vous reculez au lieu de les punir... il s'agit de venger votre père... si vous reculez, lequel de nous deux sera le sacrilège !

LE ROI. Les têtes coupables tomberont.

PONTIS. Votre parole ! (Le roi lève la main vers le portrait de Henri IV encadré dans la boiserie.) Bien ! tous seront punis !... ne baissez pas encore la main... quels qu'ils soient !

LE ROI. Tous ceux que tu auras convaincus !

ANNE, embrassant le roi. Mon roi !

PONTIS. Eh bien, sire, ne perdons pas de temps ; mon neveu est arrêté, je ne veux pas qu'on me le tue... Mon moyen est sûr, mais il peut ne pas convenir à Votre Majesté.

LE ROI. Tout me conviendra... pourvu que vous prouviez.

PONTIS. Même s'il faut me suivre la nuit, seul, dans quelque lieu étrange et sombre...

LE ROI. Pourquoi seul ?

PONTIS. Parce que je dois vous faire entendre ce qui ne peut être entendu que de vous seul ! Oui ! vous assisterez à une scène terrible ! si votre âme n'est pas de marbre, ne venez pas !

LE ROI. J'irai ! le lieu du rendez-vous ?

PONTIS. Les Célestins... rue de la Cérisaie.

LE ROI. L'heure.

PONTIS. Onze heures !

LE ROI. Bien ! Luynes ! (Luynes accourt.) Faites sortir ce gentilhomme.

ANNE. Sans que personne ait pu le voir. (A Pontis.) Merci, monsieur ! allez !

LE ROI, à Anne. Me quittez-vous toujours ?

ANNE. Jamais ! (Entrée des courtisans.)

LE ROI, tenant la reine dans ses bras, à ceux qui entrent.) Voyez messieurs la reine se trouve mal... elle ne partira que demain !

NEUVIÈME TABLEAU

Le passage de marbre.

Caveaux aboutissant à la maison de la Vienne, sous la rue de la Cerisaie.

SCÈNE PREMIÈRE

LE ROI, PONTIS, une lampe à la main.

LE ROI. Où sommes-nous en ce moment ?

PONTIS. Sire, nous traversons la rue de la Cerisaie, sous la rue elle-même; au bout de ce passage, à trois pas, Votre Majesté aperçoit le mur séparatif du pavillon que madame de Verneuil s'est réservé chez le baigneur la Vienne.

LE ROI. La marquise !

PONTIS. Voyez-vous deux marches de marbre, sire, et au-dessus de ces marches, une large pierre nacrée et polie comme de l'agate...

LE ROI. Je vois...

PONTIS. C'est un bloc de lave indienne, poreuse et perméable au point de laisser filtrer la lumière et le son...

LE ROI. En effet, la pierre s'illumine.

PONTIS. On allume chez la marquise.

LE ROI. J'entends chanter...

PONTIS. C'est la voix de la Vienne qui prépare le salon; Votre Majesté entendra de même toutes les voix qui vont tout à l'heure retentir dans le pavillon.

LE ROI. Vraiment !...

PONTIS. Un dernier mot, sire ! Le jour de la mort du roi, n'avez-vous pas entendu parler de ce que faisait au Louvre, la reine, votre mère.

LE ROI. Mille fois. Elle écrivait dans sa chambre.

PONTIS. A qui ?... Pardon, sire !

LE ROI. A son frère, le grand-duc.

PONTIS. Et cette lettre ?...

LE ROI. Cette lettre inachevée disparut au milieu du désordre, où l'affreuse nouvelle plongea tout le palais. Ma mère fut toujours frappée de sa disparition, car personne, assure-t-elle, n'avait pénétré dans sa chambre.

PONTIS, lui remettant une enveloppe. Tenez, sire !

LE ROI. L'écriture de la reine-mère; la date, 14 mai 1610. *Fratello carissimo!* C'est la lettre !...

PONTIS. Oui, sire.

LE ROI. Comment est-elle entre vos mains ?

PONTIS. C'est ce que vous allez apprendre dans un moment

en vous plaçant sur ces marches et en approchant l'oreille de la muraille; et tenez, on entend, ce me semble.

LE ROI. La voix de la marquise.

PONTIS. Et celle de Siete-Iglesias.

LE ROI. Oui...

PONTIS. Vous entendrez bientôt celle de M. le maréchal d'Ancre, celle de M. d'Épernon, et, à côté de ces quatre voix, une cinquième, celle d'un homme qui se dévoue pour la vengeance de son ancien maître. Sire, éteignez bien les battements de votre cœur, pour qu'ils ne couvrent pas ces voix que l'épouvante et la colère vont bien altérer tout à l'heure... Vous êtes le juge, ce degré de marbre est votre tribunal, et je vais faire comparaître quatre grands coupables devant votre justice suprême. Écoutez, sire, écoutez!... (Le roi se dirige vers le pavillon au bas duquel Pontis a disposé sa lampe. Pontis revient sur ses pas, traverse les caveaux et disparaît à son tour.)

DIXIÈME TABLEAU

La scène change. — A gauche le salon de madame de Verneuil, avec porte à gauche dans le pan coupé. — Fenêtre au fond, et cheminée. — A droite, deux degrés de marbre dominant la perspective des caveaux.

SCÈNE PREMIÈRE

A gauche, LA MARQUISE, SIETE-IGLESIAS, puis LE MARÉCHAL, puis D'ÉPERNON, à droite LE ROI, assis, écoutant.

SIETE-IGLESIAS. Ah! la journée a été bonne! Le président disparu, la reine exilée, l'orgueilleuse! Les Luynes, s'mbrés! tous les bonheurs!...

LA MARQUISE. Votre femme rendue au foyer conjugal!

SIETE-IGLESIAS. Elle qui aimait tant la reine... Oh! elle en mourra. Vous avez bien fait de nous convoquer cette nuit, madame...

LA MARQUISE. Mais ce n'est pas moi.

SIETE-IGLESIAS. C'est le maréchal, sans doute.

LE MARÉCHAL, entrant. Moi, pas du tout!... Certes l'événement vaut bien qu'on se réunisse pour s'en féliciter... mais je n'ai pas envoyé de convocation...

LA MARQUISE, à d'Épernon qui entre. C'est vous alors, monsieur le duc.

D'ÉPERNON. Nullement, j'arrive moi, avec mon billet, voilà tout. (Le maréchal et d'Épernon ont déposé leurs épées sur un grand canapé près de la cheminée.)

LE MARÉCHAL. Il faut pourtant que ce soit quelqu'un.

SIETE-IGLESIAS. Ce chiffre convenu entre nous, quelqu'un le connaît donc ?...

LE MARÉCHAL. Il a donc été divulgué ?

LA MARQUISE. Par qui ?...

SIETE-IGLESIAS. Voilà longtemps que je soupçonne la Vienne.

LA MARQUISE. Oh ! je réponds de lui...

SIETE-IGLESIAS. Enfin, il faut savoir, si c'est une mystification, de qui elle vient... Appelez la Vienne, je vous prie.

LA MARQUISE. Je l'entends.

LE MARÉCHAL. Oui, l'on vient.

SIETE-IGLESIAS. Nous allons voir...

SCÈNE II

LES MÊMES, PONTIS s'arrête sur le seuil, muet, immobile ; il est armé de pistolets. D'un bond, il s'est placé devant le canapé, a saisi les épées qui s'y trouvent et les lance derrière lui dans le vestibule.

SIETE-IGLESIAS. Qui êtes-vous ?... que voulez-vous ?

LE MARÉCHAL, appelant. La Vienne !

PONTIS. N'appellez personne, personne ne viendra. Je suis entré par la fenêtre du vestibule et j'ai fermé les verrous des portes. Ne remuez pas non plus, les uns ou les autres, car, au premier geste que vous feriez, vous, messieurs, pour aller à vos épées ; vous madame, pour donner quelque ordre, je croirais que vous m'êtes hostiles à moi qui viens vers vous, dans des dispositions tout amicales, et la peur me ferait commettre quelque maladresse. (Siete-Iglesias fait un mouvement assez résolu, Pontis met le pistolet à la main. Au comte.) Ne jouez pas avec mes paroles ; si vous n'êtes pas assis dans cinq secondes, je vous casse la tête.

LA MARQUISE, tremblante, au comte. Asseyez-vous, c'est M. de Pontis... (Elle l'entraîne à l'autre bout de la chambre, à droite, aidée du maréchal.)

SIETE-IGLESIAS. Qu'est-ce que cela M. de Pontis, un fou ?...

LA MARQUISE, le faisant asseoir. Un terrible ! (D'Épernon, la marquise, le maréchal sont assis à droite.)

SIETE-IGLESIAS, assis. Est-ce lui qui nous a envoyé ces billets de convocation ?...

PONTIS, gracieux. Moi-même. (Il s'assied à gauche près de la table, sur laquelle il a placé ses pistolets.) Je suis un officier qui compte quelque vingt ans de services. Mon gouvernement de Grenoble ne me fait pas vivre, on ne me paye ni solde, ni pension, et, ce matin, quand j'ai réclamé, on m'a répondu que le dernier des quarante millions déposés par le feu roi dans la Bastille, venait d'être distribué par la reine mère à quatre personnes, à vous. Voilà, me suis-je dit, quatre personnes trop riches, et moi, je suis trop pauvre... partageons (Rires ironiques.)

LE MARECHAL. à la marquise. Ce n'est qu'une spéculation...

SIETE-IGLESIAS. Mauvaise... car la peur que nous avons des pistolets de monsieur ne sera pas tellement durable que sa fortune soit faite au sortir d'ici, et, si nous refusons, nous tuera-t-il pour cela tous les quatre... ce ne serait pas raisonnable. (Rires, raillerie bruyante.)

PONTIS. Voilà précisément en quoi vous vous trompez... C'est que vous ne me refuserez pas.

D'ÉPERNON, se levant. Je serais curieux de savoir comment vous vous y prendrez pour me faire consentir ?

PONTIS, se levant. Vous allez le savoir tout de suite ! Je vous dirai : monsieur, votre part du million est plus à moi qu'à vous, car c'est un argent amassé par votre ancien maître, et vous savez parfaitement que, s'il ressuscitait, il ne vous le donnerait pas.

D'ÉPERNON. Et pourquoi, je vous prie ?

PONTIS. Parce que c'est vous, gouverneur de Guienne qui avez dressé, armé et envoyé à Paris, François Ravailiac !

D'ÉPERNON. Monsieur !...

PONTIS. Vous, qui dans le carrosse, côte à côte avec ce pauvre roi, l'occupiez à vous entendre pour qu'il ne se retournât pas pendant que Ravailiac le frappait... (Le roi se soulève et se retourne un moment.)

D'ÉPERNON. Misérable imposteur !...

TOUS. Imposteur !... (Ils se lèvent et s'avancent menaçants vers Pontis.)

PONTIS, les pistolets aux poings. Vous savez qu'au premier mouvement je couche sur le parquet M. d'Épernon et M. le comte, et je crois, sans vanité, que j'aurai bien raison tout seul de M. le maréchal d'Ancre... Silence donc, et poursuivons !

LA MARQUISE, grinçant des dents. Monsieur de Pontis !...

PONTIS. Madame, ne me faites pas dire ce que je sais de vos tendresses pour Ravailiac, des bons repas que vous lui payâtes chez la Vienne et de tous les rendez-vous que vous lui donnâtes avec M. d'Épernon dans le jardin qui est là sous les fenêtres.

LA MARQUISE, terrifiée. Oh !... (Elle se serre éperdue contre Siete-Iglesias. Le comte se lève les poings fermés, l'œil étincelant et s'approche lentement de Pontis.)

PONTIS. Ah ! vous devinez que c'est votre tour, comte de Siete-Iglesias... vous savez deviner, vous, c'est votre génie ! Fut-il jamais un pareil monstre d'audace et de perversité. C'est toi qui vins chez nous, avec ton éternel sourire, avec ton regard aigu et sûr, choisir l'endroit mortel où l'on pourrait frapper la France. Tu as trouvé que c'était au cœur du roi ! C'est toi qui, le 14 mai, déguisé en charretier de Beauce... (Siete-

Iglesias bondit.) Ah! tu rugis!... tu comprends!... c'est toi qui conduisais le chariot de foin qui a barré le passage au carrosse royal.... Derrière ce chariot, tu voyais l'assassin monter sur la roue du carrosse, tu le voyais frapper, tu regardais s'il frappait bien au cœur. (Il s'est oublié un moment, Siete-Iglesias en profite, et s'élançe sur lui prompt comme l'éclair, Pontis lui appuie un pistolet sur la poitrine.) Je t'ai déjà dit de ne pas faire un geste, ou je t'abats à mes pieds. (Siete-Iglesias recule pâle de fureur.)

LE MARÉCHAL, approchant à son tour. Mais moi, vous m'avez fait venir, de quoi donc oseriez-vous m'accuser ?

PONTIS. C'est vous qui me provoquez, quelle faute!

LE MARÉCHAL. Je vous défie ! (Il vient s'asseoir en face de Pontis.)

PONTIS. J'accepte. En 1610, on avertit le roi que la reine, sa femme, écrivait secrètement aux princes de l'Europe, ennemis de la France, et que ces intrigues avaient pour but de porter le roi à faire la paix... Il voulut savoir; voici ce qu'il imagina. Il choisit un de ses gardes, et le cacha un matin dans la chambre de la reine, sous le lit même de Sa Majesté. (Le maréchal se retourne troublé et se remet aussitôt.) C'était le 14 mai. D'abord le garde ne vit rien, mais quand le roi fut sorti, après avoir embrassé mille fois ses enfants et la reine qui recevait presque impatiemment ses déchirants adieux; quand Marie de Médicis fût seule, elle se mit à table, pensive, agitée, fiévreuse, et commença une lettre interrompue souvent... Quatre heures sonnaient... l'heure même, l'heure précise à laquelle Ravailac frappait ! (La marquise se lève.) A laquelle votre cœur battait d'espoir, madame la marquise; à laquelle, vous, monsieur d'Épernon, vous détourniez l'attention du roi, à laquelle vous, monsieur le comte, vous regardiez de loin, adossé à votre charrette... Eh bien, à cette même heure, qui sonnait dans la chambre, bien avant qu'un oiseau-eût eu le temps d'apporter la nouvelle, la porte d'un cabinet s'ouvrit, une tête d'homme s'y encadra, pâle, effarée, comme l'est en ce moment la vôtre, monsieur le maréchal, et cet homme montrant du doigt l'horloge, jeta à voix basse à la reine ces deux mots italiens : *È ammazzatto*... il est assassiné !

LE MARÉCHAL, se dressant livide. Mensonge ! mensonge ! (Le roi s'est levé aussi, pâle et le visage égaré par la douleur.)

PONTIS, au maréchal. Eh bien, voilà que vous vous accusez vous-même, je ne vous ai pas encore nommé.

LE ROI. Oh ! (Il pousse un long gémissement qui fait tressaillir Pontis.)

LE MARÉCHAL, à ses amis consternés. Messieurs, c'est un blasphème !

PONTIS. L'homme disparut... La reine s'enfuit, le garde, écartant les rideaux, alla prendre sur la table la lettre commencée, et

la cacha dans sa poitrine supposant bien qu'elle servirait un jour... Ce garde c'est moi, j'ai la lettre du 14 mai, et je vous demande si le récit que je viens de vous faire appuyé de ce témoignage précieux ne vaut pas un morceau du million dans lequel vous avez mordu tous les quatre. (Stupeur des quatre accusés, ils se regardent éperdus.) Je veux cent mille écus pour quitter la France... je serai demain à huit heures au pont tournant du Louvre, attendant celui qui m'apportera la somme... A celui-là, je remettrai la lettre, et tout sera fini... mais si à huit heures, je ne vois personne, je traverse le pont du Louvre et vais tout raconter au roi... (Les quatre accusés s'entre-regardent, se consultent, se taisent.) Leur silence!... ma cause est gagnée. (Le roi écoute aussi et s'essuie le front.)

SIETE-IGLESIAS, se détache du groupe. Cette lettre de la reine ne prouve absolument rien. Mais, tombée en des mains perfides, elle suffirait à compromettre notre illustre et irréprochable maîtresse... Elle vaut plus de cent mille écus pour ses amis, monsieur; apportez-la demain à M. le maréchal ou à moi, vous recevrez cinq cent mille livres.

PONTIS. C'est dit!

SIETE-IGLESIAS. Vous serez seul... c'est indispensable...

PONTIS. Tout seul.

LE MARÉCHAL. Moi, j'ai toujours ma suite.

SIETE-IGLESIAS. Moi aussi, vous ne vous étonnerez pas.

PONTIS. Nullement. (A part.) Il s'agit de faire retraite maintenant...

LA MARQUISE, bas à Siete-Iglesias. Vous le laissez partir?

SIETE-IGLESIAS. Il est encore temps. (Pendant ce temps, Pontis s'est jeté d'un bond derrière la porte qu'il ferme, et quand ses adversaires s'élancent de ce côté et ouvrent, ils ne voient plus que la fenêtre ouverte par laquelle Pontis a disparu!) Ce n'est pas de l'argent que cet homme est venu chercher ici!... (A droite s'est levé le roi frémissant et pâle, près duquel revient Pontis.)

SCÈNE III

LE ROI, PONTIS.

PONTIS. Ai-je tenu ce que j'avais promis?...

LE ROI. Oui!...

PONTIS. Qu'ordonne Votre Majesté!...

LE ROI. Ceci entre nous et Dieu! (Pontis s'incline.)

PONTIS. Ensuite?...

LE ROI. Vous passerez la nuit dans ma chambre au Louvre, et demain, à pareille heure!...

PONTIS. Demain, Votre Majesté sera roi.

LE ROI, menaçant. Oh oui! venez!... (Ils sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIÈME

ONZIÈME TABLEAU

La chambre des coussins.

Salle haute tendue de brocard avec grandes moulures sculptées. — Grande fenêtre au fond. — Plafond de chêne sculpté massif, à larges caissons peints et dorés. — Aucun meuble. — Des fourrures, des tapis, des coussins de duvet jonchant le parquet d'une riche marqueterie. — A droite, porte à deux battants, ouvrant sur une grande galerie dont on voit la cheminée, les ornements précieux et l'issue. — A gauche, porte à un seul vantail, qui ferme un grand cabinet tapissé de robes orientales, d'étoffes, de tentures; ce cabinet occupe un cinquième environ de la scène. La porte s'ouvre au moyen d'un ressort.

SCÈNE PREMIÈRE

SYLVIE, seule. La porte à droite s'ouvre lentement. — Sylvie paraît, des clefs à la main, hésitante, émue, elle tarde à entrer. Je me reconnais!... Il y avait une cheminée. (Se retournant vers le vestibule.) Là voici; une fenêtre à droite... oui; ce plafond aux massives dorures... cette jonchée profonde de fourrures et de tapis... c'est cela, c'est cela!... C'est ici que le comte m'avait conduite!... Pourquoi ma destinée me ramène-t-elle sans cesse à ce honteux souvenir...

SCÈNE II

SYLVIE, LA VIENNE.

LA VIENNE, du vestibule. Mignonne! où es-tu? mignonne.

SYLVIE. Mon mari!... (Elle veut fuir épouvantée.)

LA VIENNE. Je vous trouve enfin, je vous ai assez cherchée, vous m'avez fait assez peur!...

SYLVIE. Qu'avez-vous?...

LA VIENNE. Vous ne savez donc pas ce qui se passe?...

SYLVIE. Non!...

LA VIENNE. Des choses terribles... On parle de coups de feu tirés au pont tournant du Louvre, d'arrestations, de massacres... votre frère Hugues est allé aux nouvelles... Mais comment vous

trouvé-je dans le pavillon secret de la marquise? — Oui! oui!... mes clefs, vous avez profité de mon absence, friponnel! Bien vous prend de n'avoir pas été rencontrée; savez-vous que madame de Verneuil, n'a jamais confié de clef de cette chambre qu'à moi pour mon service, à M. de Siete-Iglesias pour ses amours...

SYLVIE. Partons... monsieur, partons... Eh bien?...

LA VIENNE, écoutant. On ouvre la porte d'en bas.

SYLVIE. Quelqu'un monte.

LA VIENNE. La marquise, peut-être! me voilà bien!

SYLVIE. Voyons, décidez quelque chose.

LA VIENNE, poussant le secret de la porte du cabinet. Ici, ici!... Sylvie entre dans le cabinet à gauche.)

SCÈNE III

LA VIENNE, LA MARQUISE, SYLVIE, cachée.

LA MARQUISE. Toutes les portes ouvertes!

LA VIENNE, s'offrant à elle. Madame...

LA MARQUISE. Toi, à pareille heure!

LA VIENNE. Je rangeais, j'apprêtais!...

LA MARQUISE. Ah!

LA VIENNE. Madame a du feu, là, dans la cheminée du salon.

LA MARQUISE. Va-t'en!...

LA VIENNE, qui perd la tête. Du feu?...

LA MARQUISE. Qu'as-tu donc?... Je te trouve singulier...

LA VIENNE, hébété de peur. On le serait à moins...

LA MARQUISE. C'est vrai!... (A la Vienne.) Je suis bien seule, je suppose!...

LA VIENNE. Ah! par exemple!...

LA MARQUISE. C'est bon, va!...

LA VIENNE. Madame n'a pas besoin de...

LA MARQUISE. Je te dispense de revenir.

LA VIENNE. Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! (Il sort.)

SCÈNE IV

LA MARQUISE, SYLVIE, cachée.

La marquise, restée seule, promène autour d'elle un long regard. Elle va fermer la porte de droite, puis revient vers le cabinet où est cachée Sylvie; celle-ci regarde à travers la serrure, et, voyant la marquise venir droit à elle, elle se réfugie précipitamment sous les rebes et étoffes suspendues au mur. La marquise, entrée dans le cabinet, appuie la main sur un bouton à sa gauche — et Sylvie, à laquelle elle tourne le dos, l'observe curieusement. — Sous la pression de la main un ressort joue, des engrenages se mettent en mouvement. Le plafond de bois doré descend lentement, Sylvie le voit s'abattre à travers la porte demeurée ouverte. — En haut est resté un autre plafond absolument pareil au premier. — Une fois que

Le plafond descendu est devenu plancher, jonché de tapis et de fourrures, comme celui qu'il recouvre, la marquise, sortant du cabinet, vient écarter les pelleteries à un certain endroit, ouvre, à l'aide d'une clef, l'un des caissons du parquet, en tire un coffret, deux sacs de cuir, quelques lourds bijoux qu'elle emporte dans le cabinet. Là elle presse de nouveau le ressort à gauche, et le plafond remonte à sa place, alors, la marquise, avec son butin, traverse la chambre, rouvre la porte de droite, sort, la referme et disparaît. — Sylvie a suivi chaque détail de cette scène, elle s'approche du ressort qu'elle examine avec une sorte d'effroi superstitieux. Sa stupeur est au comble. Elle sort du cabinet toute pensive.

SYLVIE. La porte d'en bas se ferme; la marquise est partie!..

SCÈNE V

SYLVIE, LA VIENNE, HUGUES

LA VIENNE, égaré. Ah! c'est fait de nous! je suis ruiné!

SYLVIE. Quoi donc?...

HUGUES. Le maréchal d'Ancre, tué à coups de pistolet par ordre du roi, au moment où il passait le pont tournant.. M. Siete-Iglesias disparu, arrêté, sans doute. La reine mère gardée chez elle. La maréchale en prison... M. d'Épernon proscrit, leurs partisans massacrés ou en fuite!...

SYLVIE. Voilà pourquoi la marquise venait prendre de l'argent ici!

LA VIENNE. Dans la cachette du plafond, n'est-ce pas?... Il y a ici tant d'argent à elle. Eh bien, écoutez ceci : « Édit du roi!... défense à qui que ce soit de détenir les meubles ou deniers des amis ou partisans du maréchal. » Tenez! on le crie, là, rue Saint-Antoine... (Son de trompe des crieurs.)

SYLVIE. Il faut recueillir tout cet argent et le rendre au roi.

LA VIENNE. Défoncer le plancher! briser les lambris!... et si la marquise revient jamais, elle me fera assassiner!... Partons! partons!

HUGUES, qui a regardé par la fenêtre. Beau-frère!... les gens du roi!... les gens du roi!

SYLVIE. Voyez-vous?...

LA VIENNE. Les gens...

HUGUES. Des soldats, des archers qui viennent faire perquisition sans doute!...

LA VIENNE. Et sous prétexte de rechercher le trésor de la marquise, ils vont tout saccager, tout piller chez moi!... N'étiez-vous pas au service du maréchal?... N'étais-je pas de l'ancienne cour?...

HUGUES. Les voici! Ils nous cherchent!

LA VIENNE. Je suis un homme mort, mignonne, cachez-moi la clef de la cave!...

SCÈNE VI

LES MÊMES, MARGUERITE, OFFICIERS, SOLDATS.

MARGUERITE, à l'officier. Monsieur, veillez à la sûreté de cette maison. Sa Majesté entend qu'on la respecte.

LA VIENNE, HUGUES. Madame la comtesse!

SYLVIE. Madame!

MARGUERITE. Bonjour, Sylvie!... tu vois que je n'ai pas oublié la protectrice de Bernard et de mon petit Aubin. (A l'officier.) Monsieur remettez l'enfant à M. de Pontis, son oncle, auquel le roi accorde la liberté de M. Preuil... (A Sylvie.) Je veux qu'Aubin, soit le premier à embrasser son frère lorsqu'il sortira de la Bastille...

SYLVIE. Le roi est donc vainqueur?

MARGUERITE. Une victoire foudroyante, dix années de honte expiées en dix minutes. Entendez-vous ces grondements lugubres?... C'est la foule ivre de vengeance qui traîne, dans la rue, le cadavre en lambeaux de M. le marquis d'Ancre. (Rumeurs lointaines.)

HUGUES, effrayé. Mon ancien maître!

LA VIENNE, dont les dents claquent. Ma meilleure pratique!

MARGUERITE. Rassurez-vous, vous êtes sous la protection de la reine; seulement, obéissez à l'édit...

SYLVIE. Vous entendez?... Allons!

LA VIENNE. A l'instant... je parie pour deux millions!

HUGUES. Je vais chercher des outils dans la serre. (Il sort.)

LA VIENNE. On va faire un peu sauter les sacs de la marquise!... A bas les traîtres!... Vive le roi!... (Il sort.)

SCÈNE VII

MARGUERITE, SYLVIE.

MARGUERITE, près de la fenêtre. La punition de ce malheureux est affreuse!...

SYLVIE, s'approchant. Est-ce le seul qui ait été puni?...

MARGUERITE. Non, Sylvie!...

SYLVIE. Celui dont je veux parler... qu'est-il devenu?...

MARGUERITE. Le roi, rentré à une heure fort avancée de la nuit, s'est enfermé dans sa chambre, fiévreux, farouche, sans dire un mot à la reine. Nous attendions palpitantes. Des pas pressés, des chuchotements sinistres, des chocs d'épées, le bruit sonore des armes que Luynes et son frère distribuaient à nos amis... la nuit s'acheva dans ces sombres préparatifs. Chez la régente, le calme, le sommeil, la certitude du succès, pas un soupçon.

Au matin, la reine et moi nous guettions à la fenêtre du quai, lorsque nous vîmes, dans le brouillard, M. de Pontis adossé au pilier du pont tournant. Il attendait... aussitôt arrivèrent le maréchal et le comte avec une suite nombreuse. Ils marchèrent droit à Pontis, comme s'ils le menaçaient ; soudain, sur un signal de Vitry, plusieurs coups de feu éclatent, le maréchal tombe. Pontis reste debout, le comte s'échappe dans la fumée, je le revois qui fuyait vers une mesure de pierre où, quelque temps, il se défendit en désespéré contre une troupe d'assaillants furieux ; son sang ruisselait par plusieurs blessures. Il tenait toujours. Enfin, la mesure s'écroula, l'entraîna en tombant dans la rivière, ou tout s'abîma au milieu d'un tourbillon de vapeur et de fumée.

SYLVIE, sautante. Il est mort...

MARGUERITE. Oui, je sentis la reine qui m'embrassait, me félicitait, peut-être ; je me retirai glacée, à moitié évanouie. Ce spectacle épouvantable est encore là, devant mes yeux... Je le fuis, je me fuis moi-même, et toi...

SYLVIE. Moi, je pardonne au mort, jamais je n'eusse pardonné au vivant ! Dieu soit loué ! la victoire de la reine est complète !

MARGUERITE. Pas encore ! Il reste le dernier obstacle, le plus formidable ; la reine mère ! acceptera-t-elle sans vengeance la ruine et la mort de ses amis ? Son fils ne va-t-il pas la plaindre, maintenant qu'elle semble abandonnée ?... Ne va-t-elle pas le ressaisir !... Voilà pourquoi nous nous sommes tant hâtées, la reine et moi, de délivrer Bernard, de rendre Aubin à son oncle. Qu'ils partent vite ! qu'ils se mettent pour jamais à l'abri !... Quant à moi, l'escorte que m'a donnée la reine va me conduire aux Bénédictines de Saint-Maur, où je me retire pendant mon deuil. Tu viendras m'y voir, tu me parleras de nos amis que pendant longtemps peut-être, je dois tenir éloignés. Ah ! Sylvie, j'ai le cerveau assiégé d'images funèbres ; mais j'ai le cœur léger, l'âme épanouie ; je frissonne, tu vois, je pleure ; mais je respire à longs traits. Le nuage noir, c'était hier ; l'azur, le soleil, c'est demain !

SYLVIE. Libre, sans tache, oh ! que vous êtes heureuse !... (La nuit tombe peu à peu.)

MARGUERITE. A-t-elle passé vite, cette effrayante journée ! Comme il est tard. Accompagne-moi jusqu'à mon carrosse. Viens ! (On entend fermer la porte d'en bas.) Quoi donc ?

SYLVIE. Sans doute mon frère et mon mari qui viennent tirer de ce plafond les trésors de la marquise pour les rendre au roi d'après l'édit...

MARGUERITE. Eh bien, partons. (Elle s'avance assez loin.)

SYLVIE, l'arrêtant. On dirait le bruit d'un éperon.
 MARGUERITE. Oui...
 SYLVIE. Mon frère n'a pas d'éperons. (Une ombre humaine paraît au fond du salon voisin.)
 MARGUERITE. Je vois pourtant un homme !
 SYLVIE. Ce n'est pas mon frère.
 MARGUERITE. Qui donc?...
 SYLVIE. Attendez, je vous prie.
 MARGUERITE. Il s'arrête devant la cheminée. (Il fait nuit noire, elles sont dans l'ombre la plus épaisse.)

SCÈNE VIII

MARGUERITE, SYLVIE, dans la chambre, SIETE-IGLESIAS, il se baisse devant la cheminée du salon voisin. Il avive le feu de son souffle. A la lueur du brasier qui éclaire son visage, les deux femmes le reconnaissent.)

SYLVIE. Lui!...

MARGUERITE, le lui montrant. Sylvie! (Elles reculent de la fenêtre au mur de gauche.)

SIETE-IGLESIAS, il est ruisselant d'eau, taché de boue et de sang, les cheveux collés au front, brisé de fatigue. Il vient s'adosser au chambranle de la porte. Je suis bien blessé, j'ai bien froid, j'ai bien faim, mais je suis vivant... (Il s'assied avec délices à l'angle de cette porte, intérieurement.) A deux pas d'ici, chez la Vienne, j'ai pourtant, si je voulais, la chair la plus délicate, les vins les plus exquis; mais comme il me trahirait, ce bon la Vienne, comme elle me vendrait avec joie, cette chère Sylvie! Non! mieux vaut souffrir, mieux vaut aller jusqu'au seuil de la mort et rebondir après! (Il se soulève et étanche le sang de ses blessures en retournant vers la cheminée. Les deux femmes le voyant s'éloigner, se rapprochent de la petite porte à gauche.)

MARGUERITE, à Sylvie. Pas d'autre issue?...

SYLVIE. Non!...

MARGUERITE. Cette fenêtre?...

SYLVIE. Il entendrait!...

SIETE-IGLESIAS, revenant. Quand j'aurai respiré une heure, quand j'aurai pris dans la cachette du plafond l'argent nécessaire à mon voyage, je sors, je gagne les champs derrière Charenton. Là, je trouverai bien un cheval, et alors!... Oh! les belles vengeance, les beaux coups à frapper, quand de loin, invisible (ricanant), du fond de ma tombe, je les exterminerai tous, choisissant à mon loisir... Ah! Marguerite!... ah! Sylvie!... ah! Pontis!... ah! Bernard! la préférence pour mes amis!... Les autres, les grands, viendront après! (Marguerite, Sylvie, adossées au mur et se rapetissant dans l'ombre, se tiennent muettes, chancelantes près de défaillir. On entend à droite la voix de Hugues qui chante

en se rapprochant. On voit le reflet de la lumière qu'il apporte.) Hein?... qui donc? (Il regarde.) Hugues?

SYLVIE, à Marguerite, bas. Hugues!...

MARGUERITE. Appelons-le!

SYLVIE. Chut!...

SIETE-IGLESIAS. Attends!... (Il s'élançe vers la porte de droite qu'il referme précipitamment aux verrous. Les deux femmes se voyant enfermées avec lui, font un mouvement vers la porte du cabinet, Sylvie l'ouvre y pousse sa compagne et s'y jette derrière elle. Au bruit qu'elles ont fait, Siete-Iglesias se retourne, court à cette porte, un verrou claque dans sa gâche. On voit sous la porte à droite la lumière de la lampe de Hugues.) Il y avait quelqu'un ici!

HUGUES, derrière la porte. Eh bien!... tu t'enfermes?...

SIETE-IGLESIAS. Qui donc?...

HUGUES, de même. N'aie pas peur, c'est moi; j'ai un peu tardé, parce que la serre était fermée et qu'il m'a fallu aller chercher la clef à la maison. Ouvre donc, Sylvie!

SIETE-IGLESIAS. Sylvie! c'était Sylvie qui m'a vu, entendu, qui me dénoncera!...

HUGUES, de même. Madame, vous savez, que l'escorte vous attend en bas; Sylvie, dis-le donc à madame de Siete-Iglesias.

SIETE-IGLESIAS. Et Marguerite! toutes les deux! Ici, ce coquin qui me ferme le passage. J'ai bien la fenêtre, oui, mais l'escorte, et puis, cet argent!... (Allant à la porte de gauche et à voix basse,) Marguerite, Sylvie, je sais que vous êtes là, ouvrez-moi, que je prenne seulement de l'argent, je ne vous ferai pas de mal, ouvrez donc, je vous prie, ouvrez donc!

HUGUES. Sylvie! madame la comtesse, oh! mais il y a quelque chose! (Il frappe énergiquement.)

SIETE-IGLESIAS, à gauche. Vous n'ouvrez pas!

SYLVIE, éperdue, à pleine voix. C'est le comte! au secours! Hugues! à nous!

HUGUES. Le comte! ah! nous allons voir!... (Il attaque la serrure à coups de ciseau et de pince.) Beau-frère, à moi!

SIETE-IGLESIAS, à Hugues. Toi! si tu entres, tu es mort; mais avant, j'ai le temps d'en finir ici! c'est vous qui l'avez voulu!... (Il fouille la porte avec son poignard et en arrache des éclats de bois.)

SYLVIE. Perdues!...

MARGUERITE. Je meurs! Bernard! Bernard! adieu! je t'aimais!... (Elle tombe sans connaissance, le panneau a été troué à jour, le bras armé de Siete-Iglesias y passe et touche presque Sylvie. Celle-ci, au moment où Marguerite est tombée, se jette de côté, se dresse pâle, agitée par le fanatisme de la haine, de l'amitié, par la terreur. Elle appuie la main sur le ressort du plafond.)

SIETE-IGLESIAS, au bruit. Elle ouvre, enfin! non, non, qu'est-ce

donc ? (Il recule, lève les yeux, voit au-dessus de lui l'ombre noire du plafond qui descend.) Les misérables lâches !... (Il court à la fenêtre, elle est déjà coupée à sa partie supérieure par l'immense trapèze, elle ne peut plus s'ouvrir. Il enfonce le chassis de plomb pour passer plus bas, le balcon fait obstacle, hurlement de rage. Il court à la porte de gauche.) Je passerai là sur son corps ! (La porte aussi est condamnée par le plafond qui descend toujours, il se précipite vers la porte de Sylvie, mais déjà il atteint le plafond de ses deux mains. Il le repousse de ses bras qui plient. Il se courbe, puis, tombe à genoux, puis sur ses mains, puis se roidissant avec des imprécations et des blasphèmes. Enfin, il vient rouler en avant sous la masse énorme qui le couche tout de son long, et l'absorbe. Aussitôt que le plancher a touché terre, Sylvie sort du cabinet pâle, l'œil hagard, la bouche ouverte, laissant Marguerite évanouie. Hugues, libre d'ouvrir, à son tour se précipite vers elle et la prend dans ses bras. La Vienne reste glacé sur le seuil.)

DOUZIÈME TABLEAU

Galerie extérieure au Louvre. — Au fond, à droite, grand escalier plongeant qui aboutit aux cours. — Grand balcon à gauche. — Vaste perspective sur Paris, le Pont Neuf, Notre-Dame.

SCÈNE PREMIÈRE

CADENET, COURTISANS, DAMES.

Au lever du rideau, grand bruit d'acclamations lointaines. Le roi passe la revue des gardes dans le jardin des Tuileries. La galerie est pleine de groupes de gentilshommes et de dames qui regardent. Tambour, vivat. Bruit d'armes et de foule en bas.

CADENET, brillant, somptueux. La belle revue... le splendide spectacle ! voyez donc cette noblesse, cette armée, ce peuple, comme ils se pressent autour du roi, ils vont étouffer son cheval... (Il descend avec ses amis, acclamations bruyantes.)

SCÈNE II

LA REINE MÈRE, L'ÉVÊQUE DE LUÇON.

LA REINE MÈRE, (sortant de chez elle, à droite. Hier, tout ce bruit, toute cette pompe étaient pour moi... Monsieur de Luçon, informez-vous si le roi songe à me répondre... Je lui ai fait demander une entrevue par M. de Luynes. La réponse tarde bien ! hâtez-la, je vous prie... (L'évêque sort. Bruits, acclamations.) Les révolutions de cour ! souffle changeant au courant duquel il suffit de savoir se ranger à propos... (Acclamations.) Si mon fils allait refuser de m'entendre... Non, Louis n'a fait tout cela que par orgueil... Anne ne le lui a conseillé que par ambition, flattons cette

ambition !... caressons cet orgueil. Demain, ces enfants-là seront bien embarrassés de leur sceptre !... on me retrouvera... que je voie seulement mon fils !... (A l'évêque.) Eh bien, monsieur de Luçon... ah ! voici, M. de Luynes... Eh bien ?

SCÈNE III

LES MÊMES, LUYNES, magnifique habit de premier gentilhomme.

LUYNES. Madame, le roi verra Votre Majesté à son retour dans la galerie.

LA REINE MÈRE, avec joie. Ah ! je vais donc pouvoir dissiper par une explication affectueuse les tristes nuages que soulevaient entre lui et moi, des ennemis qui n'y sont plus.

LUYNES. Madame, le roi désire qu'il ne soit échangé dans cette entrevue que des paroles convenues, écrites d'avance... C'est l'avis de son conseil.

LA REINE MÈRE, après un mouvement. Acceptons toujours.

LUYNES, lui donnant une note. Voici la phrase que doit prononcer Votre Majesté. Voici la réponse que fera le roi.

LA REINE MÈRE. Ces lignes insignifiantes?...

LUYNES. L'audience est publique, madame.

LA REINE MÈRE. Pourquoi ? je la veux intime, secrète même...

LUYNES. Elle doit être publique, comme il est d'usage... pour les adieux de la cour.

LA REINE MÈRE. Les adieux?... quels adieux?...

LUYNES. Votre Majesté oublie qu'elle a commandé ses équipages.

LA REINE MÈRE. Moi!...

LUYNES. Et qu'elle part pour le château de Blois!...

LA REINE MÈRE. Monsieur!... (A part.) L'Espagnole se venge!... (Haut.) Mais jamais je n'accepterai ces conditions humiliantes... jamais!... jamais!... (Elle jette avec rage le papier qu'on lui a remis.)

LUYNES. Vous partirez donc, madame, sans voir Sa Majesté; je vais l'en avertir!

LA REINE MÈRE. Je veux voir mon fils... je veux le voir! j'accepte.

LUYNES, ramasse et lui rend le papier. La revue est terminée, voici le roi qui rentre.

LA REINE MÈRE. Je vais le tenir sous mon regard! sous mon baiser... Bruit. Mouvement d'armes. Le tambour bat, le canon retentit; les musiques jouent, acclamations enthousiastes. Le roi remonte, la reine est à ses côtés, triomphante. Toute la cour les précède et les suit.

SCÈNE IV

LA REINE MÈRE, LE ROI, ANNE, LUYNES, CADENET, PONTIS, OFFICIERS, GARDES, COURTISANS, DAMES, PAGES, SOLDATS, FOULE, puis, BERNARD et AUBIN.

Le roi et la reine traversent la galerie au milieu de l'enivrement général ; arrivés à l'extrémité à gauche, le roi s'arrête ; Luynes lui désigne la reine mère qui attend, silence profond. Luynes vient chercher la reine mère ; celle-ci s'essuie fréquemment les yeux à l'avance.

LUYNES. Lisez, madame.

LA REINE MÈRE, lisant, au roi. « Monsieur, je regrette bien de n'avoir pas, pendant ma régence, gouverné votre État plus à mon gré... (Sanglotant.) J'y ai pourtant apporté tout le soin possible. Je vous supplie... (S'interrompant.) Sire!... (Regard froid, surpris du roi, elle lit.) « De me tenir toujours pour votre très-humble mère... et servante... » (Elle s'arrête suffoquant.)

LE ROI. Je vous remercie, madame, du soin que vous avez pris d'administrer mon royaume. J'en suis satisfait et vous supplie de croire que je serai toujours votre très-humble fils... (Elle s'approche pour l'embrasser ; il reste immobile et glacial.)

LA REINE MÈRE Mon fils!... permettez-moi, maintenant... (Le roi fronce le sourcil et détourne la tête.) Quoi! je pars!... mais qu'ai-je donc fait!... (Le roi s'écarte brusquement, le mouvement qu'il a fait découvre Pontis qui la regarde fixement. Cette figure pâle, austère, frappe la reine mère comme un coup de foudre. Elle se souvient ; elle comprend, elle sent peser sur elle le regard inexprimable de son fils et celui de Pontis.) Je l'avais donc bien vu!... (Elle se courbe et se retire lentement. En se retournant, elle trouve sur son passage la reine Anne qui triomphe ; cette vue l'achève, elle se redresse un moment pour braver, puis, descend morne et chancelante l'escalier par lequel la conduit Luynes avec quelques courtisans ; elle sort ; Anne se penche au balcon.)

CRIS ENTHOUSIASTES. Vive la jeune reine! vive le roi!

LE ROI, à Pontis. Ai-je tenu ma parole?...

PONTIS. Fils et roi, Votre Majesté a fait son devoir.

LE ROI. Comme roi pas encore, puisque vous n'êtes pas encore récompensé. Tous mes amis ont déjà leur part, Luynes est premier gentilhomme, Cadenet sera duc, Vitry est maréchal de France, votre bâton est prêt, Pontis, ne l'avez-vous pas bien gagné?

PONTIS, doucement. Non, sire... vos amis n'ont fait qu'attendre et exécuter vos ordres... Moi, je vous ai dénoncé les victimes, je les ai jetées sous la hache... toute récompense que j'accepterais serait le prix du sang... Oubliez-moi, sire, et, tenez, ne me revoyez plus ; je suis le passé lamentable et sombre... Ces jeunes gens sont l'avenir joyeux!

LE ROI. J'ai pour vous de la reconnaissance et du respect... Où sont vos neveux?...

PONTIS, présentant Bernard et Aubin vêtus de deuil. Deux orphelins... les voici!

LE ROI, à Bernard. Vous êtes habile oiseleur, si j'ai bonne mémoire. Luynes, premier gentilhomme, voilà sa charge de fauconnier vacante, je vous la donne!

BERNARD. Sire!...

ANNE, amenant Marguerite qui se courbe tremblante et cherche à se dérober. Sois donc près de moi, au jour de la victoire, comme tu y fus, dans nos longs jours d'adversité!... (Au roi.) Sire! voilà notre fidèle, notre vaillante amie, la comtesse de Siete-Iglesias... (Marguerite se met à genoux devant le roi.)

LE ROI, la relevant. Vous êtes et serez toujours la bienvenue chez moi, seulement, changez de nom, madame.

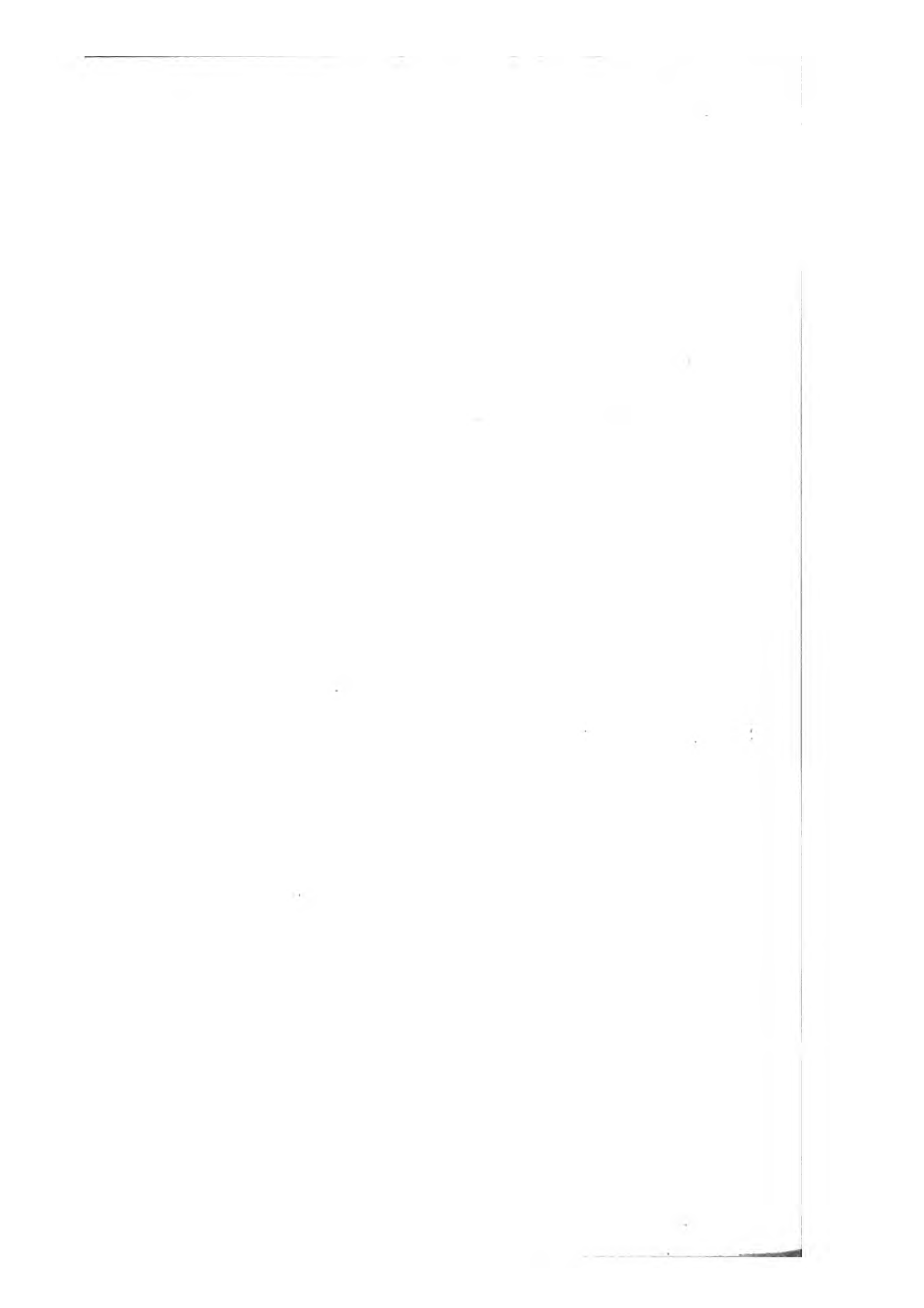
ANNE, avec un regard à Bernard qui dévore des yeux cette scène. Nous te choisirons un nom français!... (Elle embrasse Marguerite et va s'appuyer au bras du roi. Aubin, pendant ce temps, prend et baise les mains de Marguerite.)

PONTIS, qui a tout observé, avec mélancolie. O jeunesse, éternelle floraison, renaissance éternelle! voilà de jeunes cœurs qui se cherchent... un rayon de soleil, un sourire, et la vie va reflourir sur les tombes! (Le roi et la jeune reine traversent les groupes, en saluant; toutes les épées brillent.)

TOUS. Vive le roi Louis XIII!.. vive la reine!...

TABLE

	Pages.
LA BELLE GABRIELLE.	1
LA MAISON DU BAIGNEUR.	139



Both 34

T.G. 470

THÉÂTRE

DE

AUGUSTE MAQUET

~~III~~

3

LA BELLE GABRIELLE
LA MAISON DU BAIGNEUR



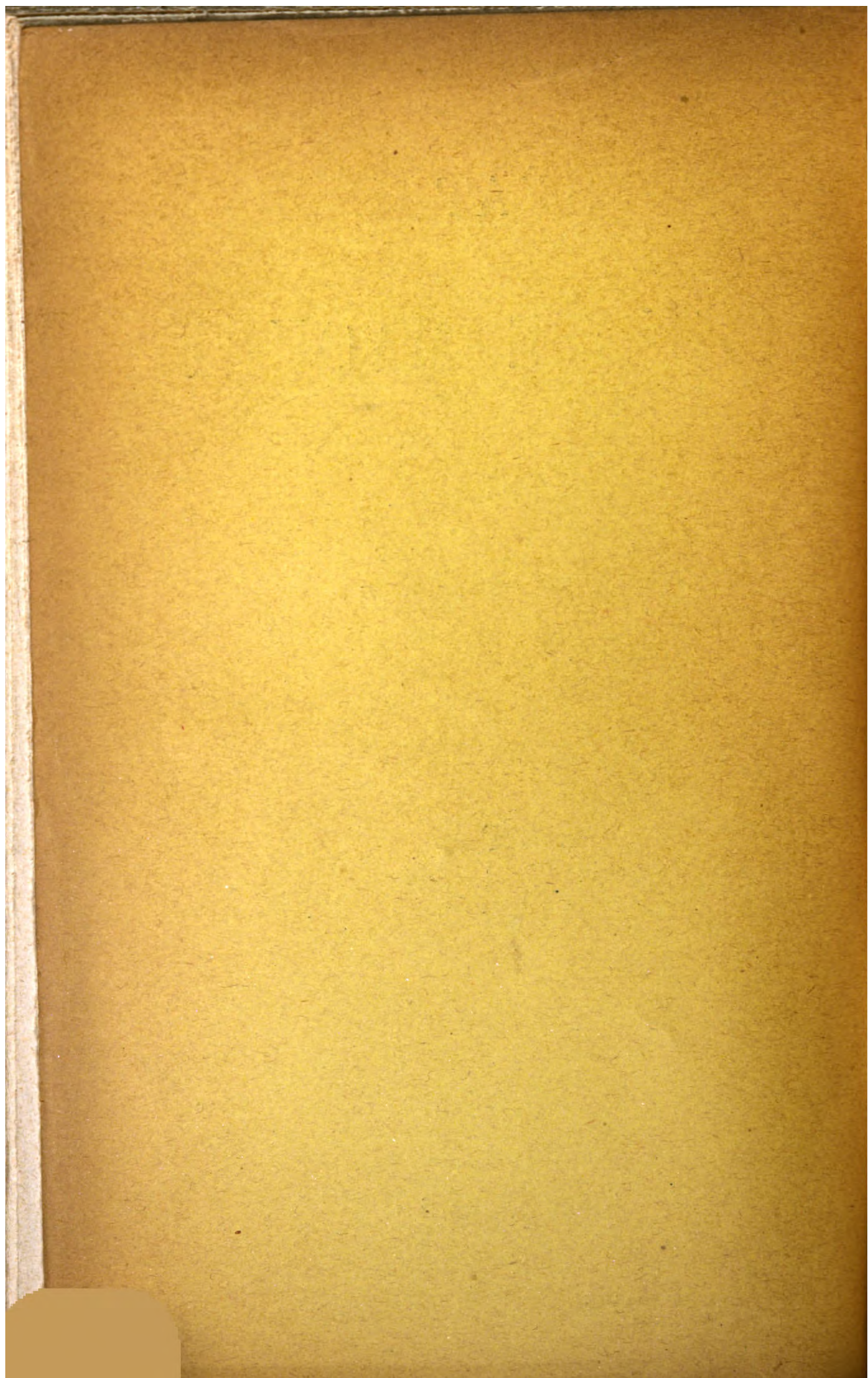
PARIS

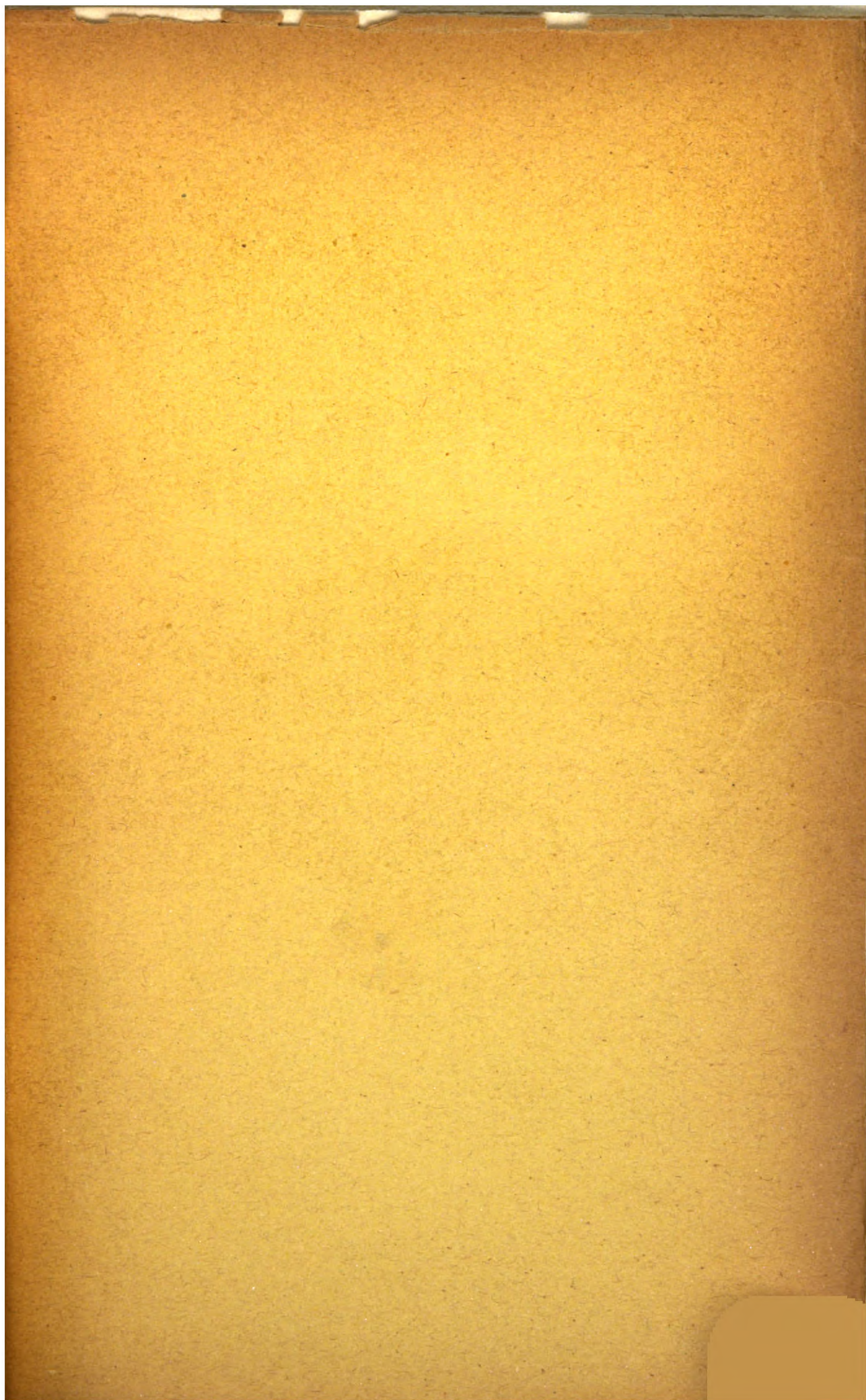
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

3, RUE AUBER, 3

Prix provisoire : 4 fr. 90 c.

253 1 22





THÉÂTRE COMPLET D'EUGÈNE LABICHE

Chaque volume se vend séparément 3 fr. 50 c.

1^{er} VOLUME

Un Chapeau de paille d'Italie. — Le Misanthrope et l'Auvergnat. — Edgard et sa bonne. — La Fille bien gardée. — Un jeune homme pressé. — Deux papas très bien. — L'Affaire de la rue de Lourcine.

2^e VOLUME

Le voyage de M. Perrichon — La Grammaire. — Les Petits Oiseaux. — La Poudre aux yeux. — Les Vivacités du capitaine Tic.

3^e VOLUME

Célimare le bien-aimé. — Un monsieur qui prend la mouche. — Frisette. — Mon Isménie — J'invite le colonel. — Le baron de Fourchevif. — Le Club champenois.

4^e VOLUME

Moi. — Les Deux Timides — Embrassons-nous, Folleville! — Un garçon de chez Véry. — Les Suites d'un premier lit. — Maman Sabouleux. — Les Marquises de la fourchette.

5^e VOLUME

La Cagnotte — La Perle de la Cannebière. — Le Premier pas. — Un gros mot. —

Le Choix d'un gendre. — Les 37 sous de M. Montaudoin.

6^e VOLUME

Le plus heureux des trois. — La Commode de Victorine. — L'Avare en gants jaunes. — La Sensitive. — Le Cachemire X. B. T.

7^e VOLUME

Les Trente Millions de Gladiator. — Le Petit Voyage. — 29 degrés à l'ombre. — Le Major Cravachon. — La Main leste. — Un Pied dans le crime.

8^e VOLUME

Les Petites Mains. — Deux merles blancs. — La Chasse aux corbeaux. — Un monsieur qui a brûlé une dame. — Le Clou aux maris.

9^e VOLUME

Doit-on le dire? — Les Noces de Bouchenceur. — La Station Champbaudet. — Le Point de mire.

10^e VOLUME

Le Prix Martin — J'ai compromis ma femme. — La Cigale chez les fourmis. — Si jamais je te pince! — Un mari qui lance sa femme.

E. G.

4

